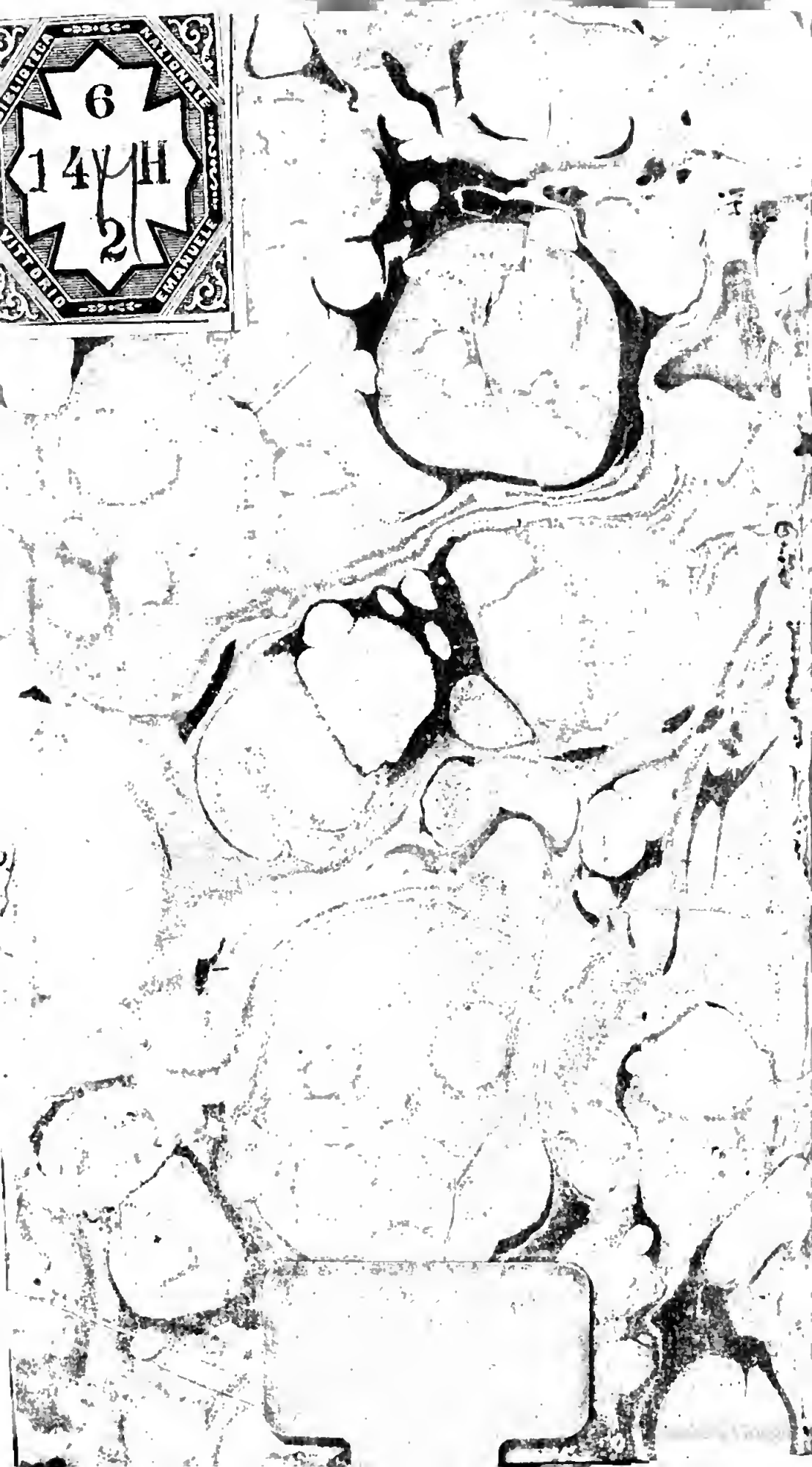
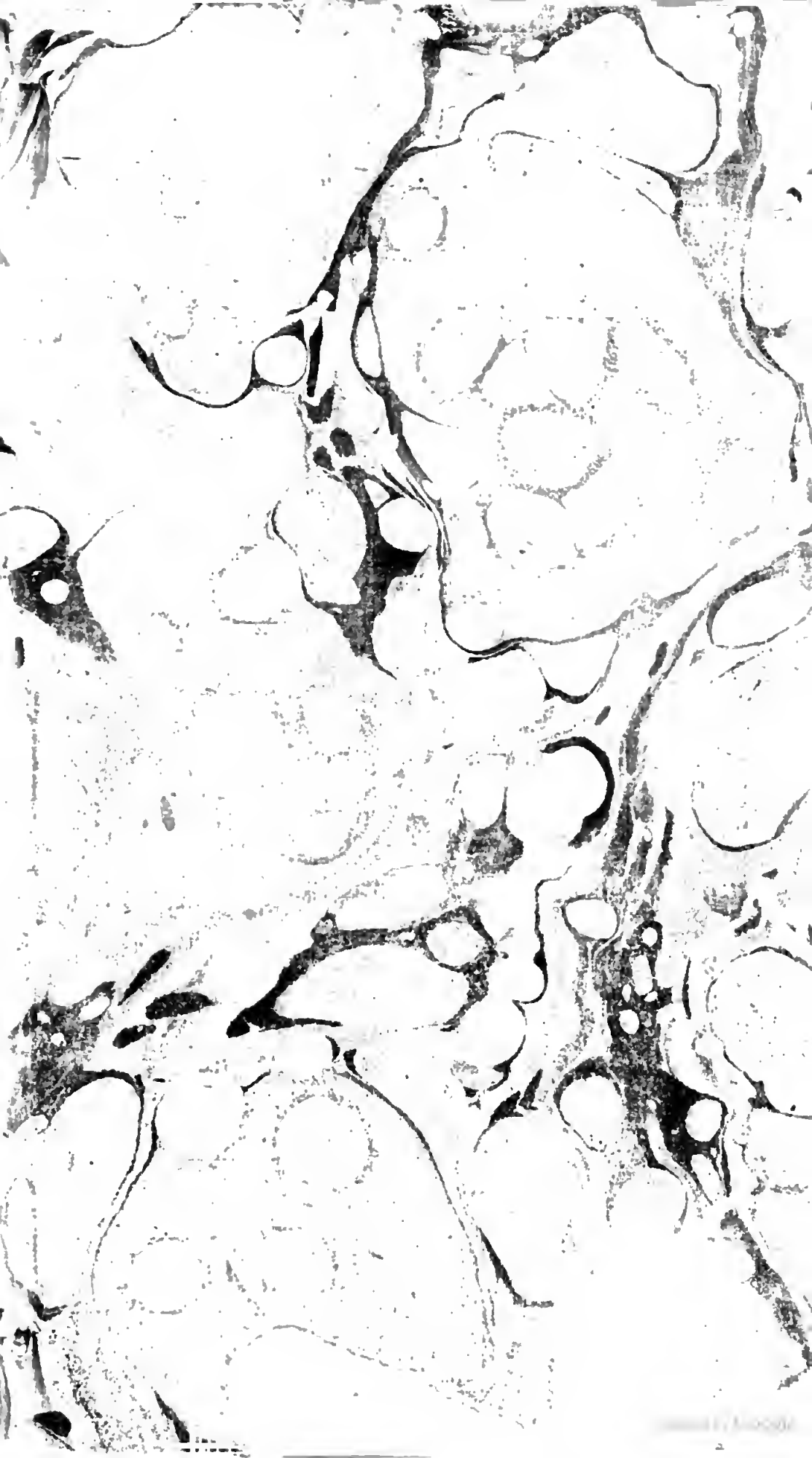
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
14 ΨH
2





K K = VI = 79

12-13. F. 17

LES PRÉJUGÉS

DES ANCIENS ET NOUVEAUX

PHILOSOPHES,

SUR LA NATURE

DE L'AME HUMAINE,

OU

EXAMEN DU MATERIALISME.

Par M. DENESLE.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA ... ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,

Chez { VINCENT, rue Saint Severin.
DEHANSY, Jeune, rue S. Jacques.

M DCC LXV.

Avec Approbation, & Privil' du Roi.

AVANT-PROPOS.

PAR l'examen que nous avons fait de la Métaphyſique des *Matérialiſtes*, dans la premiere partie de cette Diſſertation, il ſeroit facile de préſumer, ſans qu'il fut beſoin d'entrer dans un plus grand détail, que leur Morale ne doit être, ni plus pure, ni mieux fondée... Cependant comme les conſéquences affreuſes qui réſultent de leurs principes ne ſe font pas ſentir à tout le monde dans toute leur énormité; nous allons dans cette deuxiéme partie en donner une perſpective au Lecteur, & nous tâcherons en même tems de répondre aux objections, non-ſeulement des *Matérialiſtes*, mais encore à celles des *Spinoſiſtes* qui ſoutiennent

que l'exiſtence de l'Etre Métaphyſique ne conclud rien pour la Morale, c'eſt-à-dire, que les démonſtrations les plus certaines que l'on puiſſe fournir de l'exiſtence de Dieu, ne prouvent rien, ſinon que Dieu, c'eſt-à-dire, toutes choſes exiſtent néceſſairement [*a*] ſans qu'on puiſſe raiſonnablement en tirer d'autres conſéquences [*b*]... C'eſt ce qu'il faut voir.

(a) *Ex datâ Dei naturâ, res omnes neceſſariò ſequuntur.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 33. Vid. demonſtr.

(b) *Omnes cauſæ finales, nihil niſi humana ſunt Figmenta.* Id. ib. Vid. Append. *Mais il ſe contredit*, Append. Part. 2. Cap. 10. Cogit. Metaph. *comme nous le verrons en ſon lieu.*

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le Tome II.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE I. *FOND du ſyſtême des Matérialiſtes en Morale*, 1
CHAP. II. *Fauſſes & pernicieuſes conſéquences du ſyſtême des Matérialiſtes en Morale*, 6
CHAP. III. *Ce que c'eſt que la juſtice, ſelon les Matérialiſtes*, 17
CHAP. IV. *Principaux dogmes de de la Morale des Matérialiſtes*, 25
CHAP. V. *Source de l'erreur des Matérialiſtes à l'égard de la Providence*, 26
CHAP. VI. *Objections du Matérialiſte tirées de la nature de Dieu contre ſa Providence*, 35
CHAP. VII. *Réponſes aux objections précédentes*, 40

TABLE

CHAP. VIII. *Observations sur le Dieu de Spinosa*, . 54

CHAP. IX. *Preuves de la Providence, tirées du fond de la raison & de l'expérience*, 64

CHAP. X. *Que l'amour de soi-même ne constitue point celui de l'ordre, ni conséquemment l'essence du bien moral*, 76

CHAP. XI. *Que les Matérialistes & les Spinosistes ne s'entendent pas eux-mêmes, lorsqu'ils établissent, que par la nécessité on peut rendre raison de tout*, 92

CHAP. XII. *Qu'il n'y a de nécessité absolue que dans l'ordre physique*, 100

CHAP. XIII. *Que le bien & le mal moral ne peuvent être compris dans l'ordre des événemens physiques*, 109

CHAP. XIV. *Fausses conséquences du Matérialiste contre la Providence & la liberté, tirées d'une hypothese de M. Leib-*

nitz, 122
CHAP. XV. *Fauſſes conſéquences du Matérialiſte contre la Providence & la liberté, tirées d'une autre hypotheſe de M. Leibnitz*, 134
CHAP. XVI. *Obſervations ſur l'hypotheſe de l'Univers le plus parfait & préféré pour l'exiſtence*, 139
CHAP. XVII. *Obſervations ſur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz*, 143
CHAP. XVIII. *Suites des obſervations ſur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz*, 152
CHAP. XIX. *Suites des obſervations ſur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz*, 160
CHAP. XX. *Que le mal moral, pour quelque motif, & en quelques circonſtances que ce ſoit, ne peut être regardé comme une cauſe néceſſaire, relativement au bien*, 167

TABLE

CHAP. XXI. *Que la vertu ſeule peut former un arrangement parfait dans l'ordre intellectuel, & dans la ſociété. Fauſſeté de l'hypotheſe par laquelle on prétend établir, que le monde intellectuel a toute la perfection qu'il doit & qu'il peut avoir,* 175

CHAP. XXII. *Que le bien-être phyſique n'eſt pas plus la récompenſe de la vertu, que le mal-être phyſique n'eſt la punition du crime,* 187

CHAP. XXIII. *Pourquoi le bien, dans le ſens que les Matérialiſtes l'entendent, n'eſt pas ordinairement le partage de la vertu,* 201

CHAP. XXIV. *Réponſes à différentes objections des Matérialiſtes contre la Providence & l'ordre, par leſquelles objections ils ſe contrediſent eux-mêmes,* 212

CHAP. XXV. *Que l'idée d'une cauſe premiere, c'eſt-à-dire,*

d'un Eſprit Créateur univerſel, ne doit rien au préjugé; mais qu'elle eſt dans la nature de l'homme, 226
CHAP. XXVI. *Que l'éducation & l'expérience ne font que développer & rectifier l'idée que nous avons naturellement de Dieu. Que l'Athéïſme, proprement dit, n'exiſte pas,* 248
CHAP. XXVII. *Objections du Matérialiſte, contre l'idée que les hommes ont naturellement de Dieu. Réponſes à ces objections,* 260
CHAP. XXVIII. *Que le culte eſt une ſuite néceſſaire de l'idée que nous avons naturellement de Dieu ... Objections du Matérialiſte contre ce principe,* 373
CHAP. XXIX. *Réponſes aux objections précédentes,* 277
CHAP. XXX. *Objections du Matérialiſte contre la néceſſité du culte excluſif. Réponſes à ces*

objections, 293

CHAP. XXXI. *Objections du Matérialiſte contre l'immortalité de l'ame, & conſéquemment contre la néceſſité du culte, par l'Ecriture-Sainte mal interprétée, & par de fauſſes ſuppoſitions. Réponſes*, 313

CHAP. XXXII. *Preuves de l'immortalité de l'ame humaine & de ſa ſpiritualité par les Livres de Moyſe*, 327

CHAP. XXXIII. *Expoſition de pluſieurs paſſages de l'Ecriture touchant la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame humaine, & les récompenſes & les peines d'une autre vie*, 346

CHAP. XXXIV. *Objections du Matérialiſte contre la diſtinction de l'ame humaine d'avec celle des bêtes, & contre ſa deſtination*, 360

Fin de la Table.

EXAMEN

EXAMEN
DU
MATERIALISME.

CHAPITRE PREMIER.
Fond du ſyſtême des Matérialiſtes en Morale.

PAR des loix géométriquement infaillibles, la matiere & le mouvement font toutes choſes (*a*); & ſans connoître eux-mêmes leur exiſtence, ils forment des compoſi-

(a) *Ex motu & quiete ſequuntur infinita.* Spin. Ethic. Part. 1. Prop. 32. Vid. Corollar. 2.

tions qui la connoiſſent . . . Comme ils agiſſent néceſſairement, & qu'ils ne ſont déterminés par aucune cauſe intelligente, il n'eſt pas poſſible de leur ſuppoſer aucune intention.

Ainſi c'eſt ſans aucun deſſein que la nature donne des nageoires aux poiſſons, des aîles aux oiſeaux, des pieds à preſque tous les animaux . . . C'eſt, par une ſuite géométriquement infaillible du mouvement, & par l'effet conſtant de la capacité infinie de la matiere pour toutes les formes, qu'il ſe trouve, entre les deux ſexes, tant de l'eſpece humaine que de l'eſpece animale, cette analogie ſinguliere & uniquement propre à la multiplication des individus . . . C'eſt, par l'effet de cette même néceſſité aveugle, que nos yeux, étant frappés de la lumiere, acquierent la propriété de diſtinguer les gradations de toutes les couleurs, de même que les configurations de tous les objets . . . C'eſt, ſans aucune raiſon particuliere, qu'il ſe trouve dans nos oreilles cet autre méchaniſme ſingulier qui leur fait diſtinguer les modulations différentes de tous les ſons . . . C'eſt de lui-même

& de ſa nature, que l'odorat démêle la diverſité des odeurs ; le goût, la diverſité des ſaveurs ; le tact, les différences de toutes les ſenſations occaſionnées par les impreſſions faites ſur cet organe, lequel, par une ſeule opération, nous fait diſtinguer ſur le champ, les corps durs & les moux, les rudes & les polis ; le froid & le chaud, le ſec & l'humide, le fluide & le ſolide.

Selon les *Matérialiſtes*, il y a de la ſimplicité à croire que ce ſoit avec intention de la part d'une cauſe ſage & intelligente, que le ſoleil ſe leve & ſe couche pour procurer à l'homme, comme à la multitude des animaux, les moyens de ſe conſerver, ſoit par l'action, ſoit par le repos ; mais c'eſt un trait de prudence à ces Philoſophes conſommés de croire, ou du moins d'enſeigner, que c'eſt ſans aucun deſſein que les pluies tombent du ciel & nourriſſent les germes des plantes, pendant que la chaleur du ſoleil les développe & les pouſſe au dehors en élevant la ſéve dans les fibres de la tige.

Tout ce qui exiſte, *vous diſent-ils dogmatiquement*, eſt néceſſairement &

inévitablement ce qu'il eſt, ce qu'il doit être, & comme il doit être, ſans qu'il y ait d'autres raiſons à en fournir (*a*).

Conſéquemment le cercle n'eſt cercle, que parce qu'il n'eſt, ni un quarré, ni un triangle, ni aucune des autres figures géométriques, comme aucune de celles-ci ne ſont ce qu'il eſt.... De même, un homme, n'eſt un homme, que parce qu'il n'eſt, ni un cheval, ni un chameau, ni aucuns des autres animaux; comme aucuns de ceux-ci, ne ſont ce qu'il eſt... Ce que l'on appelle *raiſon* dans l'eſpece humaine eſt ſa propriété diſtinctive, comme les grimaces dans le ſinge: l'aſtuce dans le renard, le brigandage dans le loup, l'adreſſe à conſtruire des digues dans le caſtor; & ainſi du reſte... Ce que l'on appelle la *penſée*, auroit pu également s'appeller une

(a) *Res neque alio modo, neque alio ordine poſſunt eſſe quàm ſunt.* Spin. Ethic. Part 1. Prop. 33. Vid. Demonſtr. *Et il ſe contredit.* Append. Part. 1. Cap. 7. Cogit. Metaph. *Nam ſi Deus voluiſſet, aliam res creatæ habuiſſent eſſentiam.*

Grue ; & toutes les dénominations n'expriment, ni mieux, ni plus mal, ſa nature les unes que les autres ; d'autant que nous ignorons auſſi parfaitement ce que c'eſt que penſer, que nous ignorons ce que c'eſt que de ne pas penſer . . . Mais un effet ridicule de cette ignorance dans le commun des hommes, *ajoute le Matérialiſte*, c'eſt de ſe perſuader que cet arrangement particulier d'une matiere deſtinée à faire un homme plutôt qu'un cheval ou un chameau, puiſſe être capable de bien ou de mal ; c'eſt-à-dire, d'un ordre ou d'un déſordre, dont la matiere ne ſoit pas le ſujet.

Il eſt clair que ce ſyſtême exclud abſolument toute idée de providence ; conſéquemment toute idée d'ordre, ou de déſordre moral, c'eſt-à-dire, d'un bien ou d'un mal indépendans de la matiere & de ſes modifications ; & ainſi toute idée de juſtice, c'eſt-à-dire, de récompenſe & de punition ; & par une ſuite néceſſaire de la même conſéquence, toute idée de culte & de religion . . . . . On voit du premier coup d'œil, combien ce ſyſtême eſt dérai-

sonnable ; voyons combien il eſt dangereux.

CHAPITRE II.

Fauſſes & pernicieuſes conſéquences du ſyſtême des Matérialiſtes en Morale.

CEUX qui s'appliquent à démontrer l'exiſtence de Dieu & ſa nature, ſa ſageſſe & ſa toute-puiſſance, la nature de l'ame humaine & ſa deſtination, ſe propoſent un but qui n'eſt certainement pas plus équivoque que le bien qui doit en réſulter pour la ſociété, comme pour la ſatisfaction particuliere de chacun des hommes auxquels ils donnent un point de vue conſolant pour l'avenir.

Mais les *Matérialiſtes* oſeroient-ils dire quel but ils ſe propoſent en s'efforçant, par leurs diſcours & par leurs écrits, de perſuader aux hommes que ce qui penſe & agit en eux n'eſt qu'un

jeu de méchaniſme, lequel conſéquemment ne doit pas avoir une deſtination différente de celle d'un clavecin démembré ?

Quand ils viendroient à bout d'établir univerſellement cette doctrine ; ce qui n'eſt pas poſſible, l'homme ayant, dans ſa nature, un ſentiment intime de la vérité de ſa deſtination, plus fort que tous leurs prétendus raiſonnemens géométriques ; quel bien cette doctrine procurera-t-elle à la ſociété (*a*) ? La perſuaſion, & s'ils veulent même la conviction, que tout l'Homme périt avec le corps, rendra-t-elle les peuples plus juſtes & plus humains ? En auront-ils plus de reſpect pour les loix, en ſeront-ils plus faciles à contenir, lorſqu'ils verront que le bien & le mal ſont arbitraires & de pure con-

(a) *Ne, quæſo, miſceas quicquam, quod virtutis religioſæ praxim ullatenùs labefactet... Maximè cùm degener & flagitioſa hæc ætas nihil venetur avidiùs quàm dogmata ejuſmodi.* Epiſt. 18. D. Henrici Oldemburgii ad B. Spin. 1675. Londini.

vention (*a*) ? . . . En ſeront-ils enfin meilleurs peres, meilleurs fils, meilleurs amis, lorſque l'on ſera parvenu à les convaincre, que l'honneur & l'infamie n'ont rien de plus que ce que l'opinion leur prête (*b*) ?

Ce droit naturel que nos *beaux eſprits Philoſophes* rebattent à tout propos, & avec lequel, ſelon eux, on pourroit ſe paſſer de Religion & de loix, ne ſera, quelque tournure qu'ils lui donnent, qu'un *préjugé auſſi ſot que les autres*; & quelque ſolidement qu'ils affectent de l'établir, il ne portera jamais que ſur un mauvais pilotis; quand même ils rendroient tous les hom

---

(a) *Mirum omninò non eſt, quòd omnes actus qui pravi vulgò vocantur, ſequatur triſtitia, & illos qui recti dicuntur, ſequatur lætitia . . . Hoc ab educatione potiſſimùm pendet. Parentes nimirùm . . . &c.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 27. de Affect. Definit. Vid. Explic.

(*b*) Cogit. Metaph. Append. Part. 1. Cap. 6. *Falſo præjudicio laborant qui bonum quærunt metaphyſicum.*

mes, ſans exception, *auſſi raiſonnables & auſſi dociles qu'ils le ſont eux-mêmes.*

Si, malgré cette crainte invincible, que les hommes ont naturellement d'un *avenir, au moins douteux*, quelques-uns cependant portent le crime juſqu'au dernier excès; que ne feront-ils pas ſi l'on parvient une fois à les tranquiliſer ſur un *article auſſi incommode?* Les moins éclairés d'entre les plus ſages, ſentant l'inutilité de la vertu, ſeront violemment tentés de ne rechercher que leur bien-être, pour ce peu de tems qui doit leur tenir lieu d'une éternité de bonheur, s'il n'y en a point d'autre à eſpérer... Dès-lors que l'on pourra être aſſuré de l'impunité du côté des loix (& il n'eſt pas impoſſible d'y parvenir) les plus grands crimes perdront peu-à-peu, & par dégrés, ce qu'ils ont d'effrayant.

Car enfin, *ſelon le ſyſtême*, quel mal fera-t-on en ôtant la vie à un homme qui incommode, fut-ce même à un pere, s'il n'eſt qu'un méchaniſme, & ſi ce que l'on appelle ſon ame n'eſt rien

de plus que le reſſort d'une pendule (*a*) ? Ce ſera même un acte d'humanité en pluſieurs circonſtances d'égorger ſes proches . . . Et il n'eſt pas difficile de le prouver . . . . . Un fils que la chaleur de l'âge, & un tempérament robuſte rendent propre à toutes ſortes de débauches, ſera-t-il ſi mal de ſe débarraſſer d'un pere caſſé de vieilleſſe, cacochime, goutteux, le tyran de ſa famille par ſa mauvaiſe humeur, & obſtiné ſurtout à ne ſe pas deſſaiſir, juſqu'au dernier moment, de ſommes conſidérables dont perſonne ne profite ? . . . S'il n'y a pas d'autre ordre que l'ordre phyſique dans le ſens que les *Matérialiſtes* l'entendent ; non-ſeulement ce ne ſera pas un mal d'ôter la vie à un tel homme, mais ce ſera même un grand bien à tous égards.

Premiérement pour lui-même ; on l'a

(a) *Ecce quam cunctis impiis occaſionem das, Nos truncis, noſtraſque actiones horologiorum motibus ſimiles reddendo !* Epiſt. 33. D. Guillelmi de Blyenberg ad B. Spinoſ. 1665.

délivré de douleurs insupportables, qui souvent lui faisoient maudire son existence. Il est vrai, répondra quelqu'un ; cependant, malgré toutes ses infirmités, il auroit consenti de bon cœur à vivre, ou plutôt, à languir éternellement dans cet état ; semblable *à ce voluptueux Romain* (a), *qui, aussi usé par les délices que par les années, souhaitoit*, prêt d'expirer, de devenir *portefaix*, moyennant quatre ou cinq années de répit. . . Conséquemment vous avez fait un mal en détruisant ce *grabataire* contre son intention.

Mais, *peut-on lui répondre*, les malades sçavent-ils jamais ce qu'ils veulent ? Connoissent-ils ce qui leur est bon ? Ne les force-t-on pas tous les jours d'avaler des potions, dont l'odeur seule est un supplice ? Ne leur fait-on pas souvent, malgré tous leurs cris, les opérations les plus cruelles, qui, la plûpart du tems, ne servent qu'à les dépêcher plus promptement ? Lorsque le sujet est jeune, il y a du moins de

(a) Mecene Favori d'Auguste.

la reſſource pour lui & pour la ſociété ; mais qu'y avoit-il à eſpérer de celui-ci ? Rien, ni pour lui, ni pour les autres.

Mais voyez les avantages infinis que ſa famille & le public vont retirer de ſa mort ! Son fils, obéré de toutes parts, ſe voyoit, depuis longtems, triſtement réduit à n'oſer ſortir qu'avec les *chauves-ſouris* & les *hiboux !* Et à peine le cadavre décharné de ſon vieux pere ſera-t-il reſtitué à la terre, qu'il ira ſe montrer ſucceſſivement chez tous ſes créanciers *auſſi luiſant qu'une couleuvre qui a changé de peau* (a) ! Un tiers de la ville va partager avec lui ſa ſucceſſion ! Combien d'artiſans ! Combien de marchands vont s'enrichir de ſes folles emplettes ! Combien d'*honnêtes perſonnes* vont ſubſiſter de ſes largeſſes !

Quelqu'un de moins décidé répondra, *que le bien général* de la ſociété doit prévaloir ſur l'utilité particuliere ....

(a) *Qualis ubi in lucem coluber, mala gramina paſtus ;*
Nunc poſitis novus exuviis. &c. Virg. Eneid. Lib. 2. v. 471.

Mais ce ne ſera rien dire; car, *repliquera quelqu'autre plus décidé & plus déciſif*, outre qu'il eſt démontré que le public gagne infiniment à cette mort; c'eſt que quand cela ne ſeroit pas, quel intérêt, je vous prie, peut raiſonnablement prendre au bien de la ſociété, celui qui n'en retire aucun émolument? Chacun pour ſoi.

Et cette conſéquence eſt juſte; car *dès-lors que la vie préſente, en prenant fin, termine la piece* (a); c'eſt une perte irréparable que d'avoir vécu miſérablement. Ainſi, pour peu que l'on aime le plaiſir, *les crimes les plus atroces n'étant que l'action & la réaction néceſſaire & inévitable des corps, mis en exercice par le mouvement univerſel, ils ne doivent rien coûter, ou peu de choſe.*

Et en partant de ce principe, il en réſultera inconteſtablement *que ce ſeront les riches qui auront inventé des loix*

(a) *Improbus, ſimul ac pati deſinit; ſimul etiam eſſe deſinit.* Ethic. Part. 5. Prop. 42. Vid. Schol.

contre le vol & le brigandage ; les puiſſans, & ceux qui ſont conſtitués en dignité, contre la révolte & la déſobéiſſance. Ce ſeront les peres & meres, vieux & avares, qui auront fait faire des réglemens contre le libertinage des enfans ; les maris jaloux, & ſans mérite, contre l'infidélité des femmes ; & ainſi du reſte. A la bonne heure s'ils y trouvent leur bien-être, & s'ils peuvent maintenir ce qu'ils ont établi ... Mais ſi les loix & les réglemens ne ſont que des conventions purement relatives, c'eſt-à-dire, uniquement avantageuſes à ceux-ci, au préjudice de ceux-là ; les uns auront d'auſſi bonnes raiſons pour les violer, que les autres en auront pour vouloir les maintenir ; ainſi la guerre eſt ouverte, & c'eſt un coup de partie (*a*) ... La violence permiſe à celui qui ſe trouvera le plus fort ; la fraude & la trahiſon à celui qui ſera le plus foible ; les crimes libres à tous ceux

(a) *Summo naturæ jure, quod unuſquiſque appetit, ſive vi, ſivè dolo, ſive precibus, ipſi capere licet.* Spin. Tract. Theol. Polit.

qui pourront les commettre (*a*) . . . Telle eſt la perſpective que les *Matérialiſtes* donnent pour cette vie ; & pour l'autre l'*anéantiſſement* . . . O l'utile & heureuſe découverte ! O l'important ſervice rendu à toute l'humanité !

Voilà cependant quelques-unes *des petites conſéquences & des légers inconvéniens* qui réſultent du ſyſtême des *Matérialiſtes ;* & ils ne peuvent le nier. Car ſi l'ame humaine eſt périſſable, & s'il n'y a pas une régle ſuprême, éternelle & invariable qui diſtingue eſſentiellement le bien & le mal, & une juſtice ſouverainement puiſſante & intelligente qui puniſſe l'un & récompenſe l'autre, il n'eſt pas poſſible de donner la moindre apparence d'équité *à leur droit matériel*, qui n'aura pas plus lieu parmi les hommes que

(a) *Nihil reverâ prohibetur, niſi quod nemo poteſt.* Spin Tract. Polit. Art. 18. 19. *& paſſim.*

Sit fortitudo noſtra, juſtitiæ lex. Quod enim infirmum eſt, invenitur inutile. Sap. Cap. 2. v. XI. *Hæc dixerunt impii cogitantes non rectè.* Ibid. v. 1.

parmi les bêtes (*a*). Si, au contraire, l'ame humaine eſt ſpirituelle & immortelle, par ſa deſtination; le bien ceſſe d'être arbitraire, & il devient une copie, une imitation de la juſtice originale éternelle; en ſorte que tout ce qui eſt bien, eſt eſſentiellement ce qu'il doit être; parce qu'il eſt ce qu'une cauſe infiniment juſte & infiniment ſage veut qu'il ſoit; comme tout ce qui s'écarte de l'ordre, eſt contraire à la volonté de cette même cauſe (*b*)... *Ce qui ne peut avoir lieu que dans les Etres penſans, intelligens, libres, & immortels par leur deſtination.*

(a) *Nullam agnoſcimus differentiam inter homines & reliqua naturæ individua.* Spin. Tract. Theol. Polit. Cap. 6.

Jus naturale non ratione, ſed cupiditate & potentiâ tantùm determinatur. Id. Ibid.

(b) *Sapientia tua tecum affuit, tunc cùm orbem terrarum faceres, & ſciebat quid eſſet placitum oculis tuis & quid directum in præceptis tuis.* Lib. Sapient. Cap. 9. v. 10. 11.

CHAPITRE III.

Ce que c'eſt que la juſtice, ſelon les Matérialiſtes.

LES Matérialiſtes nient qu'il y ait une juſtice originale, éternelle & invariable; & ſoutiennent, ſans ſe mettre en peine de le prouver, que ce que nous appellons *juſte* & *injuſte* eſt purement relatif, c'eſt-à-dire, n'eſt l'un ou l'autre que ſelon qu'il procure le bien-être ou le mal-être de chacun (*a*)... En ſorte, par exemple, que le larcin eſt un acte de juſtice pour le voleur, & un acte d'injuſtice pour le volé. Et voici comment (*b*).

(a) *Summo naturæ jure unuſquiſque judicat quid bonum quid malum ſit; ſuæque utilitati ex ſuo ingenio conſulit.* Spin. Ethic. Part. 4. Prop. 37. Vid. Schol. 1. 2.

(b) *Uniuſcujuſque individui potentia; ipſa eſt Dei potentia; proindeque unumquodque individuum, jus habet ſummum ad omnia.* Id. Tract. Theolog. Politic. Cap. 16.

Un homme ſe trouve preſſé d'une extrême envie d'avoir une groſſe ſomme d'argent ; l'occaſion la lui met ſous la main. Comme ſon bien-être doit uniquement l'intéreſſer, & que, ſelon ſon tour d'imagination, cet argent qui eſt en la puiſſance d'un autre, doit infiniment y contribuer ; il eſt en droit de ſe l'approprier ; mais cependant d'une maniere, à ne pas compromettre ſon bien-être, c'eſt-à-dire, à ne pas s'expoſer à la peine du châtiment & à l'infamie qu'entraîne le préjugé.

Car enfin, *dira cet homme*, tous les mortels ayant une nature commune, il eſt de droit que tout ce qui exiſte dans la nature leur ſoit commun. . . L'ours, le tigre, le lion, le loup, l'aigle, le vautour, & juſqu'au moineau qui fond ſur le hanneton, & l'hirondelle ſur le moucheron, ſont autant de preuves inconteſtables, que tout ce qui jouit de la vie, eſt tenu de ſe la conſerver & de ſe la rendre agréable par quelques moyens que ce ſoit (*a*) ; en

(a) *Unuſquiſque ſummum jus habet*

ſorte qu'il n'y a que les malheureux qui ont tort, c'eſt-à-dire, ceux qui échouent dans leur entrepriſe ; *quoiqu'ils n'ayent pas plus de tort dans le fond qu'une corde qui ſe rompt pour être trop foible ou trop tendue* (a)... Ceux de mon eſpece, *ajoute-t-il*, qui ſe ſont trouvés les plus forts, agiſſant ſelon ces principes, ont tout pris pour eux, & n'ont rien laiſſé aux autres... Ils ont fait plus ; pour s'en aſſurer la poſſeſſion tranquille ; ils ont d'un commun accord & d'un intérêt commun, établi des peines contre ceux qui pourroient avoir envie de les imiter... Conſéquemment, comme ce ſeroit agir contre la nature qui eſt la ſeule & unique loi, que de s'expoſer à une perte infaillible, en attaquant, à force ouverte, de plus puiſſans que ſoi ; il en réſulte, que ſi je puis obtenir avec adreſſe & impunité, ce que ceux-là ont acquis par la violence, ou par d'au-

omnia quæ appetitus ſuadet. Id. Tract. Theolog. Politic. Cap. 10.

(a) *Paſſim apud Spin.*

tres moyens, je le poſſéderai à un titre auſſi juſte qu'eux; & par-là je ne ferai même que rentrer dans mes droits. Voilà pour le voleur; & voici pour le volé.

S'il eſt permis à ceux qui n'ont pas, *dira celui-ci*, de dépouiller ceux qui ont, par quelque moyen que ce ſoit; une viciſſitude éternelle de tumulte & de guerre, va régner parmi les humains! Il n'y aura plus d'ordre, plus de tranquillité, plus de ſureté dans les poſſeſſions! Cette ſomme qui vient de m'être ravie, étoit le prix de mes fatigues & de mon ſang! La propriété m'en étoit confirmée par les titres les plus autentiques; mon corps ne m'appartient pas davantage... Tous ceux, qui, comme moi, ont beaucoup à perdre, doivent ſentir de quelle importance il eſt, qu'un auſſi noir attentat ne demeure pas impuni, & que ſa contagion ne ſe répande pas... La loi d'ailleurs y eſt expreſſe; & la ſociété a l'intérêt le plus fort à ſa manutention..... Enfin, pour abréger l'hiſtoire du tréſor enlevé; le raviſſeur eſt recherché, il eſt découvert, arrêté, mis à mort...

Rien n'eſt plus juſte encore, *ſelon les Matérialiſtes.*

C'eſt ainſi que leur ſyſtême en morale eſt combiné & économiſé de façon que le bien-être de chacun eſt la régle de la juſtice... En ſorte qu'il n'y a de vices & de vertus que dans ce qui eſt conforme ou contraire à cette inclination naturelle que tous les hommes ont pour eux-mêmes, & pour eux ſeuls... D'où il s'enſuit qu'un homme, *s'il n'eſt un ſot*, ne doit être ce que l'on appelle vertueux, qu'autant que la pratique de ce que l'on appelle *vertu*, lui procure autant de volupté, que la pratique de ce qu'on appelle *vice*, en procure à celui que l'on appelle vicieux (a)... *Alcibiade*, & *Ariſtide*,

---

(a) *Si quis videt ſe, patrando ſcelera, vitâ meliore poſſe frui; is ſtultus eſt, ſi illa non faciat. Namque ſcelus in naturâ iſtius modi hominis, virtus eſt.* Spin. Epiſt. 36. Reſp. ad D. G. de Blyenberg.

Id. Epiſt. 34. ad eumdem. *Omitto, inquit, ſcelera quia cum meâ naturâ ſingulari pugnant.*

Et M. de Blyenberg lui répond. Ep. 35.

Catilina & *Caton*, *Cromwel* & *Straf-ford* étoient également vertueux, puiſqu'ils pratiquoient ce qui contribuoit à leur bien-être ; mais, par des voies différentes, parce que leurs objets étoient différens. C'eſt le tempérament & le tour d'imagination qui différencient les uns & les autres ..... Perſonne, dans ce ſyſtême, n'eſt du moins vicieux par ſa faute, & ne l'eſt jamais d'ailleurs, que reſpectivement aux autres... Si on retranche de la ſociété ceux qui ſe montrent trop ardens à la pourſuite de leur bien-être ; ce n'eſt pas tant pour les punir, que parce qu'ils nuiſent au plus grand nombre ; de ſorte qu'un juge qui condamne un criminel à la mort, & un jardinier qui coupe une branche nuiſible, ne different entre eux que relativement... Si le criminel ſe croit lui-même digne de punition, ſe perſuadant qu'ils n'auroit tenu qu'à lui d'être honnête homme ; c'eſt par ſotiſe,

---

Omittis ſcelera, quemadmodùm cibus à quo natura abhorret relinquitur... Certè non eſt quòd de virtute glorieris.

c'eſt-à-dire, par une ſuite des préjugés (*a*)... On fait cependant bien de le retrancher de la ſociété, non pas pour donner un exemple qui eſt toujours très-inutile; mais par la raiſon *que deux valent mieux qu'un, & conſéquemment des milliers.* Il importe, il eſt vrai, à chaque particulier de ſe montrer du moins tel qu'il déſire que les autres ſoient pour lui; mais, comme malgré tous ſes ſoins, il ne ſera jamais pour les autres que ce qu'il doit être ſelon ſa nature (*b*); auſſi les autres ne ſeront jamais pour lui que ce qu'ils doivent être ſelon la leur... Tout ce que l'on peut dire de ceux que l'on appelle *gens de bien*, c'eſt qu'ils ſont heureuſement nés pour la ſociété; & par ce

---

(a) *Parentes ſæpiùs, liberos objurgando, laudando, effecerunt ut &c.* Ethic. Part. 3. de Affect. motib. Explic. 27.

(b) *Non magis tenetur homo ex legibus rationis vivere, quàm felis ex legibus naturæ leoninæ.* Tract. Theolog. Politic. Cap. 16.

Unuſquiſque enim agere non poteſt, niſi prout ad agendum determinatur. Id. Ibid. Paſſim apud. Spin.

même principe les scélérats sont des hommes funestes ; sur-tout lorsque leurs crimes, causant la ruine des autres, ne leur sont d'aucune utilité à eux-mêmes.

Tel est le précis de la Morale enseignée par les *Matérialistes* & les *Spinosistes ;* & cette Doctrine revient à celle du *Fatum* des *Stoïciens ;* car ils admettent, comme eux, un enchaînement d'effets qui se succedent nécessairement sans que rien puisse en interrompre la liaison... Dans cette économie toute cause est effet, & tout effet est cause ; parce que tout est infini, que rien n'a commencé d'être, & que rien ne finira... Ce qu'il y a de singulier, c'est que *Spinosa* comme les *Stoïciens*, & les *Stoïciens* comme *Spinosa*, malgré cette *fatalité* inévitable qui constitue le fond de leur Morale, ne laissent pas de débiter les plus beaux préceptes pour la pratique de la vertu & pour la fuite du vice... Mais, ni lui, ni eux ne s'étant pas entendus eux-mêmes ; qui pourra se flater de les entendre ?

CHA-

CHAPITRE IV.

Principaux dogmes de la Morale des Matérialiſtes.

LORSQUE dans la premiere partie de cet examen nous avons fait nos obſervations ſur la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, ſur ſa nature ſpirituelle & intelligente; ſur l'immatérialité de l'ame humaine, ſur ſa création, de même que ſur celle de tout ce qui exiſte hors de Dieu; nous avons ſuffiſamment découvert la fauſſeté de ce ſyſtême déraiſonnable qui donne la matiere pour ſubſtance unique, & conſéquemment pour cauſe ſeule néceſſaire, univerſelle & efficiente de toutes choſes par ſes modifications.

Il s'agit préſentement de répondre 1° aux objections des *Matérialiſtes*, & des *Spinoſiſtes* contre une *providence intelligente & libre* qu'ils ne veulent pas reconnoître pour *modératrice ſouveraine de la nature, & agiſſant pour*

une fin. 2° contre l'idée d'*un premier Etre qu'ils regardent comme un préjugé de l'éducation & de la ſuperſtition.*

3° Contre *la néceſſité du culte qu'ils ſoutiennent être chimérique.* 4° Contre *la deſtination de l'ame humaine qu'ils ne diſtinguent pas de celle des bêtes...* Fondés ſur la prévention où ils ſont, que la lumiere naturelle ne ſcauroit fournir aucune preuve de ces vérités.

CHAPITRE V.

Source de l'erreur des Matérialiſtes à l'égard de la Providence.

C'EST parce qu'ils ne contemplent que les effets, & non pas la cauſe; les choſes, & non pas l'Auteur.

Nous convenons avec eux, que la Providence, pour ce qui regarde l'ordre phyſique ou matériel, eſt véritablement une ſuite géométriquement infaillible du mouvement univerſel, de même que l'effet conſtant de la capacité

indéfinie de la matiere pour toutes les formes . . . Mais nous posons en même tems le principe inconteſtable, que cela n'eſt ainſi, que parce qu'un *premier moteur*, ſouverainement intelligent, tout-puiſſant, libre & eſſentiellement diſtingué du mouvement & de l'extenſion, l'a déterminé de cette maniere, ſelon les vues de ſa ſageſſe infinie (*a*); & conſéquemment le hazard proprement dit, n'exiſte pas . . . De ſorte que la ſubſtance étendue eſt tellement ſubordonnée à cette premiere cauſe, qu'elle lui doit, & ſon exiſtence, & l'action par laquelle elle opere toutes les formes, toutes les compoſitions & toutes les organiſations différentes (*b*)

Si l'intelligence préſide juſqu'à un

(a) *Subeſt tibi poſſe cùm volueris . . . . . Quoniam ſicut momentum ſtateræ, ſic eſt ante te orbis univerſus.* Lib. Sap. Cap. 11. v. 23.

(*b*) Et Spinoſa lui-même en convient. *Append. Part. 2. Cap. 12. Cogit. Metaph.* Où il dit en ſe rétractant ou en ſe contrediſant. *Deus multas leges habet operandi quas humano intellectui non communicavit; quæ ſi humano intellectui communicatæ eſſent, æquè naturales leges eſſent quàm cæteræ.*

certain dégré aux opérations de l'*être borné ;* pourquoi ne préſidera-t-elle pas juſqu'à un dégré infini, c'eſt-à-dire, ſans dégré, aux opérations de la *cauſe univerſelle ?* Elle ne ſeroit donc pas intelligente ? Mais pourquoi ſommes-nous intelligens nous-mêmes ? Sera-ce par une ſuite géométriquement infaillible du mouvement univerſel ? Mais par l'effet de quel autre mouvement avons-nous la connoiſſance de ce mouvement univerſel qui s'ignore lui-même ? Le mouvement n'ajoute rien à l'eſſence de la matiere, & le repos n'en diminue rien ; donc ils n'exiſtent l'un & l'autre que relativement à l'intelligence, laquelle conſéquemment doit être premiere en nature, à la matiere qui ne connoît, ni le mouvement, ni le repos, ni l'étendue, ni la forme . . . Donc l'intelligence ne ſçauroit être davantage l'effet de quelque mouvement que ce ſoit, que l'effet du repos ou de l'extenſion. *Spinoſa* dit, *que du repos & du mouvement s'enſuit l'infinité des choſes* (a) . . . Ces choſes-là ne

(a) *Ethic. Part. 1. Prop. 32. Vid. Coroll. 2.*

peuvent être que des *concrétions*, des *combinaiſons*, des *arrangemens*, des *configurations*, des *organiſations*; tous leſquels modes ne ſont que les accidens de l'*extenſion* & de la *quantité* . . . Tant qu'une partie de cette quantité demeure en poſſeſſion du lieu qu'elle occupe, nous concevons qu'elle eſt en repos; quitte-t-elle ce lieu pour en occuper un autre, nous concevons qu'elle eſt en mouvement. Mais quel rapport ce changement de lieu a-t-il, ou peut-il avoir avec l'intelligence, pour qu'il ſoit ſa cauſe? Et comment concevoir que cette partie de la quantité ou de l'extenſion, qui ne penſoit pas lorſqu'elle étoit en poſſeſſion d'un lieu, puiſſe acquérir la penſée en quittant celui-là pour en occuper un autre? Qu'importe à la matiere le lieu qu'elle occupe plus que celui qu'elle quitte? Puiſque quelque nouvel arrangement qu'on lui ſuppoſe dans ſes parties, elle ne peut devenir, ni plus ni moins que ce qu'elle eſt . . . Donc le mouvement & le repos, cauſes phyſiques de la forme dans la matiere, ne le ſont aucu-

nement de l'intelligence, & de l'intention.

Un Artiſte veut faire une machine... Il faut d'abord néceſſairement admettre qu'il ſe connoît lui-même; enſuite qu'il connoît les régles d'un certain mouvement & les proportions convenables à chaque piece de la machine pour les rendre propres à l'eſpece d'opération qu'il a en vûe . . . La machine étant achevée & ſe trouvant propre à l'uſage auquel l'*Artiſte* l'a deſtinée; ſera-ce dire aſſez, ſi l'on dit ſeulement que les propriétés de cette machine, & la machine elle-même ſont une ſuite du mouvement, & l'effet géométriquement infaillible de la proportion & de la diſpoſition des pieces qui la compoſent? Sera-ce donner une preuve de ſon jugement que d'ignorer, ou de nier le raiſonnement & les vues de l'Artiſte? *Il faut dire ceci, & ne pas omettre cela.*

Or comme cette machine ne s'eſt pas arrangée elle-même, puiſque la matiere ne peut être ſuppoſée avoir beſoin d'aucun arrangement quelconque; il s'en-

ſuit donc que c'eſt l'intelligence de l'Artiſte, & non pas le mouvement univerſel qui lui a donné la forme que nous lui voyons; puiſque pour la lui donner, il a fallu qu'elle ait imprimé à chacune des pieces qui la compoſent un mouvement particulier dont l'effet ne reſſemble à aucuns de ceux dont le mouvement univerſel eſt la cauſe.... Autrement on pourroit voir des montres & des piſtolets ſortir de terre comme les champignons & les morilles.

Mais, ſi, comme les *Matérialiſtes* le ſuppoſent gratuitement, l'*intelligence* n'eſt elle-même qu'un certain arrangement de parties, & une ſuite géométriquement infaillible du mouvement univerſel... C'eſt à eux à nous expliquer, quel eſt l'autre arrangement qui a déterminé celui-ci, c'eſt-à dire, l'intelligence de l'*Artiſte* à donner à celui-là, c'eſt-à-dire, à la machine, cette forme que nous lui voyons & qui la diſtingue de toutes les autres productions du mouvement univerſel.

Quoique dans les principes des *Matérialiſtes* les modes qui agiſſent les uns ſur les autres admettent néceſſairement le

progrès à l'infini (*a*), cependant pour mettre de l'ordre dans nos idées, nous en remarquerons ici ſeulement trois.

L'arrangement de la machine.

Celui de l'intelligence de l'Artiſte.

Et celui qui a agi ſur l'intelligence de l'Artiſte pour lui faire imaginer & exécuter l'arrangement de la machine.

Il eſt certain que le *dernier de ces trois arrangemens* qui eſt celui de la machine n'a pas plus d'intention dans les mouvemens qu'il exécute, après, qu'avant la forme reçue ; autrement une horloge, en vertu de ſes combinaiſons, pourroit connoître les parties du tems auſſi-bien que l'horloger.

Le ſecond arrangement qui eſt celui de l'intelligence de l'Artiſte a eu certainement du deſſein dans la forme qu'il a donnée à ſa machine ; & la preuve en réſulte, puiſqu'ayant voulu faire un méchaniſme qui pût indiquer les parties du tems, il ſe trouve en effet que ce méchaniſme répond aux vûes de ſon

(a) *Modi, alii ab aliis, & ſic in infinitum, determinantur.* Ethic. Part. 1. Prop. 28.

Auteur ; ce qui ne peut être une production du mouvement univerſel ; autrement, comme nous l'avons obſervé, la terre pourroit produire des horloges & des montres à répétition de toute eſpece, ſemblables aux nôtres.

Ainſi donc la machine & ſes opérations ſont l'effet d'un mouvement particulier, lequel, quoiqu'il prenne ſa ſource dans le mouvement univerſel, en a cependant été détourné par *une intelligence* pour produire un *effet ſingulier* qui n'a point, dans la nature, l'ordre que nous remarquons dans la machine. Or ſi cette intelligence, ou ſi l'on veut cet arrangement qui conſtitue l'intelligence de l'Artiſte, en détournant une partie du mouvement univerſel à un *uſage ſingulier & conforme à ſes vues*, ne ſçauroit être ſuppoſé avoir agi ſans connoiſſance, puiſque nous avons ſous nos yeux la preuve du contraire ; il s'enſuit, de néceſſité, que l'*autre arrangement* qui a agi ſur celui-ci, c'eſt-à-dire, ſur l'intelligence de l'Artiſte pour lui faire produire la machine dont il eſt queſtion, ne ſçauroit être ſuppoſé non plus n'avoir pas agi avec deſſein, puiſ-

que nous avons la preuve du contraire... Ainſi, en procédant d'*arrangemens* en *arrangemens*, & trouvant partout de l'*ordre*, du *deſſein* & des *vues*, nous parviendrons infailliblement juſqu'au *premier Moteur* qui ne peut être qu'une intelligence infinie; laquelle a créé la machine de l'Univers avec un deſſein marqué, puiſque nous en avons la preuve; mais pour une fin qui n'eſt parfaitement connue que d'elle ſeule; & parce que nous n'entrevoyons cette fin qu'obſcurément; c'eſt très-mal argumenter, comme font les *Matérialiſtes*, que de conclure qu'il n'y a, ni *intention*, ni *vues*, ni *deſſein*, ni *ordre* dans les productions de la nature. (*a*).

Ces Meſſieurs ſont beaucoup plus conſéquens dans la pratique, que dans la théorie; car ſi, en ſuppoſant qu'il

---

(a) *Videmus nunc per ſpeculum & in enigmate.* Epiſt. B. P. 1. ad Corinth. Cap. 13. v. 12.

Quaſi nihil agere vel producere queat Deus, cujus rationem reddere non poſſint homines! Epiſt. D. Oldenburgii. Reſp. ad B. Spin. 1676.

n'en eût jamais vû, on montroit au plus ignorant d'entr'eux, ſeulement le *cylindre noté d'une ſérinete ;* malgré l'ignorance où il ſeroit de la deſtination & des propriétés de cette machine ; il ſe donneroit bien de garde, après l'avoir exactement conſidérée, de conclure qu'elle a été faite ſans vûes & ſans deſſein... Donc la ſource de l'erreur où ſont les *Matérialiſtes*, à l'égard de la Providence, vient de ce qu'ils ne contemplent *que les effets, ſans contempler la cauſe.*

CHAPITRE VI.

Objections du Matérialiſte tirées de la nature de Dieu contre ſa Providence.

CE que vous appellez ordre & confuſion, *objecte le Matérialiſte*, ce que vous appellez perfection, ou imperfection, laideur, ou beauté, utilité, ou dommage, n'eſt rien en ſoi, & n'a de réalité que dans notre imagina-

tion, ou relativement à nos beſoins (*a*) ... Or Dieu n'a, ni imagination, ni beſoins ; donc, ni l'*ordre*, ni la *beauté*, ni l'*utilité* ne peuvent être la fin pour laquelle Dieu agit ... Ceux qui croyent que Dieu peut admirer, & qu'il a créé l'Univers en conſéquence, ne connoiſſent point ſa nature, puiſque l'admiration admet néceſſairement l'ignorance ou la foibleſſe ... Or l'ignorance ne pouvant, non plus que la foibleſſe, avoir lieu dans la cauſe premiere, elles ne peuvent conſéquemment y admettre l'admiration ; donc, dans la production de l'Univers, l'admiration n'a pu être la fin que Dieu s'eſt propoſée ... D'ailleurs, les choſes que nous appellons parfaites, pour être trouvées telles, dépendent d'un ſi grand nombre de circonſtances, & ſont ſi arbitraires, que rien, (à le prendre dans le vrai), n'eſt, ni *beau*, ni *difforme*, ni *utile*, ni *nuiſible* .., Donc toutes les qualités, bonnes ou mauvaiſes, n'étant que des

(a) *Vid. Spin. Ethic. Part. 1. Append. & Epiſt. 58. Reſp.* & paſſim.

ſuppoſitions, n'ont pu être la fin de Dieu ; à moins que l'on ne veüille établir que Dieu s'eſt propoſé pour but des dénominations qui ne ſignifient rien... Lorſque les objets ſont arrangés d'une façon à nous être agréablement repréſentés, nous diſons qu'il y a en eux de l'ordre, & conſéquemment de la beauté ; comme nous diſons qu'il y a de la difformité, lorſque la diſpoſition eſt contraire... Or les hommes préférant une diſpoſition à une autre, & jugeant de Dieu par eux mêmes, de-là eſt venu qu'ils ſe ſont imaginé que Dieu, dans la création de l'Univers, s'eſt propoſé de leur plaire & de les divertir ; & que, comme eux, il eſt affecté de ce qu'ils appellent, *ordre*, ou *harmonie* (a) ; & ils ne font pas attention, qu'en établiſſant cette maxime, ils donnent des ſens & des affections humaines à Dieu ; ce qui eſt abſurde & contraire à toutes les notions qu'ils prétendent avoir de ſa

(a) *Deus harmoniâ non delectatur.* Ethic. Part. 1. Vid. Append. apud Spin.

nature . . . Donc tout ce qui exiſte, exiſte néceſſairement comme il eſt, ſans autre fin que la néceſſité d'exiſter . . . . Donc tous les arrangemens ſinguliers, tels que les corps céleſtes, les hommes, les animaux, les plantes ne ſont que des ſuites géométriquement infaillibles du mouvement, & les combinaiſons d'*une certaine matiere déterminée* à une choſe, à l'excluſion de toute autre . . . Telles ſont, par exemple, les combinaiſons qui produiſent les deux écailles, d'une *tortue*, & qui n'admettent pas plus d'intention que le centre & la circonférence n'en admettent dans le cercle, ou les trois lignes dans le triangle . . . . Dès-lors que la *tortue* exiſte, il faut néceſſairement, pour être ce qu'elle eſt, qu'elle ſoit comme elle eſt; ſans quoi elle feroit un autre animal qui ne ſeroit pas celui que nous appellons une *tortue*... De même que le cercle, lequel, dès-lors qu'il exiſte, doit avoir néceſſairement un centre & une circonférence; ſans, quoi, il ne ſeroit pas cette figure que nous appellons cercle; mais une autre figure . . . Il n'y a rien de contingent ni d'arbitraire dans la nature;

tout ce qui exiſte, exiſte néceſſairement, mais encore exiſte néceſſairement comme il eſt (*a*)...Or toute néceſſité exclud la volonté (*b*) . . . Donc il ne peut y avoir, ni intention, ni volonté dans les productions de la nature; autrement l'*eſſence des choſes ſeroit arbitraire*, c'eſt-à-dire, *qu'un quarré pourroit avoir la nature d'un triangle.* Ce qui eſt abſurde.

(a) *Spin. Ethic. Part. Prop. 39.*

(b) *Naturam, ait Strato, vim in ſe habere gignendi & vivendi, ſed eam nec ſenſum habere ullum nec figuram; ut intelligamus omnia eſſe ſuâ ſponte generata, nullo artifice, nullo Authore.* Apud. Plut. Vid. Strat.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

CHAPITRE VII.

Réponſes aux objections précédentes.

NOUS avons déja répondu à quelques-unes de ces difficultés dans la premiere partie de cet Examen (*a*); mais, pour ne rien laiſſer à déſirer à *nos Adverſaires*, nous entrerons ici dans un plus grand détail; & avant toutes choſes, nous commencerons par rappeller ce que nous avons dit ci-deſſus. Sçavoir, *que toute l'erreur de ceux qui nient la Providence, conſiſte en ce qu'ils ne contemplent que les effets, ſans contempler la cauſe.*

D'ailleurs, dès-lors qu'ils conviennent que ce que nous appellons *perfection*, ou *imperfection*, *laideur*, ou *beauté*, *utilité*, ou *dommage*, n'eſt rien en ſoi, & n'a de réalité que dans

(a) *Chap. 6. pag. 22. 23.* & ſuiv.

nos perceptions & nos ſenſations (*a*); nous n'en demandons pas davantage; & cela ſeul nous ſuffit pour en conclure, ou que Dieu, en créant l'Univers, a eu égard à notre imagination & à nos beſoins; ou qu'en nous donnant une imagination & des beſoins, il a eu égard à l'ordre qu'il a mis dans l'Univers (*b*)... C'eſt une vérité qui eſt échappée à *Spinoſa* dans l'endroit même où il combat la *cauſe finale*, & qui lui auroit fait ſentir la fauſſeté de ſes principes, s'il eut fait attention aux conſéquences qui réſultent naturellement de celui-ci (*c*)... Et il fait encore ailleurs cette même obſervation, lorſqu'il dit poſitivement; que Dieu, pour ſe conformer à l'imagination humaine, a

---

(a) *Niſi forte velint dicere, Deum humanæ imaginationi providentem, res omnes eo diſpoſuiſſe modo quo ipſas facillimè poſſemus imaginari.* Ethic. Part. 1. Append Vid.

(b) *Si Deus res alio modo creaſſet, ſimul etiam naturam noſtram ità conſtituiſſet, ut res prò ut eſſent creatæ, intelligeremus.* Append. Part. 2. Cap. 9. Cogit. Metaph.

(c) *Ep. 58. Raſp. 1674.*

disposé les choses de façon qu'elles puissent occasionner à l'ame différentes sensations, & conséquemment donner lieu à différentes pensées . . . Or si dans toutes ces attentions de la part de Dieu, il n'y a ni vues, ni dessein; *Spinosa* ne sçait assurément ce qu'il dit.

Ceux qui croyent que Dieu peut admirer, ou qu'il peut y avoir quelque chose d'admirable pour lui; ceux-là ne connoissent aucunement la nature de Dieu . . . Mais ceux qui croyent que Dieu a créé le Monde pour qu'il fût un objet d'admiration, c'est-à-dire, pour rendre en quelque maniere sa sagesse & sa puissance visibles, & par-là exciter les *Etres pensans* à l'amour de leur principe (a); ceux-là, autant qu'ils le peuvent en cette vie, connoissent la nature de Dieu; laquelle étant essentiellement intelligente, ne peut conséquemment agir, sans sçavoir qu'elle agit, comment & pourquoi elle agit.

(a) *Quorum si specie delectentur; sciant quanto dominator eorum, his speciosior est; speciei enim generator hæc omnia constituit.* Lib. Sapient. Cap. 13. v. 3. 5.

L'admiration, *dit le Matérialiſte*, n'a pu être la fin que Dieu s'eſt propoſée dans la création de l'Univers... Rien n'eſt plus vrai, ſi l'on en reſte à la ſimple admiration; mais ſi l'on regarde l'admiration comme le moyen qui conduit les hommes à la connoiſſance & à l'amour du Créateur; rien n'eſt plus faux.

Ceux qui s'imaginent que Dieu, dans la création des corps, ne s'eſt propoſé pour fin que de plaire à leurs ſens; ceux-là ſont très-capables de comparer Dieu à l'homme; mais ceux qui croyent que Dieu, en affectant les ſens de l'homme, a en vue de l'élever à la contemplation des biens inviſibles, par la contemplation des biens viſibles; ceux-là ont de la ſageſſe & de l'intelligence de Dieu, l'idée qu'ils doivent en avoir, & celle qu'il veut lui-même qu'ils en ayent... Il n'eſt pas vrai que l'admiration admette néceſſairement l'ignorance, ou du moins il faut diſtinguer; & c'eſt ce que le *Matérialiſte* ne fait pas... L'admiration ſtupide, ou peu éclairée, admet l'ignorance; mais l'admiration intelligente & éclairée admet un grand fond de ſcience &

de jugement. Tout ouvrage rare & achevé ne peut être mieux admiré que d'un *connoiſſeur* & d'un *homme de goût*; de ſorte que ce ne ſont pas à coup sûr les ignorans qui admirent le plus la beauté & l'harmonie du Ciel; ce ſont les ſcavans Aſtronomes; & le *Grand Caſſini* en eſt une preuve canvainquante . . . *Les cieux qui racontent la gloire de leur Créateur n'en ont jamais plus parlé à perſonne qu'à lui, & n'ont jamais mieux perſuadé* (a) . . . Les ignorans ou les eſprits ſuperficiels admirent une *décoration de théâtre*, un *jeu de pyrotechnie*, le clinquant d'un habit, ou la dorure d'un équipage; mais ils ne s'occupent gueres de la beauté ſublime du Ciel; toutes leurs penſées ſont à la terre qui leur eſt beaucoup plus analogue.

Les *Matérialiſtes* ont un défaut dans leurs principes qui les empêchera toujours de parvenir à la connoiſſance du

---

(a) *M. de Fontenelle Eloge de Caſſini. Hiſt. de l'Acad. des Scien. Tom. 9. Voyez l'Eleg. ſur la mort de Gaſſendi par Quillet.*

vrai. Ils ne reconnoiſſent qu'un ordre dans la nature ; c'eſt l'ordre phyſique ou matériel, qui n'eſt rien, & qui ne ſignifie rien s'il eſt ſeul. Mais il y a un autre ordre d'une nature infiniment ſupérieure. C'eſt l'ordre intellectuel, qui eſt quelque choſe par lui-même, puiſqu'il connoît ſon exiſtence ; & relativement auquel l'ordre matériel ſignifie quelque choſe, quoiqu'il ne ſignifie rien pour lui-même. Les *Matérialiſtes* ne font nulle attention à cet ordre de l'eſprit . . . Uniquement attachés au progrès de l'ombre qui marche ſur le cadran, ils détournent leurs yeux de la cauſe qui donne le mouvement & l'exiſtence à cette ombre (*a*).

Il eſt certain, comme nous l'avons obſervé tant de fois, que les arrangemens phyſiques, c'eſt-à-dire, les combinaiſons & les organiſations qui conſtituent les corps ſinguliers, tels que les corps céleſtes, les hommes, les animaux, les plantes, ne ſont que des

(a) *Declinaverunt oculos ut non viderent ſolem.* Pſ.

ſuites géométriquement infaillibles du mouvement, & les concrétions d'une certaine matiere déterminée, qui exclud toute autre : mais il n'en eſt pas moins certain que tous ces arrangemens qui ne ſont rien & qui ne ſignifient rien pour eux-mêmes, ni pour le mouvement dont ils ſont les ſuites ; puiſque, ni celui-ci, ni ceux-là ne peuvent ſe connoître ; ſont quelque choſe, & ſignifient quelque choſe, relativement à l'*intelligence humaine* pour laquelle ils ſont produits, qui les remarque & y trouve ſon utilité . . . Ainſi lorſque le *Matérialiſte* dit que les combinaiſons qui produiſent les deux écailles d'une *tortue*, n'ont en vue, ni la commodité, ni la ſureté de l'animal ; rien n'eſt plus vrai ; mais s'il entend que la premiere cauſe de ces combinaiſons n'a en vue, ni la ſureté, ni la commodité de l'animal, ſelon cette maxime, *que qui donne l'être, donne le moyen d'être* . . . Rien n'eſt plus faux ; car cette cauſe a même en vue la conſervation de l'*oignon* par les différentes enveloppes dont elle le couvre.

Et quand le *Matérialiſte* ajoute avec

une extrême confiance que l'eſſence des choſes eſt néceſſaire par elle-même, & qu'elle exiſte indépendamment ; il oublie ce qu'il vient de poſer. Sçavoir, *que l'ordre n'eſt ordre, que relativement à notre imagination & à nos beſoins*... Or ſi les choſes ne ſont telles que dans notre imagination, & que cette imagination nous ait été donnée de Dieu, il s'enſuit, par une conſéquence infaillible, que l'eſſence des choſes n'eſt autre que la maniere dont Dieu veut que nous les concevions. Et ainſi l'eſſence des choſes qui ſe conçoit aiſément avec la volonté de Dieu, ne ſe conçoit aucunement ſans elle.... Donc elle n'eſt pas néceſſaire par elle-même ; donc elle n'exiſte pas indépendamment.

Rien n'eſt plus ſingulier encore que cette confiance avec laquelle *Spinoſa* (*a*) établit, comme un principe inconteſtable, que *la nature naturante*, c'eſt-à-dire, Dieu *n'a pas eu plus de deſſein & de vues dans la diſtribution*

(*a*) *Ethic. Part. 1. Append.* & paſſim.

de nos membres & de nos organes, que la nature naturée, c'eſt-à-dire, *que ces organes & ces membres eux-mêmes ;* de ſorte, ſelon lui, *qu'il n'y a pas d'autres raiſons à fournir de ce que nous avons des pieds & des mains, un ratelier dans la bouche, & des yeux à la tête ; ſinon que nous en avons ; & que comme toutes ces choſes nous ſervent à une infinité d'uſages, nous nous ſommes imaginé de-là que Dieu, en nous les donnant, avoit eu égard à notre conſervation.*

Effectivement nous avons grand tort d'avoir de telles idées ? Et *Spinoſa* qui admet du deſſein & des vues dans la conſtruction d'un *tourne-broche*, a bien raiſon de n'en pas vouloir admettre dans la ſtructure de l'Univers, ni dans celle du corps humain ? Il faut avouer que l'*Eſprit de ſingularité* eſt une étrange paſſion dans *certains Philoſophes* ! Mais que *Spinoſa* ait la complaiſance de ſuppoſer avec nous, du moins pour un moment, que Dieu a eu effectivement du deſſein dans l'arrangement de l'Univers & dans celui de notre méchaniſme . . . Nous lui demanderons alors,

ſi

ſi la lumiere & la chaleur du ſoleil, ſi l'air que nous reſpirons, ſi les fruits différens que la terre produit, ſi l'eau des pluies, des rivieres & des fontaines nous ſeroient d'une utilité plus marquée ; ſi nos dents auroient pu être mieux placées que dans notre bouche, nos yeux & nos oreilles, mieux qu'à la tête (*a*) ? . . . Mais une de ſes erreurs familieres, & qui montre autant la bonne opinion qu'il avoit de ſon jugement, que le peu de cas qu'il faiſoit de celui des autres, c'eſt de nous prêter la ſtupidité de croire, que Dieu, pour créer l'Univers & diſtribuer les parties de notre méchaniſme, *a pris des meſures & a fait des ſupputations & des évaluations à notre maniere*, c'eſt-à-dire, *à-peu-près ſemblables au devis d'un maçon ou d'un charpentier* (b). Il étoit donné à *ce ſeul & ſingulier Philoſophe*

(*a*) *Vid. Append. Part. 1.* & paſſim.

(*b*) Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. 7. *Qui autem putant mundi fabricam objectum ſcientiæ Dei eſſe, longè minus ſapiunt quàm qui ædificium ab aliquo architecto, &c.*

de ſçavoir, que Dieu, étant la premiére cauſe, il renferme éminemment tous les effets ; que, dans ſa nature, *vouloir & pouvoir ne ſont qu'un ; qu'il atteint*, comme dit l'Ecriture, *depuis une fin juſqu'à l'autre* (a), & que la marche & le progrès qui paroiſſent dans ſes opérations ne ſont que pour nous, puiſqu'il connoît les choſes avant qu'elles ſoient ; & qu'il n'y a point en lui, comme chez nous, de ſucceſſion d'idées, ni de tems, ni de diſtance. Ce qui n'empêche pas qu'étant infiniment intelligent de ſa nature, il ne ſçache conſéquemment qu'il agit, comment & pourquoi il agit ; parce qu'il ſeroit contre l'eſſence d'un Etre intelligent d'ignorer ces choſes ; comme il ſeroit contre l'eſſence d'une premiere cauſe, d'agir néceſſairement dans les opérations qui ne conſtituent point ſa nature (*b*).

Quant au principe que le *Matérialiſte* établit ici d'après *Spinoſa*, qu'il n'y a

(*a*) *Lib. Sap. Cap. 8. v. 1.*

(*b*) Spinoſa établit lui-même ce principe. *Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. X. 9.*

rien de contingent dans l'Univers (*a*); cela peut être vrai, à ne conſidérer que l'ordre phyſique univerſel depuis la création; parce que toutes les modifications différentes de l'extenſion ſont autant d'effets géométriquement infaillibles de l'action imprimée à la matiere, au commencement, par le ſouverain Moteur... Mais cela eſt faux, à ne conſidérer que l'ordre phyſique particulier, c'eſt-à-dire, les arrangemens méchaniques que notre induſtrie donne à certaines parties de la matiere; & cela eſt encore plus faux à l'égard de l'ordre intellectuel, c'eſt-à-dire, à l'égard des êtres que Dieu a voulu créer penſans, intelligens & libres (*b*).

Rien n'eſt encore plus vrai, que toute

(a) *Il paroît ſe rétracter, ou du moins ſe contredire.* Append. Part. 2. Cap. XI. Cogit Metaph. ubi ait. *Si ad totam naturam materiæ attendamus nil novi accidit; at reſpectu rerum particularium, aliquid novi accidit.*

(*b*) Et *Spinoſa* lui-même en convient; *ib. Cap. 12.* où il dit *Res cogitans, res eſt libera.*

néceſſité exclud, dans l'état actuel de l'homme, l'intention & la volonté; mais il faut une petite diſtinction, laquelle conſiſte à ne pas confondre l'agent avec le ſujet purement paſſif; car ce dernier eſt auſſi inconcevable avec l'intention, que l'autre eſt inconcevable ſans l'intention. La matiere exclud toute idée d'intention & de volonté, comme la volonté & l'intention excluent toute idée de matiere.... Mais ſi, comme les *Matérialiſtes* & les *Spinoſiſtes* l'enſeignent, la volonté, dans le ſens que nous l'entendons, n'exiſte pas; pourquoi en avons-nous une idée auſſi claire & auſſi décidée que celle de notre exiſtence?

Vous croyez vouloir, *répond Spinoſa*, lorſque vous ne faites qu'agir néceſſairement (*a*)... Mais, peut-t-on lui répondre, ſi la néceſſité exiſte ſeule dans la nature; par quelle autre néceſſité avons-nous un ſentiment invincible de la volonté, c'eſt-à-dire, d'une

(a) *Ethic. Part. 2. Prop. 40. Vid. Schol.* & paſſim.

choſe qui exclud la néceſſité ?

Si *une volonté ſouveraine* exiſtoit, ajoutent nos Adverſaires ; l'eſſence des choſes ſeroit arbitraire ; & ainſi le cercle pourroit devenir quarré. Ce qui eſt abſurde.

A cela nous répondons, que ſelon eux-mêmes, nous ne ſçavons pas aſſez exactement en quoi conſiſte l'eſſence poſitive des choſes pour décider ſi affirmativement ; mais ce que nous ſçavons, avec une entiere certitude, c'eſt que la volonté divine détermine l'eſſence des choſes, & que l'eſſence des choſes ne détermine nullement la volonté divine (*a*) ; autrement une *chenille*, ſeroit un être auſſi néceſſaire & auſſi indépendant que Dieu même ; ce qui eſt aſſurément plus qu'abſurde.

L'Auteur de la nature, voulant qu'il y ait des êtres de toute eſpèce, donne conſéquemment à chaque eſpèce ce qui

(a) *Omnium rerum naturæ à Dei naturâ & eſſentiâ ſunt diverſæ ; ideoque earum ideæ in mente divina liberè verſantur*, inquit Carteſ.

lui eſt néceſſaire pour être ce qu'il veut qu'elle ſoit. Des combinaiſons innombrables réſultent de ſon action ſur la matiere ; mais la matiere, comme nous l'avons obſervé tant de fois, ignore eſſentiellement cette action, & les effets qui en réſultent . . . Conſéquemment, ce n'eſt point elle qui aſſigne l'eſſence de ſes modifications, c'eſt l'Agent, c'eſt-à-dire Dieu (*a*).

CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur le Dieu de Spinoſa.

NOUS ne pouvons nous diſpenſer de faire ici quelques obſervations ſur *le Dieu de Spinoſa*, c'eſt-à-

(a) Et *Spinoſa* lui-même admet ce principe ſans s'en appercevoir. *Ethic. Part. 1. Prop. 17. Vid. Schol. idem.* Si Deus voluiſſet, aliam res creatæ habuiſſent eſſentiam. *Cogit. Metaph. Append. Part. I. Cap. 7. ib. Cap. 8.* Rerum eſſentia à Dei voluntate pendet.

dire, ſur la maniere dont ce Philoſophe dit qu'il conçoit Dieu.

Quelques raiſons qu'il puiſſe alléguer pour juſtifier ſon opinion, elles ſont plus ſpécieuſes que ſolides ; & malgré tous ſes détours captieux & ſes explications ſophiſtiques, il eſt aiſé de voir qu'il a cherché à embrouiller la queſtion, & qu'il n'eſt rien de plus qu'un *Matérialiſte* déguiſé.

Premiérement il n'admet qu'une ſubſubſtance avec une infinité d'attributs, & l'on ne voit pas pourquoi il lui donne une infinité d'attributs, car, à bien prendre le fond de ſon ſyſtême, elle n'en a & n'en peut avoir que deux ; ſçavoir, *la penſée & l'extenſion ;* à moins qu'il ne regarde les modifications comme autant d'attributs . . . Nous n'avons point remarqué qu'il ait dit en aucun endroit quelles raiſons l'ont engagé à établir que la penſée eſt eſſentielle à l'extenſion. Il poſe ce principe, ſans ſe mettre en peine de le prouver ; c'eſt le beſoin du ſyſtême qui décide chez lui, & il ne fait pas attention qu'il détruit lui-même ce principe dans pluſieurs endroits ; ſur-tout lorſqu'il dit : que deux

choſes qui peuvent ſe concevoir indépendamment l'une de l'autre, n'ont rien de commun entr'elles (*a*). D'où il eſt naturel d'inférer que la penſée ſe concevant ſans l'extenſion, & ne pouvant même ſe concevoir avec elle, il s'enſuit conſéquemment que la penſée & l'extenſion n'ont rien de commun.

Quoi qu'il en ſoit, ces deux attributs d'une ſubſtance unique, c'eſt-à-dire, l'extenſion & la penſée, conſtituent, par l'infinité de leurs modifications, tous les êtres différens, penſans & non penſans.

Il diſtingue pourtant ces deux attributs l'un de l'autre, mais d'une façon ſi ſinguliere, que l'explication qu'il en donne ne met pas plus au fait. Car il fait obſerver que l'extenſion n'eſt point la penſée, & que la penſée n'eſt point l'extenſion; ce qui veut dire que l'ame n'eſt point le corps, & que le corps n'eſt point l'ame; & cependant il établit que la penſée eſt une choſe étendue, & qu'une choſe étendue eſt la penſée; ce

(*a*) *Ethic. Part. 1. Prop. 2.*

qui veut dire que la matiere ne penſe pas, en tant qu'elle eſt une choſe étendue ; mais en tant qu'elle eſt une choſe penſante. De ſorte que le corps & l'ame ne ſont qu'une ſeule & même ſubſtance que l'on doit concevoir, tantôt ſous l'attribut de la penſée, & tantôt ſous celui de l'extenſion (*a*) ... N'eſt-ce pas-là une explication bien claire & bien ſatisfaiſante ? Il ſe contente, comme on voit, d'avancer, & laiſſe à d'autres le ſoin de prouver ; car ſur quoi ce principe ſingulier que l'extenſion & la penſée ſont une ſeule & même choſe eſt-il appuyé ? ſur ſa déciſion. Eſt-ce aſſez pour que l'on en croye un tel homme ſur ſa parole ?

Mais enfin tout ce raiſonnement entortillé ne veut rien dire autre choſe dans le fond, ſinon que c'eſt la *forme*

(a) *Mens & corpus una eademque res ; quæ jam ſub cogitationis, jam ſub extenſionis attributo concipitur.* Ethic. Part 3. Prop. 2. Vid. Schol. *Et il ſe rétracte ou ſe contredit*, Append.. Part. 2. Cap. 12. Cogit. Metaph. *ubi ait : Animam ceù mentem poſſe exiſtere ſine corpore.*

qui penſe dans la matiere, c'eſt-à-dire, *une forme déterminée au corps* humain; car autrement les pantoufles de ce Philoſophe auroient penſé. Or ſi elles n'ont point penſé, c'eſt que leur ſubſtance n'étoit point déterminée à la forme qui conſtitue la penſée; d'où il réſulte que la forme déterminée au corps humain, c'eſt-à-dire, une certaine organiſation, eſt la cauſe efficiente de la penſée; & voilà inconteſtablement le matérialiſme.

Une obſervation qu'il eſt à propos de faire en paſſant, c'eſt que toutes ces opinions ſingulieres dont les Diſciples de *Spinoſa* lui donnent la gloire de la découverte, ne ſont rien moins que nouvelles. Un peu de lecture ſuffit même pour ſe convaincre qu'elles ne ſont rien moins que le fruit de ſes méditations profondes, & les effets de ſon extrême ſagacité, comme le veulent ſes ſectateurs; mais que ce ſyſtême, qui depuis plus de ſoixante ans fait tant de bruit, eſt ſurané de plus de deux mille ans (a).

(a) *Nim illam quâ ſentimus & cogitamus*,

Ce qu'il y a encore de bien ſingulier dans ce Philoſophe, c'eſt le mépris avec lequel il parle de l'humanité, pendant qu'il affecte de parler de Dieu dans les termes les plus magnifiques, mais qui cependant ne ſignifient rien du tout de ce que l'on croit; c'eſt-à-dire, qui excluent, dans le fond, toutes les idées que l'on a eûes de Dieu depuis qu'il y a des hommes. Car qu'eſt-ce que Dieu, ſelon ſes principes, ſi ce n'eſt la matiere déterminée à la forme? Qu'eſt-ce que l'intelligence univerſelle, ſinon la capacité infinie qui ſe trouve dans la ſubſtance étendue pour les formes déterminées à la penſée? De ſorte que ſon Dieu n'eſt pas *iſolé*, c'eſt-à-dire, diſtingué des autres êtres penſans; mais qu'il comprend dans ſon eſſence tous les êtres penſans, c'eſt-à-dire, tous les hommes qui ont vécu depuis l'éternité, & qui vivront dans

---

non eſſe à corpore ſeparabilem nec eſſe quidquam, niſi corpus ipſum ità figuratum ut naturæ temperatione vigeat, ſentiat atque cogitet. Dicæarchus exponit. Tuſcul. Quæſt. Lib. 1. n. 20.

toute l'éternité (*a*). Leſquels, chacun en leur particulier, ne ſont pas Dieu, mais tous en général; & voilà pourquoi il affirme qu'il n'y a que les ignorans qui croyent que Dieu eſt un, ou unique (*b*)... D'où il réſulte que le monde intellectuel eſt comme un grand Empire où tous les ſujets ſont Rois, pris en général, & ne ſont rien, pris ſéparément... Voilà ce qui s'appelle philoſopher à ſon aiſe? Mais lorſqu'il établit d'un ton dogmatique, *qu'il faut bien prendre garde d'attribuer à Dieu les affections humaines* (c) *comme l'imagination, la volonté, & ainſi du reſte;*

(a) *Mentes noſtræ ſunt æterni cogitandi modi; ità ut omnes æternum & infinitum conſtituant Dei intellectum.* Ethic. Part. 2. Prop. 48. Vid. Schol. Item. Part. 5. Prop. 40. Vid. Schol.

(b) *Certum eſt eum qui Deum, vel unum, vel unicum nuncupat, nullam de Deo veram habere ideam.* Epiſt. 50. Reſp. 1674.

(c) *Ignari, affectus humanos facile Deo tribuunt.* Ethic. Part. 1. Prop. 8. Vid. Schol. Copiſt. Metaph. Append. Part. 1. Cap. 6. de Unit. Dei. *Et il dit le contraire*, ib. Part. 2. Cap. 2.

il n'eſt pas poſſible de concevoir ce qu'il veut faire entendre ; car ſi toutes les intelligences particulieres de chacun des hommes conſtituent l'intelligence divine ; il faut, de néceſſité, & ſelon même ſes principes, que l'intelligence divine ait non-ſeulement toutes les affections de l'humanité, mais encore toutes les foibleſſes ; ainſi, par cette impertinente économie, il arrive que *Spinoſa* qui ne veut donner à Dieu aucune des affections humaines, les lui donne toutes. *Mais il faut l'entendre*, diſent ſes *ſectateurs* ; qu'ils commencent donc par prouver qu'ils l'entendent eux-mêmes, & qu'il s'entendoit lui-même ... Il aimoit fort qu'on l'en crût ſur ſa parole, & il ſe fâchoit quand on lui demandoit trop d'explications ; c'eſt ce qui paroît par quelques-unes de ſes Lettres (*a*).

(a) *His litteris finem hìc imponere animus erat, ne tibi ampliùs moleſtus eſſem iis rebus, quæ tantùm pro joco & riſu inſerviunt ; nulli autem ſunt uſui.* Epiſt. 34. Reſp. ad D. G. de Blyenberg. 1665.

Il ne paroît pas qu'il s'entende mieux lorſqu'il établit que Dieu doit être aimé par deſſus toutes choſes, quoiqu'il n'aime lui-même, & ne haïſſe perſonne ; ajoutant que c'eſt par l'acquieſcence en lui ſeul que l'on peut trouver la vraie béatitude (*a*) . . . Car, ſelon ſes principes, Dieu n'a point d'exiſtence indépendante de ſes modes, c'eſt-à-dire, de chacun des hommes, que ce Philoſophe reconnoît pour les ſeuls êtres penſans, c'eſt-à-dire, dans leſquels Dieu penſe (*b*), tant que les pieces qui compoſent le corps humain demeurent unies ; après quoi ils ne peuvent plus être conçus que ſous l'attribut de l'extenſion, c'eſt-à-dire, d'une matiere non-déterminée à la penſée . . . quoiqu'il aſſure

---

(a) *Vid.* Tract. Polit. Theol. Cap. 4. *de Noſtro in Deum amore.*

(b) *Dei potentia, ipſius eſt naturæ potentia, quæ ipſa nihil eſt præter potentiam omnium ſimul individuorum.* Tract. Theol. Polit. Cap. 16.

Deus, Dei intellectus, & res intellecta ſunt quid unum, & idem. Ethic. Part. 2. Prop. 7.

cependant, que l'ame humaine, par la plus grande partie d'elle-même, eſt éternelle & immortelle ; parce qu'il ſuppoſe que l'eſpece humaine ne finira jamais (*a*). Et c'eſt là apparemment ce qu'il appelle l'*Etre qui ne meurt point* (*b*).

Cette idée, que d'autres penſeront pour nous, quand nous ne penſerons plus, n'eſt-elle pas bien conſolante ? & ne doit-elle pas bien nous engager à aimer Dieu, c'eſt-à-dire, la capacité de la matiere pour les formes qui conſtituent la penſée ? L'éternité de Dieu, c'eſt-à-dire, celle de l'Univers, ne doit-elle pas infiniment nous intéreſſer (*c*) ! Tel eſt le labyrinthe des ſophiſmes tortueux dans leſquels *Spinoſa* s'égare, & égare ceux qui eſſayent de l'y ſuivre.

(a) Ethic. Part. 5. Prop. 37. Vid. Schol.

(b) *Intellectus actu infinitus referri debet ad naturam naturatam, non verò ad naturam naturantem ; hoc eſt ad Deum.* Ethic. Part. 1. Prop. 30. 31.

(c) *Totum hoc univerſum Deum eſſe ſtatuit.* Ep. 48. *Opinion priſe des anciens.* Vid. Cic. de Nat. Deor. Lib. 1. n. 37.

CHAPITRE IX.

Preuves de la Providence, tirées du fond de la raiſon & de l'expérience.

SPINOSA après avoir employé tous les ſubterfuges imaginables pour donner de Dieu des notions formellement contraires à toutes celles que les plus ſages & les plus éclairés d'entre les hommes en ont jamais eûes ; ce qui, de ſon vivant même & peu de tems avant ſa mort, lui attira le juſte reproche, qu'il faiſoit un monſtre de la divinité (a)... (e même *Spinoſa* traite d'imbécilles & d'ignorans ceux qui définiſſent Dieu, un Etre eſſentiellement ſpirituel, infiniment intelligent, tout-

(a) *Dubitari ſaltem poteſt, num ne eum qui Ens ſummè perfectum dicitur, inſtar monſtri depingas & exhibeas.* Epiſt. 59. Reſp. ad B. Spin. 1674.

puiſſant, unique, indépendant; qui a produit, non par l'émanation de ſa ſubſtance, ni par aucune modification de ſon eſſence, ni par une néceſſité inévitable, *comme le veut Spinoſa* (a); mais par le libre effet de ſa volonté, tout ce qui exiſte hors de lui; c'eſt-à-dire, les ſubſtances ſpirituelles intelligentes, & la ſubſtance étendue.

C'eſt rendre Dieu, *dit Spinoſa*, ſemblable à l'homme, que de s'imaginer qu'il a une volonté, & qu'il agit pour une fin...

Si nous lui donnions, *répondons-nous*, nos facultés intellectuelles au dégré & en la maniere que nous les avons; il eſt certain que nous le rendrions ſemblable à l'homme; mais ſi nous diſons qu'il poſſede éminemment & à un dégré infini, ou plutôt ſans dégré, toutes les facultés intellectuelles; non-ſeulement nous ne le rendons pas ſemblable à l'homme; mais nous avons de lui les

(a) *Deus eſt cauſa immanens, non verò tranſiens.* Ethic. Part. Vid.

idées qu'il veut que nous en ayons (*a*).

Spinoſa, pour éviter de rendre Dieu ſemblable à l'homme ne l'a rendu ſemblable à rien ; & il n'y a pas de créature raiſonnable qui pût s'empêcher de gémir & de déteſter ſa propre exiſtence, ſi celle du Dieu forgé par *Spinoſa* étoit réelle (*b*). Quant à ce qu'il ajoute ironiquement que ſi le *triangle* penſoit, il ne manqueroit pas de donner à Dieu les propriétés de ſa figure ; outre que cette plaiſanterie eſt froide (*c*), & qu'elle ne ſignifie rien, c'eſt qu'elle porte à faux ; car nous ne donnons point notre figure à Dieu ; ce reproche tombe à plomb ſur *Spinoſa*, qui, donnant à Dieu de l'extenſion, lui donne conſé-

---

(*a*) Spinoſa répond pour nous : *Nos Deo non tribuimus talem cogitationem, qualis noſtra eſt, patibilem ſcilicet & quæ rerum naturâ terminatur.* Spin. Cogit. Metaph. Append. Part. 2. Cap. X.

(b) *Talem Deum fingit, cujus ſanè reverentiâ non eſt cur homines tangantur.* Ep. 48. de Tract. Theol. Polit. B. Spin.

(c) *In Epiſt. 60.*

quemment toutes les figures dont l'extenſion eſt ſuſceptible (*a*)... Nous ne lui donnons pas nos facultés intellectuelles dans l'ordre & en la meſure que nous les poſſédons; mais nous croyons que la faculté penſante qu'il a créée en nous, eſt une foible copie de ſon intelligence infinie, & nous diſons en conſéquence que ce qui raiſonne en nous, lui reſſemble plus qu'aucune autre ſubſtance; de même, ou à-peu-près, qu'une foible lampe, reſſemble certainement plus au ſoleil, que le pied qui la ſupporte.

Le cercle ni le triangle ne penſent point. S'ils pouvoient penſer, nous n'héſitons point de dire qu'ils auroient raiſon de croire, non pas que Dieu a leur figure; ils n'auroient point cette idée s'ils étoient intelligens; mais que la faculté intellectuelle qu'ils poſſéderoient, quoiqu'à un dégré borné, auroit été créée à l'inſtar de l'intelligence infinie dont elle ſeroit l'ouvrage.

(a) *Deus eſt res extenſa, & res extenſa Deus eſt.* Ethic. Part. 2. Prop. 2.

Si dans toute la nature il n'y a que la ſeule intelligence humaine en qui l'idée de Dieu puiſſe tomber, par quelle autre régle que par elle-même *Spinoſa* veut-il qu'elle juge de Dieu, c'eſt-à-dire, qu'en comparant, autant qu'il eſt poſſible, le *fini* à l'*infini* ? Et ſi le ſentiment intime & la raiſon nous diſent qu'il n'a pû nous créer pour une autre fin que pour le connoître lui-même en contemplant les effets de ſa ſageſſe & de ſa puiſſance illimitée, avons-nous tort de croire qu'il a mis en conſéquence une certaine harmonie entre notre entendement & le ſien, comme entre ſes ouvrages & notre façon de les concevoir. De ſorte donc que nous pouvons juger, quoiqu'imparfaitement, de ſa providence par la nôtre.

Quel ordre ! Quelles proportions ! Quelle Symmétrie ! Quelle juſteſſe dans notre Architecture, notre Sculpture, notre Peinture ! *Et ſans prétendre par-là approuver le frivole*, quel choix raiſonné dans nos ameublemens ! Quelle élégance dans nos fêtes ! Quelle recherche, quel goût dans nos étoffes ! Quelle ingénieuſe délicateſſe dans nos

bijoux ! C'eſt notre beſoin, *répond le Matérialiſte*, qui invente toutes ces choſes... ôtez le beſoin, les arts s'anéantiſſent.

Cette réponſe eſt plus contre lui que pour lui ; car ſi la nature nous a donné des beſoins & toute l'induſtrie qu'il faut pour y ſatisfaire ; comment peut-on nier que ce ſoit ſans intention ? D'ailleurs ſi le néceſſaire & l'utile admettent le beſoin ; l'agréable ne l'admet point. Celui-ci ne regarde pas le corps, mais la ſeule intelligence. Nos habits ſeroient bien ſimples s'ils ne ſervoient qu'à nous couvrir. Il y a donc en nous une autre ſubſtance qu'il faut contenter par la vanité inconnue au corps ; parce qu'elle n'eſt qu'un beſoin d'opinion.

Mais pour en revenir à la providence humaine... Quel prodigieux détail dans l'art de faire la guerre ! Quelles combinaiſons de raiſonnement dans les marches d'une armée, dans les campemens, les batailles, les ſiéges ! Quel autre prodigieux détail dans le gouvernement & la police d'un état, dans les négociations, dans les traités !

Or toutes ces opérations ne ſuppoſent pas, mais admettent néceſſairement, une vaſte étendue de connoiſſances, de grandes vues, de la netteté dans le jugement, de l'ordre dans l'imagination, de l'exactitude & de l'habileté dans l'exécution..... Et n'eſt-ce pas un eſpece d'enchantement qu'il ait pû tomber dans l'eſprit de certains hommes que la cauſe par laquelle nous exiſtons & nous opérons toutes ces merveilles, eſt dénuée elle-même d'intelligence & de vues dans la production de tous les êtres, de même que dans la conduite de l'Univers; en ſorte qu'elle n'a rien de plus qu'une action animale?

Tout ce qui exiſte, vous diſent-ils, eſt l'effet de l'extenſion & du mouvement, leſquels ne ſe connoiſſent pas plus que ce qu'ils produiſent.

Mais, eſt-ce-là raiſonner? Car, peut-on leur répondre, comment cette cauſe peut-elle donner à ſes effets ce qu'elle n'a pas? C'eſt-à-dire, la faculté de ſe connoître, de la connoître elle-même, & d'agir avec intention? Cela eſt impoſſible, ſelon même les principes de

Spinoſa (*a*). Continuons notre parallele.

Quelle tendreſſe l'homme n'a-t-il pas pour ſes proches, pour ſes amis, & enfin pour toute l'humanité, lorſque la raiſon de ce même homme n'eſt pas abatardie par l'orgueil & l'amour propre !... Et cette intelligence ſouveraine productrice de tous les êtres, &, d'une façon toute ſinguliere, de l'homme, n'aimera pas ſon ouvrage, & même ne le connoîtra pas ! Elle placera ſur la terre, l'homme, le ſeul des animaux qui raiſonne ; *comme l'autruche* (b) *dépoſe ſes œufs ſur le ſable, & laiſſe à la chaleur du ſoleil le ſoin de les faire éclore, & à eux-mêmes, lorſqu'ils ſont éclos, le ſoin de ſe nourrir !* Ce qui n'eſt encore qu'une façon de parler ; car dans ce même paſſage que nous citons, il eſt dit que c'eſt la Providence

(a) *Quæ res inter ſe nihil commune habent, earum una alterius cauſa eſſe non poteſt.* Ethic. Part. 1. Prop. 3.

(b) *Duratur ad filios ſtruthio, tanquàm non ſint ſui, & obliviſcitur quòd pes conculcet eos.* Lib. Job. Cap. 39. v. 15. 16.

qui veille à leur conſervation. Mais ; ſi, *comme Spinoſa l'établit* (*a*), Dieu ne nous aime point, & ſi nous nous donnons même des ſoins très-inutiles pour nous faire aimer de lui (*b*) ; par quel myſtere incompréhenſible de la nature, ſe trouve-t-il dans tous les tems, des hommes épris d'un ſi ardent amour pour cet Etre inſenſible, & cependant premiere & unique cauſe de l'amour ? C'eſt une vérité dont *Spinoſa* a du être bien convaincu par une des Lettres de *M. de Blyenberg* dans laquelle il parle de ſon ardent amour pour Dieu de la maniere la plus touchante, & employe même les expreſſions de l'Ecriture, trouvant les ſiennes trop foibles (*c*).

(a) *Deus neminem amat, neminem odit.* Ethic. Part. 5. Prop. 17. 18. 19.

(b) *Qui Deum amat conari non poteſt ut Deus contrà ipſum diligat.* Id. Ibid. *Il ſe contredit.* Cap. 3. Tract. Polit. *Orationes impiorum Deum minimè movent.*

(c) *Quemadmodùm cervus anhelat rivos aquarum, ità te, ô Deus vivens, deſiderat anima mea! Ah, quando veniet Dies quo tecum ero! Si hoc unum obtineo, omne animæ meæ ſtudium & deſiderium poſſideo.* Ep. 33. Reſp. ad B. Spin. 1665.

Le

Le *Matérialiſte* répond que l'homme, dans toutes ſes affections, ne recherche que ſon bien-être, ſon plaiſir, ſon utilité, & qu'ainſi ce ſeroit fort mal à-propos que nous prétendrions lui faire un mérite de cette tendreſſe qu'il témoigne quelquefois pour ſes ſemblables (a)... Tout le genre humain contribue à ſon utilité... Ses amis lui rendent la vie plus douce; ils diminuent ſes peines & augmentent ſa joie... A l'égard de ſes proches & de ſes enfans, il les aime néceſſairement; car qui ignore la pente naturelle que nous avons pour tout ce qui ſort de nous, ou pour ce qui nous touche par le ſang? Qui ne ſçait d'ailleurs que les préjugés de l'éducation & ce que l'on appelle l'honneur, déguiſent, la plûpart du tems, notre amour propre ſous une infinité de formes?

Le plus ardent amour pour Dieu,

(a) *Si conſideremus homines abſque mutuo auxilio vivere miſerrimos, videbimus eos in unum conſpirare debuiſſe, quò ſecuriùs & meliùs viverent.* &c. Tract. Theol. Polit. Cap. 16.

continue le Matérialiſte, n'eſt pas plus exempt de cette recherche ſecrette de nous-mêmes, & il ne faut pas nous en laiſſer éblouir ; car outre que nous avons une connoiſſance trop obſcure de Dieu pour ſçavoir poſitivement ce qu'on aime en l'aimant ; c'eſt qu'il ſeroit impoſſible de l'aimer, ſi l'on n'eſpéroit jouir d'une exiſtence éternellement heureuſe . . .

Nous répondons, & nous convenons avec le *Matérialiſte*, qu'il n'eſt que trop bien prouvé, que la plûpart des hommes penſent ainſi, & agiſſent en conſéquence. Mais nous obſerverons ſur-tout qu'il n'eſt pas poſſible que nos Adverſaires agiſſent & penſent autrement... C'eſt une ſuite néceſſaire de leur Doctrine qui rejette toute diſtinction de bonté & de méchanceté, de juſtice & d'injuſtice ; conſéquemment toute idée de liberté (*a*) ... Leur Morale eſt très-ſuccinte, puiſque

(a) *Commiſeratio in homine qui ex ductu rationis vivit, per ſe mala & inutilis eſt ; ità nullius miſerebitur ; ſed quantùm pote-*

l'homme étant néceſſité dans toutes ſes opérations, s'aimant invinciblement lui-même, & n'aimant rien que par rapport à lui; il en réſulte, que l'amour de ſoi-même eſt la baſe de toutes ces vertus qui ſont le lien de la ſociété. Mais il ſera facile de démontrer aux *Matérialiſtes* que leur façon de procéder dans un jugement, n'eſt pas plus exacte que leur maniere d'argumenter. C'eſt ce qui nous reſte à voir dans le chapitre ſuivant.

---

rit, lætari conabitur. Ethic. Part. 4. Prop. 50. Vid. Schol.

Quia omnia ex divinæ naturæ neceſſitate ſequuntur. Id. Ibid.

Spinoſa ſe contredit dans cette maxime, & par le ſens & par les expreſſions; parce que les conſeils n'ont pas lieu là ou ſe trouve la néceſſité inévitable; & les efforts ſont inutiles.

CHAPITRE X.

Que l'amour de ſoi-même ne conſtitue point celui de l'ordre, ni conſéquemment l'eſſence du bien moral.

LORSQU'IL ſera queſtion de confirmer une vérité importante par des autorités & par des exemples pris entre les hommes; ce ne ſeroit pas être judicieux que de ne pas choiſir la plus ſaine partie pour la faire ſervir de régle.

Ainſi, comme on n'ira pas conſulter un *Sybarite*, lorſqu'il ſera néceſſaire de porter un jugement ſur la vertu oppoſée à la molleſſe; de même lorſqu'il ſera queſtion de juger de la Providence & de ſes deſſeins dans la Création & la conduite de l'Univers; lorſqu'il ſera queſtion de péſer les motifs qui font agir ceux d'entre les hommes qui ont des notions juſtes du bien & du mal, & de les apporter pour exem-

ple ; ce ſeroit aſſurément mal raiſonner que d'aller choiſir *Spinoſa*, ou ceux, qui, par ignorance ou par dépravation, agiſſent comme ſi, effectivement, ils nioient la Providence.

Spinoſa (a), entr'autres, s'étoit mis, par ſon inconſtance, dans une eſpece de néceſſité de dire du mal de la Religion Judaïque & de la Religion Chrétienne . . . Or comme le fondement de ces deux Religions eſt appuyé ſur le dogme d'une providence toute particuliere de la part de Dieu pour les hommes ; doit-on trouver étonnant qu'il ait poſé ce faux principe, *que Dieu n'agit pas pour une fin, & qu'il n'exige pas plus de nous qu'il n'exige des bêtes* (b) ? Doit-on trouver étrange qu'é-

(a) Il déteſtoit, dit un Auteur, l'Egliſe Judaïque en Payen, haïſſoit l'Egliſe Catholique en Juif; la calomnioit en Proteſtant, & mépriſoit toutes les Religions en Athée. Comme il déſaprouvoit le Gouvernement monarchique en Républicain . . . Et au ſujet de ce dernier grief, *voyez Tract. Polit. Cap. 6. Art. 5. Cap. 7. Art. 22. 25.*

(b) *Ethic. Part. 1. Vid. Append.* & paſſim.

tant né ſujet & ayant à vivre dans un Etat qui fait conſiſter l'excellence de ſon gouvernement politique dans le *Tolérantiſme*, il ait, en conſéquence, compoſé un *Traité* dans lequel il ramaſſe tout ce qu'il avoit déja répandu dans ſes Ecrits antérieurs, pour prouver, à ſa maniere, que le bien & le mal étant indifférens & même inconnus à l'Etre ſuprême, tous les cultes conſéquemment, ne l'honnorent, ni ne le deshonnorent pas plus les uns que les autres (*a*)? . . . Doit-on s'étonner que ſa Doctrine ait été du goût de tous les eſprits faux & gâtés, lorſqu'il établit, comme une vérité fondamentale & inconteſtable, que l'*homme ne peut avoir de ce que l'on appelle perfection ou imperfection morale*, c'eſt-à-dire, *de vice ou de vertu, qu'autant que la nature en a mis dans ſon eſſence; & qu'ainſi il y a autant de ſotiſe à eſpérer la récompenſe du bien, qu'à craindre la punition du mal* (b)?

(a) *Tract. Theol. Polit.*
(b) *Nemo nec plus nec minus poteſt habere*

D'où il s'enſuit qu'un empoiſonneur, un parricide n'eſt pas plus coupable aux yeux de Dieu, & au jugement d'un vrai Philoſophe, qu'un homme qui a la vûe baſſe ou l'ouïe dure. Ce n'eſt pas qu'il ne faſſe cependant de grands éloges de la vertu & de l'amour de Dieu qu'il ne diſtingue point, & dans leſquelles il fait conſiſter la ſouveraine béatitude. Laquelle cependant ne doit pas être l'objet du vertueux, mais la vertu ſeule (*a*). Ce qui n'eſt qu'un pur ſophiſme ; car après s'être étendu fort au long ſur l'excellence de la vertu, & après avoir démontré qu'on doit la rechercher pour elle-même, ajoutant qu'il n'y a que les ſuperſtitieux, & les cœurs bas & mercénaires qui penſent autrement ; il ſe trouve enfin de compte, qu'il n'y a, dans le fond, que le bien-être de chacun qui conſtitue l'eſſence de la vertu... Et voici com-

---

perfectionis quam quantùm eſſentiæ accepit. Vid. Append. Part. 1. & Epiſt. 33. Reſp.

(a) *Beatitudo non eſt virtutis præmium, ſed ipſa virtus.* Ethic. Part. 5. Prop. 42.

ment... *Si*, dit-il, *le tour d'imagination de quelqu'un eſt tel, que le crime lui procure plus d'agrément que la vertu; je maintiens que ce quelqu'un-là eſt un ſot, s'il balance un moment à préférer celui-ci à celle-là; car le crime*, ajoute-t-il, *reſpectivement à la nature de cet homme, eſt vertu* (a); d'où il réſulte que la vertu & le vice, n'ont de réalité que dans le tour d'imagination de chacun des hommes, & que leur pratique ne doit avoir lieu qu'autant qu'elle procure le bien-être actuel... Principe que nous avons déja obſervé être faux & pernicieux dans tous les points. Car il eſt indubitable qu'il y a eu dans tous les tems; qu'il y a même encore aujourd'hui, & qu'il y aura juſqu'à la fin, des hommes vraiment vertueux entiérement oppoſés à ce principe dans la pratique de la juſtice,

(a) *Si quis videt ſe, patrando ſcelera, perfectione & meliore vitâ vel eſſentiâ poſſe frui; is ſtultus foret ſi illa non faceret; nam ſcelus reſpectû iſtiuſmodi naturæ, virtus eſt.* Epiſt. 36. Reſp. 1665... *Voilà ce qui s'appelle canoniſer le diable.*

c'eſt-à-dire, dont l'amour du bien-être n'eſt pas l'objet principal, dans leur tendreſſe, pour l'humanité ... L'Hiſtoire Sacrée eſt remplie de ces exemples éclatans; mais comme tout ce qui vient de cette part eſt ſuſpect aux *Matérialiſtes*, tenons-nous-en à ceux de l'Hiſtoire Profane.

Il eſt certain, que ſi les Grands-Hommes qui ſe ſont ſacrifiés pour le bien de leur patrie, ne ſe ſont propoſés que d'exciter l'admiration & de faire parler d'eux, ils ne méritent pas infiniment plus de gloire, & ils ne ſont guéres moins inſenſés que celui qui brûla le Temple d'Epheſe pour avoir place dans l'hiſtoire; excepté cependant que l'extravagance de celui-ci a fait un mal, en détruiſant un édifice public, & que l'ambition folle de ceux-là a produit un grand bien, en conſervant la patrie; mais ce bien ne doit pas leur être imputé, puiſque leur objet n'étoit pas, en quelque façon, différent de celui d'*Eroſtrate* (a) ... Mais ſi, au con-

(a) *Dicitur Dictator* (Camillus) *manus*

traire, en ſe ſacrifiant, ils ont oublié leur bien-être pour ne penſer qu'à celui de la patrie, comme il y a lieu de le préſumer, puiſqu'ils ne ſe ſont offerts à une mort certaine, que dans la perſuaſion que cette mort feroit le bonheur de leurs concitoyens, dont ſouvent ils connoiſſoient l'ingratitude; c'en eſt aſſez pour prouver que les *Matérialiſtes* ſuppoſent fauſſement que l'homme, dans ſon amour pour ſes ſemblables, eſt eſſentiellement guidé par celui de ſon bien-être.

S'ils répondent qu'il y a des hommes, dont le tour d'imagination eſt tel, qu'ils

---

ad cœlum tollens precatus eſſe, ut ſi cui hominum Deorumve, nimia ſua fortuna Populique Romani videretur, ut eam invidiam lenire privato ſuo incommodo, quàm publico vel minimo Populique Romani liceret. Livius, Lib. 50. Plut. in Camill. Valer. Max. Lib. 1. Cap. 5. n. 2.

C'eſt ce même Camille qui ne pût retenir ſes larmes en voyant la déſolation d'une ville ennemie qu'il venoit de prendre. On pourroit trouver pluſieurs traits de pareille force, même dans l'Hiſtoire profane. Celui-ci ſuffira.

trouvent plus de plaiſir à rendre leurs ſemblables heureux, qu'à l'être eux-mêmes ; & s'ils ajoutent que ces ſortes d'hommes, en pratiquant cet acte de vertu, ne ſe propoſent (quelque choſe qu'il puiſſe leur en coûter, fut-ce même leur réputation) que d'agir conformément aux vues de l'Etre ſuprême, en ſe réſignant à lui ſeul ſur tout ce qui les regarde; nous ne craignons pas de dire que cet amour propre, (ſi les *Matérialiſtes* veulent lui donner ce nom) eſt non-ſeulement permis, mais même commandé, & qu'il conſtitue l'eſſence de cet ordre intellectuel que la Providence a établit, & que la prévarication a renverſé... On conçoit aiſément qu'un Monde compoſé d'hommes qui ne rechercheroient leur bien-être que dans celui de la ſociété, & dans la pratique de tout ce qui eſt conforme à l'ordre émané du Créateur, vaudroit bien un Monde comme celui-ci, où il n'eſt pas rare de rencontrer des gens qui ſe croyent des êtres ſi néceſſaires dans la nature, qu'ils n'héſiteroient pas, ſi on leur en donnoit l'option, de racheter, on ne dit pas leur

vie ou leur fortune, mais une partie de leur fortune, par la ruine entiere de l'Etat.

Mais il en eſt d'autres qui aiment ſincerement leurs ſemblables, quoique vicieux, perfides & ingrats, ſans rechercher un bien-être qu'ils ſçavent bien ne pouvoir rencontrer en eux.

Il y a des peres qui aiment tendrement leurs enfans, dans la vue ſeule de celui qui les leur a donnés; & l'on ne pourroit, avec juſtice, les ſoupçonner de rechercher leur ſatisfaction en eux, puiſque ces mêmes enfans outragent la nature en violant ſa premiere loi... On ne les ſoupçonnera pas davantage de les aimer par une ſuite de ce préjugé que l'on appelle honneur, puiſque ces mêmes enfans, par leurs déſordres honteux, ſe rendent les plus vils & les plus infames des hommes... Quel peut donc être le motif de cette tendreſſe? Quel amour de ſoi-même les *Matérialiſtes* trouvent-ils là? A moins qu'ils ne veuillent donner ce nom à l'amour que l'on a pour l'ordre, en vue de celui qui en eſt l'Auteur.

Ces exemples ſont rares, répon-

dront-ils, nous en convenons ; mais n'y en eut-il qu'un ſeul, il ſuffiroit pour prouver que cet amour déſintéreſſé, exiſtant dans la nature, il exiſte à plus forte raiſon, & à un dégré infini, dans l'Auteur de la nature ; c'eſt une vérité qui n'a pas même été ignorée des Payens (a); & parce que Dieu n'a pas beſoin de nous, & que ſa félicité eſt indépendante, il ne s'enſuit point du tout qu'il ne nous aime pas . . . On pourroit encore trouver quelques exemples de cette tendreſſe vertueuſe, c'eſt-à-dire, qui n'a pas le bien-être pour objet ; mais ſeulement l'ordre, à cauſe de celui qui en eſt l'Auteur, dans quelques enfans ſages, pour des peres vicieux & injuſtes ; dans quelques femmes judicieuſes, pour des maris féroces & brutaux . . . . Ce n'eſt pas toujours la crainte des châtimens ou l'eſpérance des graces qui font les ſujets ſoumis & les courtiſans fideles, & ſincerement zélés

(a) *Aptiſſima quæque dabunt Dii ; carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juvenal. Satyr. 10. Verſ. Finem.

pour le Prince. Les châtimens & les graces ne les ont jamais rendus tels, qu'en apparence, & les Hiſtoires de toutes les nations n'en fourniſſent que trop d'exemples. Mais il eſt des hommes, qui ſe conduiſent par d'autres principes ; & ſelon ces principes, la tyrannie d'un *Tibere*, d'un *Caligula*, d'un *Néron*, ſont, dans l'ordre, pour des ſujets fideles ; parce qu'ils ne penſeront jamais que ç'ait été ſans deſſein que la Providence a laiſſé régner de tels fléaux. Leur empire injuſte & barbare a été l'exercice de la vertu ou le châtiment du crime. Qu'il ait été l'un ou l'autre, il n'a pas dû être regardé par les vrais ſages, autrement que comme un ordre particulier de la Providence .... D'ailleurs, quand on ſe récrie ſur la tyrannnie cruelle & inſenſée d'un *Néron*, &, qu'en quelque ſorte, on veut en rendre reſponſable la Providence qui lui avoit mis le ſceptre en main ; on raiſonne ſans attention ; car le Peuple Romain, livré aux excès les plus affreux, méritoit-il alors un autre Prince ; & les deſtructeurs de l'Univers méritoient-ils un traitement plus doux ? Et

tant s'en faut que des événemens auſſi funeſtes doivent porter à nier la Providence ; qu'au contraire, rien ne la prouve plus clairement, & ne manifeſte mieux ſa juſtice ; car c'eſt preſque une conſéquence infaillible, qu'un méchant Prince ne parvient jamais au gouvernement d'un Etat, que le Peuple ne ſoit du moins auſſi méchant que lui.

Quant à ce que le *Matérialiſte objecte*, que nous avons une connoiſſance trop obſcure de Dieu, pour ſçavoir poſitivement ce que nous aimons en l'aimant ; ajoutant que s'il vouloit être connnu des hommes, il ſe montreroit à eux d'une maniere moins équivoque ; mais que dès-lors qu'il ne ſe fait point voir, ce n'eſt pas du moins ſans fondement que l'on peut nier, non-ſeulement ſa Providence, mais même ſon exiſtence (*a*) . . . Nous répondons que

(a) *Ii inter homines & bruta ſunt habendi ; qui Dei negant ideam, propterea tantùm quòd nullam ejus imaginem in cerebro formare poſſunt.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. Vid. Demonſtr. & Schol.

ce raiſonnement, qui eſt celui de tous les hommes ſotement incrédules, ne ſignifie rien ; car comment faudroit-il que Dieu fît pour ſe montrer à eux ? Qu'il prit une forme ? Mais cette forme ne ſeroit pas plus Dieu, que la forme du corps humain eſt l'ame.... On connoît Dieu, mais on ne l'imagine point ; & ſous quelque figure qu'il ſe montrât, la Divinité n'en ſeroit, ni plus viſible, ni plus palpable (*a*).... Dieu ne ſe manifeſte point à la maniere des corps, parce qu'il eſt eſprit ; & d'ailleurs, ouvrez les yeux, *peut-on dire au Matérialiſte ;* faites uſage de votre raiſon, & vous découvrirez Dieu partout ; *vous verrez que toute la terre eſt remplie de ſa gloire*, c'eſt-à-dire, *des marques éclatantes de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe ; montez, par la penſée, juſqu'au dernier Ciel, il y eſt préſent. Deſcendez juſqu'aux plus profonds abîmes, vous l'y trouverez encore ;*

(a) *Neque oculis, neque auribus, neque ullo ſenſu percipi poteſt ; cogitatione tantùm & mente complectimur.*

transportez-vous jusqu'aux bornes les plus reculées de l'Univers, sa main vous y conduira (a). *Il n'est pas loin de chacun de nous; puisque c'est par lui que nous avons la vie, le mouvement & l'être* (b).

Tel est l'insensé & faux raisonnement par lequel les *Matérialistes* veulent persuader que l'ame humaine n'est pas, *dans le sens que nous l'entendons*, un Etre réel, parce que, non plus que Dieu, on ne peut, ni la voir, ni l'imaginer (c). Mais ne la connoissent-ils pas (d)? Ne voyent-ils pas son action? Ne se manifeste-t-elle pas clairement par ses pensées? N'en ont-ils pas même une connoissance plus certaine que celle qu'ils ont de leur propre corps (e)?

(a) *Ps. 138. Vid.*

(b) *Act. Apost. Cap. 17.*

(c) *Mentem esse corpore notiorem, patet ex eo quod* (ego) *non potest esse primum cognitum, nisi quatenùs cogitamus.* Princ. Cartes. Part. 1. Prop. 4. 1.

(d) *Mens uno eodemque conceptu intelligitur, at corpus non item.* Ibid. Id.

(e) *Deus non imaginatur, sed intelligitur.* Apud. Spin. Epist. 60.

On peut douter de l'exiſtence de celui-ci ; mais qui jamais a douté de l'exiſtence de celle-là ? . . . Si elle étoit viſible & palpable, on peut leur aſſurer qu'ils la connoîtroient encore moins. Ce n'eſt pas elle qui nous eſt étrangere, c'eſt le corps ; qui, avec toutes les ſuppoſitions imaginables, ne ſçauroit jamais être le *Moi*. Le défaut des *Matérialiſtes* eſt de vouloir toujours argumenter du *corps* à l'*eſprit* (a).

A l'égard de ce déſintéreſſement dont ils admettent également l'impoſſibilité dans l'amour de l'homme pour ſon Auteur, nous diſons que des gens qui connnoiſſent ſi mal l'amour que l'homme doit à ſes ſemblables, ne ſont point faits pour juger de celui qu'il doit à Dieu . . . *dès-lors qu'ils n'imaginent point, & qu'ils ne voyent point géométriquement* ; leur coutume eſt

(a) *Dùm enim eram vobiſcum, animum meum non videbatis ; ſed eum eſſe in hoc corpore, ex iis rebus quas gerebam, intelligebatis. Eundem igitur eſſe creditote, etiamſi nullum videbitis.* Cic. de Senect. Cap. 22. n. 1.

de nier & d'admettre l'impoſſibilité.

Quoi qu'il en ſoit. s'il ſe trouve des gens, qui, en ſervant Dieu, ſe propoſent un autre objet que lui, nous croyons pouvoir dire, que ces ſortes de gens n'ont pas de Dieu l'idée qu'ils doivent en avoir, puiſqu'ils s'imaginent que l'on peut être heureux hors de lui... La ſouveraine béatitude eſt Dieu, & Dieu eſt la ſouveraine béatitude. Si, dans l'idée que les hommes ſe font de la béatitude, ils écartent l'idée de Dieu pour ne conſidérer qu'eux-mêmes, ce qui ne peut venir que d'un grand fond d'ignorance & d'un ſot amour propre, nous diſons que ces ſortes d'hommes ne ſont, ni vertueux, ni raiſonnables; ils ne ſont pas vertueux, puiſqu'ils détruiſent l'eſſence de la vertu; ni raiſonnables, puiſqu'ils ſe préferent à Dieu.

CHAPITRE XI.

Que les Matérialiſtes & les Spinoſiſtes ne s'entendent pas eux-mêmes, lorſqu'ils établiſſent, que par la néceſſité on peut rendre raiſon de tout.

A L'égard de cette néceſſité abſolue qui réſulte du ſyſtême des *Matérialiſtes* & des *Spinoſiſtes*, laquelle, ſelon eux, eſt la ſeule raiſon que l'on puiſſe rendre de l'exiſtence de toutes choſes; nous diſons qu'une telle Doctrine n'eſt pas ſoutenable, & qu'ils ne viendront jamais à bout de faire entendre, ce qu'ils n'entendent pas eux-mêmes.

Car ſi (comme il eſt démontré) la cauſe premiere ne peut être qu'une intelligence infinie; elle ſçait donc qu'elle agit, comment & pourquoi elle agit... Si elle ſçait pourquoi elle agit, elle agit donc avec intention... Si elle agit avec intention, elle eſt donc libre: ſi elle

eſt libre, il n'y a donc pas d'autre deſtinée que la providence de cette cauſe premiere, ni d'autre néceſſité que ſa volonté.

De l'action de Dieu ſur les créatures, il en réſulte, il eſt vrai, des effets infaillibles; mais cette infaillibilité n'eſt autre que la volonté de Dieu... Toutes les fois, par exemple, que trois lignes ſe rencontreront d'une certaine maniere, il en réſultera infailliblement, ce que nous appellons un triangle; de même encore, toutes les fois qu'une ligne, fixe par une extrémité, & mobile par l'autre, ſera miſe en mouvement, il arrivera, par un effet géométriquement infaillible, qu'elle décrira cette figure que nous appellons un cercle, dont l'extrémité fixe de la ligne ſera le centre; mais cette infaillibilité n'eſt pas une loi que la ſubſtance étendue ſe ſoit faite à elle-même, puiſqu'elle ne ſe connoît pas; ainſi c'eſt donc la cauſe ſouveraine & intelligente qui la lui a impoſée ſelon les régles de ſa ſageſſe, qui n'eſt autre que ſa volonté, comme ſa volonté n'eſt autre que ſa ſageſſe.

Ce n'eſt rien décider que d'établir que l'eſſence des choſes eſt une néceſſité attachée à leur nature, & que c'eſt par une ſuite de cette néceſſité inévitable, qu'un bâton a deux extrémités, qu'un cercle eſt rond, qu'un homme eſt un homme; & ainſi du reſte. Les *Matérialiſtes* qui appellent cela répondre à tout, ne répondent à rien; aucune choſe n'exiſte ſans raiſon, parce qu'aucune n'exiſte que par la cauſe premiere qui eſt la raiſon ſuprême.

Spinoſa, qui appelle la volonté de Dieu l'*aſyle des ignorans* (*a*), ne donne pas lui-même, ni une grande idée de ſon jugement, ni une grande preuve de ſa ſcience philoſophique, lorſqu'il appuie tous ſes principes ſur la néceſſité, & qu'il ôte à Dieu la volonté (*b*). Mais il eſt facile de voir dans ce même

---

(a) *Ad Dei voluntatem, hoc eſt ad ignorantiæ aſilum confugiunt.* Ethic. Part. 1. Append.

(b) *Il ſe contredit.* Append. Part. 2. Cap. 10. Cogit. Metaph. *Si Deus ex neceſſitate naturæ ageret non eſſet infinitæ virtutis. Atqui Deus eſt infinitæ virtutis; ergo, &c.*

endroit cité, que ſon animoſité contre la Religion, le faiſoit plus parler que la perſuaſion, & que ſa haine contre les Théologiens (*a*), lui faiſoit imaginer tout ce qu'il ſçavoit être oppoſé à leurs principes.

Mais enfin que *Spinoſa* & les *Matérialiſtes* définiſſent donc une fois, s'ils le peuvent, ce qu'ils entendent ou veulent faire entendre par la néceſſité... *Spinoſa* dit que de la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, dérive la néceſſité de l'eſſence & de l'exiſtence des choſes (*b*); en ſorte que la néceſſité, par laquelle un triangle a trois angles, & la néceſſité par laquelle Dieu exiſte, ne ſont qu'une ſeule & même néceſſité. D'où il réſulte qu'un triangle eſt un être auſſi néceſſaire & auſſi indépendant que Dieu; d'où il réſulte que tout ce qui exiſte, eſt l'être néceſſaire & indépendant... Et nous, au contraire, nous diſons que de la néceſſité de l'exiſtence

(a) *Quos vulgus tanquàm naturæ, Deorumque interpretes adorat.* Id. Ibid.

(b) *Ethic. Part. 1. Prop. 11. Vid. Demonſtr.*

de Dieu, qui eſt la ſeule néceſſité que nous reconnoiſſions, dérive la néceſſité de ſon intelligence toute-puiſſante, & de celle-ci, la néceſſité de ſa volonté ſouverainement libre . . . Car cette *néceſſité*, laquelle, ſelon les *Matérialiſtes*, conſtitue l'eſſence de tout ce qui exiſte, eſt une cauſe intelligente, ou une cauſe aveugle; & il faut que de ces deux choſes, il nous en accordent une . . . Si elle eſt intelligente, la néceſſité n'eſt donc pas dans les choſes, mais dans la cauſe; & les choſes conſéquemment ne ſont ce qu'elles ſont, que parce que cette cauſe intelligente les détermine ainſi ſelon les régles de ſa ſageſſe . . . Or comme notre entendement eſt trop étroit pour pouvoir comprendre cette ſageſſe, il s'enſuit donc que nous n'avons de l'eſſence des choſes que les notions qu'elle a bien voulu nous en donner, en la meſure & en la maniere qu'il lui a plû; *ainſi la diſpute roule plus ſur les idées que nous avons des choſes, que ſur leur eſſence* . . . D'ailleurs la néceſſité de l'eſſence des choſes, c'eſt-à-dire, la néceſſité par laquelle elles exiſtent telles, & non pas autrement,

ment, eſt dans la cauſe premiere, ou hors d'elle... Elle ne peut être hors d'elle, puiſqu'il n'eſt pas poſſible de ſuppoſer deux cauſes néceſſaires, & que quand même on les ſuppoſeroit, la difficulté demeureroit dans ſon entier. Or ſi cette néceſſité ne ſçauroit être hors de la cauſe premiere, elle eſt donc en elle ; & c'eſt ce que nous voulons.

Si les *Matérialiſtes*, revenant à la charge, & ſans en vouloir fournir d'autres raiſons, diſent que la néceſſité eſt une cauſe aveugle, mais inévitable ; ils établiſſent le dogme de la *fatalité*, & par-là ils s'embarraſſent dans leurs propres filets... Car nous demandons s'il n'y a qu'une *fatalité*, ou s'il y en a pluſieurs. Ils ne peuvent pas dire qu'il y en a pluſieurs ; parce que ſi l'impoſſibilité de deux cauſes prèmieres eſt démontrée, à plus forte raiſon l'impoſſibilité d'un million, d'une infinité. Il n'y en a donc qu'une... Or par quelle autre *fatalité* ſçavons-nous, & ſçavent-ils eux-mêmes, que cette *fatalité* exiſte dans la nature ? Et par quelle autre *fatalité*, cette *fatalité*, cauſe unique

de toutes les exiſtences, ignore-t-elle la ſienne ? . . . Mais ces Meſſieurs ſont-ils à ſçavoir que l'*hypotheſe d'un effet ſupérieure à ſa cauſe, ne ſe peut digérer, ni en méchanique, ni en métaphyſique* (a) ; quand nous diſons ſupérieur, c'eſt pour fixer notre imagination, car il n'y a pas moins qu'une diſtance infinie . . . Donc il n'y a d'autre *fatalité*, ſi on veut lui donner ce nom, que la néceſſité abſolue de la cauſe premiere ; & par une ſuite infaillible de cette néceſſité unique, il eſt impoſſible que cette cauſe premiere ne ſoit pas intelligente, puiſqu'elle produit des effets qui le ſont ; il eſt impoſſible qu'elle n'agiſſe pas pour une fin, puiſqu'elle produit des effets qui le ſont ; ainſi puiſqu'elle agit pour une fin, il eſt impoſſible qu'elle n'agiſſe pas avec liberté, puiſqu'elle produit des effets, c'eſt-à-dire, des Etres intelligens qui ont la conviction intime de leur liberté . . . . Donc tout ce qui arrive dans

(a) *Illis ſors ipſa pro Deo eſt, quâ Deum probant incertum.* Plin. Lib. 2. Cap. 7.

l'Univers, & l'exiſtence de cet Univers lui-même, eſt une ſuite de la volonté de cette cauſe premiere, à laquelle le mouvement univerſel, & la capacité de la matiere pour toutes les formes, ſont eſſentiellement ſubordonnées comme les effets à leur cauſe... Donc il y a une Providence, & conſéquemment un ordre intellectuel, premier & ſupérieur en nature à la ſubſtance étendue; & par une ſuite néceſſaire de la même conſéquence, une juſtice primordiale & originale qui appartient toute à l'intelligence, & nullement à l'extenſion... Ainſi les *Matérialiſtes* ne s'entendent pas eux-mêmes, lorſqu'ils établiſſent, que par la néceſſité, on peut rendre raiſon de tout; puiſque poſant ce principe ſans diſtinction, ils ſe mettent dans l'impoſſibilité de rendre raiſon d'aucune choſe.

CHAPITRE XII.

Qu'il n'y a de néceſſité abſolue que dans l'ordre phyſique.

ENTRE toutes les conſéquences que nous venons de tirer d'un principe infaillible, il en réſulte celle-ci; qu'il n'y a que l'*Etre phyſique*, & la *créature ſerve*, pour ainſi parler, qui requierent la néceſſité abſolue.

L'Etre phyſique, ou la matiere, eſt, de ſa nature, incapable de ſe déterminer. Il faut donc que ſa détermination lui vienne toujours, & néceſſairement d'une cauſe externe eſſentiellement diſtinguée de ſa nature.

La *créature ſerve* ou purement animale, eſt auſſi toujours, du moins à en juger par les apparences, déterminée par les ſenſations occaſionnées en elle par une cauſe interne dépendante de la diſpoſition de ſon méchaniſme, ou externe, dépendante de l'impreſſion des objets extérieurs.

La *créature libre*, eſt l'intelligence, laquelle, de ſa nature, comme par une ſuite de ſa deſtination, doit agir volontairement, & pour une fin qui lui ſoit connue, du moins implicitement.

Dieu n'a point créé la matiere pour être connu d'elle, puiſqu'il eſt contre ſon eſſence d'être intelligente . . . Il n'a point créé non plus l'ame des bêtes à ce deſſein, puiſqu'elles n'ont que le ſentiment de leur être, ſans en avoir la connoiſſance, & qu'elles n'agiſſent point pour une fin morale qui leur ſoit connue par la voie du raiſonnement.

Donc l'ame humaine doit être libre par ſa deſtination, puiſqu'étant créée pour connoître ſon Auteur & l'aimer, il n'eſt pas concevable qu'elle pût le faire, ſi ſon action étoit celle d'une cauſe externe dont elle ne fût que le ſujet . . . C'eſt ce qui eſt démontré ne pouvoir être, non-ſeulement par la conviction qu'elle a que ſon eſſence n'eſt point celle de Dieu; mais encore par la conſcience invincible qu'elle a de ſes propres facultés.

L'on n'exige rien, & il eſt contre

tous les principes raiſonnables que l'on puiſſe rien exiger moralement de ce qui n'eſt pas intelligent & libre. Or Dieu exige de nous, & nous en avons une conviction intime qui nous dément & qui s'éleve contre nous, lorſque nous voulons la faire taire; donc nous avons une liberté naturelle.

Comme toutes les fois qu'il s'agira de démontrer, que la cauſe premiere eſt intelligente, & qu'elle agit pour une fin, nous en trouverons en nous-mêmes la preuve, proportions gardées; de même toutes les fois qu'il s'agira de démontrer que Dieu exige de nous, & qu'il ne nous a créés qu'à cette fin, nous en trouverons pareillement la preuve chez nous, proportions gardées; puiſque nous exigeons les uns des autres. Les Loix, les Ordonnances, les Réglemens répondent à toutes les objections des *Matérialiſtes* ſur cet Article.

Spinoſa qui s'eſt fait une étude ſérieuſe & pénible d'anéantir la liberté, non-ſeulement dans l'homme, mais encore dans l'Etre ſouverain, ſe contre-

dit lui-même, & par ſes raiſonnemens, & par ſes actions (*a*) ; & il ne faut pas s'en étonner ; ce principe qu'il tâche en vain d'établir, étant contraire au ſentiment, à l'expérience, & à toutes les notions naturelles.

Voici, entre autres, une de ſes comparaiſons favorites, & qu'il croit du moins très-propre à guérir les hommes de la conviction intime & invincible qu'ils ont de la liberté naturelle (*b*). » *Imaginez-vous*, dit-il, *une pierre lan-* » *cée par un bras ou par une machine ...* » *Cette pierre vole par l'air, & le tems* » *de ſon action eſt déterminé par la* » *quantité du mouvement qui lui a été* » *imprimé . . . Or*, ajoute-t-il, *ſi cette* » *pierre pouvoit penſer & avoir la conſ-* » *cience de ſon action, elle ſe perſua-* » *deroit que ſon état eſt libre & ſponta-* » *né ; mais on vous laiſſe à juger ſi* » *elle auroit raiſon. Voilà*, conclud-t-il, » *la même erreur où ſe trouve l'homme*,

(a) *Vid. Cogit. Metaph. Append. Part. 1. Cap. 3.*

(b) *Epiſt. 62.* & paſſim.

» *lorſqu'il croit agir librement & par* » *une ſuite de ſa détermination.*

Avec de pareilles idées *Spinoſa* auroit dû entreprendre de déſabuſer les hommes du ſentiment invincible qu'ils ont de leur exiſtence . . . Cependant il détruit dans une infinité d'autres endroits, ce qu'il établit dans celui-ci. Et en voici la preuve.

» *Comme*, dit-il, *la volonté eſt li-* » *bre de ſe déterminer; il s'enſuit que* » *nous avons le pouvoir de reſtreindre* » *aux loix de notre entendement, la fa-* » *culté qui eſt en nous, de conſentir,* » *ou de ne pas conſentir, & conſéquem-* » *ment de nous préſerver de l'erreur.* (*a*).

Voilà deux principes qui ne ſe reſſemblent en rien, & qui, au contraire, ſe démentent formellement.

Mais ſi la liberté n'exiſte pas, ſi tout

(*a*) Epiſt. 33. Vid. Id. Tract. Polit. Art. 5. *Oſtendimus rationem multùm poſſe ad affectus coercendos.* Ethic. Part. 5. Prop. 14. *Mens efficere poteſt ut omnes corporis affectiones ad certam ideam referantur.* Vid. Epiſt. 32. & ad illam Reſp. & Epiſt. 48. Vid. Ethic. Part. 5. Prop. 27.

arrive par une néceſſité inévitable, comme il l'établit en une infinité d'autres endroits de ſes ouvrages ; pourquoi le même *Spinoſa* donne-t-il des préceptes dans un *Traité* (*a*) qu'il a fait exprès *pour rectifier l'entendement* & conſéquemment la volonté ? Pourquoi étale-t-il de ſi belles maximes touchant les moyens de vivre heureux, & de ne pas craindre la mort ? Pourquoi, dans ſon *Traité de Politique* (*b*), dit-il expreſſément, *que les hommes doivent être contenus par la crainte du ſupplice, & que la perverſité de leur nature eſt telle, qu'ils ne peuvent être détournés du mal*, c'eſt-à-dire, *de l'injuſtice, que par la crainte des peines, & attirés au bien*, c'eſt-à-dire, *à la juſtice, que par l'eſ-*

(*a*) *Tractat. de intellectûs emendatione, ſeu de viâ quâ optimè dirigitur, &c.*

(*b*) Cap. X. Art. 1. *Ingenium vulgarium hominum ita factum eſt, tamque malè informatum ut non niſi metu pœnæ & ſpe præmii ad virtutem impelli poſſint.*

Si les ſages & les foux agiſſent par la même néceſſité ; pourquoi veut-il que l'on puniſſe ceux-là, & non pas ceux-ci ?

poir des récompenſes ? Cela veut-il dire que les hommes ne ſont pas plus libres d'agir, qu'une pierre lancée, ne l'eſt de s'arrêter ? Si les hommes ſont néceſſairement déterminés comme les plantes ou les brutes, pourquoi conſeille-t-il dans ſon *Traité de Théologie Politique* (a), *de dérober au peuple la connoiſſance de pluſieurs points de doctrine, de peur que devenant trop ſçavant il ne devienne en même tems trop indocile & trop inſolent.* Quelle Doctrine que celle qu'il faut cacher !..... Si Dieu n'eſt qu'une cauſe immanente ; ſi Dieu ne ſe propoſe aucune fin ; s'il agit auſſi néceſſairement que l'arbre qui pouſſe des rejettons, des fleurs & des fruits ; ſi nous ne nous propoſons nous-mêmes pas plus de fin que l'aiguille qui marche & qui indique les heures, pourquoi s'en eſt-il propoſé lui-même en pluſieurs circonſtances, & ſur-tout en

(a) Vid. Ep. 48. *Viri ſapientis non eſt, de quibuſdam Doctrinæ capitibus plebem edocere, de quibus in medium prolatis, metus eſt ne turbetur Reſpublica.* Tract. Théol. Polit. Cap. 20.

évitant prudemment d'établir son séjour dans des Etats où il eut été tenu de rendre compte de sa Doctrine ? Et lorsqu'en conséquence, il a refusé la Chaire de Philosophie de Heildelberg (*a*), qui lui étoit offerte par l'Electeur Palatin, à condition qu'il respecteroit dans ses leçons, le culte public ; pourquoi expose-t-il les motifs de son refus, qui se réduisent presque à représenter qu'il aime mieux se priver d'un poste honorable & utile, que de la liberté de médire impunément de toutes les Religions (*b*) ?

Donc, selon *Spinosa lui-même*, c'est-à-dire, selon le plus mortel ennemi de la liberté naturelle, l'homme peut se garantir par sa prudence. Donc

(a) *M. Fabrice*, au nom de l'Electeur, lui écrivoit en ces termes. *Philosophandi libertatem habebis amplissimam quâ tamen te, ad publicè stabilitam Religionem non abusurum credit. SS. Elect.* Ep. 53. 1673. *Et voici sa réponse.*

(b) *Nescio quibus limitibus libertas ista philosophandi intercludi debeat, ne videar velle Religionem perturbare.* Ep. 54. Resp.

il eſt libre ... Donc les déſordres & les malheurs qu'ils traînent à leur ſuite dans les ſubſtances intelligentes, ne doivent pas être imputés à la néceſſité, c'eſt-à-dire, ne ſont pas les effets de cette *fatalité inévitable* qui tient lieu de cauſe premiere aux *Matérialiſtes* & aux *Spinoſiſtes ;* mais ſont les ſuites contingentes de l'abus que l'homme fait de ſa liberté naturelle (*a*) ... D'où il réſulte que s'il eſt néceſſaire qu'il y ait une loi qui puniſſe le mal, il eſt néceſſaire qu'il y en ait une qui récompenſe le bien ... Et cette néceſſité ne ſuppoſe pas, mais au contraire, admet indiſpenſablement une juſtice primitive, éternelle & invariable qui ſoit la régle ſuprême de l'ordre & du déſordre intellectuel, c'eſt-à-dire, par laquelle on puiſſe juger de la nature de l'un & de l'autre ... Car le bien & le mal phyſique ne ſont par eux-mêmes, ni contraires, ni conformes à l'ordre, ou au déſordre moral ; & ils n'y

(a) *Malitiæ quiſque ſuæ, ſe ipſum Autorem agnoſcat ; nam quod propriè malum eſt, id ab ultroneâ, & voluntariâ electione ſumpſiſſe principium ſcito.* Baſil. Magn. Hexaëm. Homil. 2.

contribuent qu'autant que l'intelligence créée les employe comme des moyens pour ſe porter à l'un ou à l'autre.

CHAPITRE XIII.

Que le bien & le mal moral ne peuvent être compris dans l'ordre des événemens phyſiques.

UNE preuve infaillible ; *répond le Matérialiſte*, que l'homme n'eſt point libre, mais au contraire qu'il agit néceſſairement, ſelon même vos principes, c'eſt qu'il ſe porte naturellement à ce que vous appellez le mal, & qu'il s'éloigne naturellement de ce que vous appellez le bien. Donc, ni celui-ci, ni celui-là, ne ſont les ſuites de l'emploi que l'homme fait librement de ſes facultés intellectuelles. ... Donc l'un & l'autre arrivent néceſſairement, & ſont compris dans l'ordre des événemens phyſiques, & n'ont tous deux de réalité que reſpectivement au bien-être, ou au mal-

être des ſubſtances capables de ſentiment.

Une preuve infaillible, *répliquons-nous au contraire*, que le mal moral eſt une ſuite de l'abus que l'homme a fait de ſa liberté naturelle; c'eſt cette même pente qu'il ſent en lui pour tout ce qui n'eſt pas conforme à l'ordre, ainſi que ſon éloignement pour tout ce qui eſt conforme à ce même ordre. La liberté conſiſte plus dans la puiſſance d'agir, que dans l'action; conſéquemment, dès qu'il y a une pente, c'eſt que la puiſſance d'agir a été réduite en acte. . . Or puiſque ſi la premiere détermination de l'homme eût été pour le bien, il auroit eu une pente naturelle au bien; il faut donc de néceſſité, puiſqu'il ſe porte naturellement au mal, que ſa premiere détermination ait été pour le mal. Ainſi la pente qu'il a au vice eſt donc une ſuite contingente de l'abus qu'il a fait de ſa liberté naturelle. D'où il réſulte que le bien ou le mal moral ne doivent pas être compris dans l'ordre des événemens phyſiques, & ont une réalité indépendante du bien-

être ou du mal-être physique des substances capables de sentiment. Ainsi, ni le plaisir, ni la douleur ne peuvent constituer l'essence, ni du bien, ni du mal moral.... Ainsi comme le bien moral n'est autre, de la part de l'homme, que la conformité à l'ordre intellectuel établi par le Créateur, il s'ensuit que le mal moral n'est autre, que l'opposition à cet ordre, de la part de l'intelligence créée.

D'ailleurs, si *comme les Matérialistes le prétendent*, le mal moral étoit une suite nécessaire & inévitable de l'ordre physique, tous les hommes, sans en excepter aucun, y auroient été, & y seroient toujours invinciblement portés; mais tous les hommes, sans exception, comme sans distinction, n'y ont pas toujours été, & n'y sont pas toujours invinciblement portés, & cela est prouvé par les monumens de tous les siécles, & confirmé par une expérience continuelle.... De plus, l'étude de soi-même, la réflexion, les connoissances acquises, corrigent la dépravation naturelle, & produisent l'aversion pour le mal, c'est-

à-dire, pour tout ce qui eſt contraire à cet ordre intellectuel, qui n'eſt autre que la droite raiſon . . . Donc le mal moral, ou plutôt la pente que nous y avons naturellement, n'eſt pas une ſuite néceſſaire & inévitable de l'ordre phyſique ; à moins que cet ordre n'admette deux néceſſités oppoſées, produites par le même principe ; ce qui eſt abſurde.

La néceſſité de l'ordre phyſique eſt telle, qu'il n'y a, ni ſoins, ni étude, ni attention, ni réflexions, ni connoiſſances acquiſes, ni crainte, ni eſpoir, qui puiſſe, dans l'eſſentiel, en affranchir aucun des hommes que la deſtruction du ſujet ne s'enſuive.

Mais il n'en eſt pas ainſi dans l'ordre métaphyſique ; car l'homme, généralement parlant, n'eſt pas tellement néceſſité au mal, qu'il ne lui reſte aucune idée du bien, ni aucun goût pour la juſtice . . . Au contraire, le bien eſt tellement analogue au fonds de ſa nature, qu'il ne le fait jamais ſans en reſſentir une ſatisfaction intérieure, pendant qu'il eſt aſſez rare qu'il faſſe le mal ſans un déplaiſir du moins ſecret ; & ſi le contraire arrive, c'eſt lorſqu'une ſtu-

pidité féroce ou extravagante le rend plus ſemblable à la bête qu'à l'homme ; état qui n'eſt point naturel, mais qui pourroit être regardé, ſelon les circonſtances, comme une frénéſie. C'eſt une vérité qui n'a pas été ignorée des Payens. Et ces Payens ne connoiſſoient point la révélation que *Spinoſa & les Matérialiſtes* regardent comme la ſource intariſſable de nos préjugés ridicules en fait de morale & de Religion (*a*).

C'eſt en vain, comme nous l'avons déja obſervé, que *Spinoſa* prétend établir que nous n'avons de perfection ou d'imperfection, c'eſt-à-dire, que nous ne ſommes, ce que l'on appelle juſtes, ou injuſtes, qu'en raiſon du plus ou du moins d'eſſence divine attribuée à la

(a) *Si qua recordanti benefacta priora voluptas eſt homini, cùm ſe cogitat eſſe pium, &c.* Catull. Epigr. 77.

Magna vis eſt conſcientiæ, & magna in utramque partem. Cic. pro Milon.

Exemplo quodcunque malo commititur ipſi diſplicet Autori. Prima hæc eſt ultio, quòd ſe judice, nemo nocens abſolvitur ... Occultum, quatiente animo tortore, flagellum. Juv. Sat. 13.

nature de chacun de nous ..... Car outre que c'eſt une folle ſuppoſition de ſa part, & que ce principe n'eſt prouvé chez lui que par ſa déciſion ; c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible, ſelon ſon ſyſtême, qu'aucune autre eſſence exiſte que celle de Dieu (*a*) ; conſéquemment chacun des hommes contribuant pour ſa quote-part à ce qu'il appelle l'Etre univerſel ; comment pourroit-il ſe faire que Dieu, qui eſt ſouverainement parfait dans ſon tout, fût ſi défectueux dans ſes parties ? D'ailleurs à quoi attribuer la cauſe de cette diſtribution inégale de l'eſſence divine ? Eſt-ce l'organiſation qui en détermine le plus ou le moins ? *Spinoſa* oſeroit-il le dire ? Eſt-ce la volonté de Dieu qu'il nie ? Qu'il définiſſe donc ce qu'il veut du moins faire entendre, par juſtice & injuſtice .... Mais ſi le mal, ſelon lui, n'eſt qu'une privation néceſſaire & inévitable de l'Eſſence divine, comment peut-il ſe faire qu'un homme après avoir été livré au mal un eſpace

(a) *Vid. apud Spinoſ. Epiſt. 33. 34. & paſſim.*

de tems, puiſſe, à force de réflexions d'expérience & de préceptes, ſe retourner du côté du bien, c'eſt-à-dire, ſelon lui, paſſer de la privation à la poſſeſſion . . . L'homme réforme, & peut donc réformer ſon eſſence ? Et l'eſſence n'eſt donc plus elle-même qu'une modification arbitraire qui varie ſelon les circonſtances ? Ce qui eſt évidemment abſurde (*a*).

Le déchet accidentel de la liberté dans l'homme, & ſon impuiſſance pour ſe donner la vertu morale, eſt une vérité qui a encore été entrevue des Payens . . . Par le ſecours de la ſeule lumiere naturelle, ils ont ſenti que la volonté ne ſuffiſoit pas pour acquérir la

---

(*a*) Si Dieu, *ſelon Spinoſa*, a été la cauſe immédiate, non-ſeulement de l'action, mais encore de l'intention de *Néron*, lorſqu'il a tué ſa mere ; qu'eſt-ce que le crime, ſelon *Spinoſa* ? Qu'entend-t-il lorſqu'il dit que *Néron* n'eſt coupable que d'ingratitude & de cruauté ? Choſes, ajoute-t-il, qui n'étant qu'une privation, n'ont point Dieu pour cauſe, quoiqu'il ſoit la cauſe de l'intention dans laquelle ſeule eſt le crime. *Vid. apud. Spin. Ep. 36.*

fageſſe ; ils ont fait plus, car ils ont compris qu'ils ne pouvoient l'obtenir que d'un Etre plus puiſſant & plus parfait qu'eux... Si leur eſſence eut été de faire le mal ; comment pouvoient-ils ſouhaiter de ne plus le faire ? Et comment a-t-il pu leur tomber dans l'eſprit de demander aux Dieux, *qui n'étoient que leurs égaux*, ſelon *Spinoſa*, la force effective qui leur manquoit ? Le même Poëte (*a*), cité plus haut, en fournit au même endroit une preuve éclatante. Il conjure les Dieux de lui accorder ſur la paſſion qui excédoit ſes forces, un empire que toute ſa bonne volonté ne pouvoit lui donner. Cicéron eſt rempli de traits auſſi frappans.

D'où il réſulte que le défaut de puiſſance ou de liberté pour opérer le bien moral, n'eſt donc pas eſſentiel dans ſon origine à la nature de l'homme...

(a) *O Dii, me miſerum aſpicite, & ſi vitam puriter egi, eripite hanc peſtem perniciemque mihi.* Catull. Epigr. 77. Cic. Catilin. 2. n. 29. Catilin. 3. n. 22. & paſſim.

Diis ego ducibus hanc voluntatem mentemque ſuſcepi.

Donc le mal moral n'eſt pas une ſuite néceſſaire & inévitable de l'ordre phyſique, mais l'effet d'une révolution arrivée dans la nature d'un Etre intelleſtuel (*a*). Dans leur principe, le bien, comme le mal moral, n'ont, ſéparément, qu'un ſeul objet. La volonté de l'homme, conforme à la juſtice primitive, lui eut procuré tous les biens, en lui procurant la poſſeſſion de leur Auteur, ſeul & unique objet du bien, conſidéré ſous une infinité de formes différentes... La volonté de l'homme, contraire à cette même juſtice, lui a produit tous les maux par la privation de l'Auteur de tous les biens, laquelle eſt le ſeul & unique mal, conſidéré pareillement ſous une infinité de formes différentes.

L'homme a pu choiſir, c'eſt-à-dire, a pu ſe déterminer pour Dieu, ou pour

(a) *Fecit Deus hominem rectum, at ipſe infinitis miſcuit ſe quæſtionibus.* Lib. Eccleſ. Cap. 7. v. 30. La premiere & la plus ancienne de ces queſtions, eſt celle-ci. *Cur vobis præcepit Deus?* Gen. Cap. 2.

lui-même ... Si sa premiere détermination eut été pour Dieu, il auroit eu dès-lors une pente naturelle à l'ordre & à la justice ... Mais sa premiere détermination a été pour lui-même ... Donc la pente naturelle qu'il a pour lui-même, au mépris de la justice, ce qui constitue l'essence du mal, est une suite de la premiere détermination de l'homme, & non pas un effet nécessaire & inévitable de l'enchaînement des causes physiques ... Donc le bien & le mal moral, c'est-à-dire, pour être tels, ne dépendent pas du bien-être ou du mal-être des substances capables de sentiment, & sont d'une nature essentiellement différente du plaisir & de la douleur.

De l'amour de Dieu qui est le principe de tout ordre & de toute justice, eut procédé l'amour de la justice, & avec lui la source de tous les biens ... De l'amour de l'homme, qui étant un être borné & imparfait, ne sçauroit être le principe d'aucune justice véritable, a procédé l'éloignement pour la justice véritable, & avec lui la source de tous les maux. Et cet éloignement

pour le bien, de même que cette pente ſi douce & ſi naturelle au mal, ſe perpétuent de race en race, non-ſeulement par l'effet d'une contagion ſurnaturelle, mais, par une exacte & fidelle imitation de cet amour orgueilleux de ſoi-même, qui a corrompu l'entendement & toutes les facultés intellectuelles du premier des hommes.... » L'homme, *dit M. Paſchal* (*a*), a » voulu ſe rendre *centre de lui-même*, » & indépendant du ſecours de ſon » Auteur ; il s'eſt ſouſtrait à ſa domina- » tion, & s'égalant à Dieu par le déſir » de trouver ſa félicité en lui-même (*b*) ; » Dieu l'a abandonné à lui-même ; & » révoltant toutes les créatures qui lui » étoient auparavant ſoumiſes, il les lui » a rendues ennemies. Les ſens, indé- » pendans de la raiſon, & ſouvent » maîtres de la raiſon, l'emportent à la

(a) *Paſcal Tit.* 3.

(b) *Eritis ſicut Dii, ſcientes, &c.* lib. Gen. Cap. 2.

Beatam vitam & cui nihil cognitionis divinæ deeſſet, ſibi pollicebatur. Joſeph. Antiq. lib. 1. Cap. 5.

» recherche de tout ce qui les flatent . . .
» Toutes les créatures l'affligent ou le
» tentent ; le ſoumettent par leur force,
» ou le charment par leur douceur ; ce
» qui eſt encore une domination plus
» terrible & plus impérieuſe ; de ſorte
» qu'il ne lui reſte plus que quelque in-
» ſtinct de l'excellence de ſa premiere
» nature » . . . . Que chacun ſe ſonde
ſoi-même ſans orgueil & ſans préven-
tion, & il ſentira que ce portrait n'eſt
que trop reſſemblant . . . D'où il réſulte
que cet éloignement pour la juſtice eſt
tel, dans l'homme, qu'il ne peut être
détruit & remplacé par un ſincere amour
pour Dieu, que par Dieu ſeul . . . Car
comme aucune créature n'auroit pu le
détourner de Dieu, s'il ſe fut premié-
rement déterminé pour lui ; auſſi aucune
créature ne peut l'en rapprocher que
Dieu ſeul, depuis qu'il s'en eſt éloi-
gné . . . « Dieu, *dit le même M. Paſ-*
» *chal*, a créé l'homme avec deux
» amours, l'un pour Dieu, l'autre
» pour ſoi-même ; mais avec cette loi
» que l'amour pour Dieu ſeroit infini,
» c'eſt-à-dire, ſans autre fin que Dieu
» même ; & que l'amour pour ſoi-mê-
me

» me, ſeroit borné & rapportant à » Dieu... L'homme a perdu le premier » de ces deux amours, c'eſt-à-dire, » celui qu'il devoit à Dieu; & l'amour » pour ſoi-même étant reſté ſeul dans » cette grande ame capable d'un amour » infini, cet amour propre s'eſt étendu » & débordé dans le vuide que l'amour » de Dieu a quitté. Ainſi l'homme s'eſt » aimé ſeul & toutes choſes pour ſoi, » en la meſure qu'il auroit dû aimer » Dieu, c'eſt-à-dire, infiniment.... » Voilà l'origine de l'amour propre, » qui d'abord fût juſte dans le premier » homme, mais qu'il a enſuite rendu cri- » minel par ſa prévarication..... L'amour pour Dieu, qui quoique unique & indiviſible; peut être néanmoins conſidéré ſous différens aſpects, ſelon les objets différens auxquels il s'étend, & qui, eux-mêmes, ſe rapportent tous & ſe terminent à un ſeul, unique & principal objet qui eſt Dieu; voilà le bien, voilà la juſtice, voilà l'ordre... L'amour de l'homme, c'eſt-à-dire, l'amour de ſoi-même, lequel n'eſt pareillement qu'un ſeul & même amour, déguiſé ſous une infinité de formes différentes,

ſelon les différens objets auxquels il s'étend, & qui, eux-mêmes, ſe rapportent tous & ſe terminent à un ſeul & principal objet, qui eſt l'homme; voilà le mal, voilà l'injuſtice, voilà le déſordre.

CHAPITRE XIV.

Fauſſes conſéquences du Matérialiſte contre la Providence & la liberté, tirées d'une hypotheſe de M. Leibnitz.

SI, comme vous prétendez l'établir, *objecte le Matérialiſte*, Dieu eſt l'Auteur de cette loi primordiale, ſur laquelle l'ordre intellectuel eſt appuyé; il étoit tenu en cette qualité d'empêcher que l'homme ne la violât... Or il ne l'a pas fait; donc il n'en eſt pas l'Auteur... Donc ce que vous appellez l'ordre intellectuel, n'a de réalité que dans votre hypotheſe, & n'eſt, au fond, que la néceſſité phyſique par laquelle tous les êtres ſont géométrique-

ment déterminés ſelon les loix du mouvement univerſel, ſelon les différentes combinaiſons de ce mouvement, ainſi, que ſelon la nature, les poſitions, & les perceptions différentes de ces mêmes êtres . . . Cette opinion eſt celle du *ſçavant Leibnitz*, & voici ſon arrangement. « Il établit partout des ſubſtances » ſimples qu'il appelle, pour cette raiſon, » des *monades* ou unités (*a*); & ce » ſont les vies, les ames, les eſprits, » en un mot, les ſubſtances intelligen- » tes, qui, ayant la conſcience de leur » être, peuvent dire *Moi*. Il ajoute » que, ſelon leur poſition, c'eſt-à-dire, » ſelon le lieu qu'elles occupent dans » l'Univers, elles reçoivent des impreſ- » ſions de tout l'Univers, enſorte qu'el- » les ſont comme autant de miroirs ſur » leſquels toute la nature rayonne, ſelon » qu'elles lui ſont expoſées . . . Et voilà, » continue-t-il, la cauſe des perceptions, » & conſéquemment des connoiſſances » plus ou moins étendues . . . Une mo- » nade eſt d'autant plus parfaite qu'elle

(a) *Hiſt. de l'Acad. des Scien. tom. IX.*

» a des perceptions plus distinctes & plus » décidées . . . Il observe particuliére- » ment que les monades, qui sont les » ames humaines, ne sont pas seule- » ment des miroirs qui réfléchissent » l'Univers, mais la divinité même ..... Or tout cet arrangement & toute cette économie de *M. Leibnitz* se réduisent, comme il est aisé de le voir, à établir la nécessité de toutes nos perceptions, conséquemment du plus ou du moins d'étendue de nos connoissances, de nos désirs, de nos volontés & de nos actions; puisque chaque intelligence, semblable à un miroir, ne peut réfléchir que ce qui lui est présenté, & en la maniere qu'il lui est présenté, eu égard encore à son exposition, au lieu plus ou moins avantageux qu'elle occupe dans l'Univers, & à sa nature . . . D'où il résulte qu'il n'y a point d'autres loix dans la nature que les loix géométriques du mouvement universel qui produit dans la matiere cette infinité de combinaisons différentes, par lesquelles l'Univers & tous les êtres particuliers qu'il renferme, sont gouvernés & maintenus, selon leur nature & leur position.

Donc, ni la Providence, ni la liberté, dans le ſens que vous l'entendez, n'exiſtent pas.

Pour répondre d'abord à l'objection par laquelle le *Matérialiſte* croit pouvoir nier que Dieu ſoit l'auteur de l'ordre intellectuel, puiſqu'il n'a pas empêché que l'homme n'en violât la premiere loi; Nous diſons que Dieu étant l'Etre ſouverainement puiſſant & ſouverainement libre, il a pu en conſéquence créer des ſubſtances intellectuelles qui euſſent, dans leur nature, la faculté de ſe mouvoir par la détermination; & nous ajoutons qu'il ne s'eſt pas contenté de le pouvoir, mais qu'il l'a voulu (*a*)... Pour peu que l'on veuille y faire d'attention, on en trouve la preuve en ſoi-même (*b*)... Or Dieu ayant donné aux Etres intelligens, les

(a) *Clarè ſequitur, ut unuſquiſque in ſe comperit, nos ſemper poſſe cavere ne in errores incidamus.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 14. Vid. Schol.

(b) *Facultas enim veri à falſo dignoſcendi, in nobis eſt & à Deo in nobis creata eſt.* Id. ib.

ſeuls qui en fuſſent ſuſceptibles, la faculté de vouloir: & de ſe déterminer par la force mouvante attribuée à leur nature; on demande, s'il étoit de ſa ſageſſe & de ſa juſtice de les empêcher de faire uſage de cette faculté? Il auroit donc créé des êtres libres qui n'auroient pas été libres; ce qui eſt abſurde & implique contradiction à tous égards..... Si Dieu avoit déterminé, par ſa puiſſance, l'homme pour lui-même, l'homme n'auroit pu être cenſé avec juſtice avoir fait uſage de ſa liberté, puiſque le choix ne lui eût point appartenu. L'homme pouvoit faire, avec ſes forces naturelles, ce qu'il ne peut faire aujourd'hui qu'avec un ſecours ſurnaturel... S'oublier entiérement, ou du moins ne s'enviſager qu'en Dieu; voilà le bien immuable & invariable aujourd'hui, comme au commencement... L'homme a fait le contraire, car il a oublié ſon Auteur, & ne s'eſt enviſagé que lui ſeul; voilà le mal immuable & invariable aujourd'hui, comme au commencement... S'étant déterminé pour lui-même, il a été réduit à lui ſeul... Or comme Dieu eſt eſſentiellement l'unique ſource

de tous les vrais biens, il s'enſuit que l'homme ne trouvera jamais dans ſon propre fonds, quelque choſe qu'il faſſe ; (& l'expérience le confirme,) qu'un faux bonheur & un bien-être chimérique . . . Et quant il ſeroit poſſible d'en rencontrer un ſeul qui fût effectivement ſatisfait de ſon état ; la certitude de n'en jouir qu'un très-court eſpace, ne le laiſſera jamais, quelque bonne contenance qu'il affecte, ſans inquiétude & ſans triſteſſe. Un avare, un ambitieux, un voluptueux, ne penſent jamais qu'avec douleur, au moment qui les arrachera pour jamais à ce qu'ils regardent comme leur ſouverain bien (*a*) ; & ils ont occaſion d'y penſer ſouvent. Les *eſprits forts* qui ſe ſont débarraſſés de tout attachement, n'ont pu s'affranchir de celui qu'ils ont pour eux-mêmes ; & quoiqu'ils en diſent, celui-là ne les laiſſe pas non plus ſans inquiétude ſur un avenir, *du moins très-incertain.*

(a) *O ! Mors quàm amara eſt memoria tua homini pacem habenti in ſubſtantiis ſuis.* Eccleſ. Cap. 2. 1. v. 1.

Mais, *insistera le Matérialiste*, puisque, selon vos principes, la liberté de l'homme étoit dans un parfait équilibre avant sa détermination; Dieu ne pouvoit-il pas, sans contraindre sa volonté, lui présenter le bien sous une forme assez attrayante pour qu'il inclinât nécessairement de ce côté, & s'il ne l'a pas fait, n'est-ce pas du moins un préjugé bien fondé contre la vérité de vos principes?

Nous répondons que Dieu le pouvoit, & nous ajoutons qu'il ne l'a pas voulu, parce qu'il ne l'a pas dû, selon les régles de sa justice; d'autant que c'étoit à l'homme, & non pas à Dieu à rompre cet équilibre; la liberté n'eut pas été parfaite autrement; & il resteroit toujours à demander pourquoi Dieu ayant donné à la nature de l'homme le pouvoir de se déterminer, il lui a ôté, par son intervention, celui d'en faire usage ... Car, selon cette supposition, tout ce qui eût déterminé l'homme, n'étant point à lui & ne venant point de lui; cette détermination conséquemment ne lui eut point appartenu. D'où nous concluons que de telles vues n'ayant point été celles de la volonté

de Dieu, elles n'étoient conſéquemment, ni celles de ſa ſageſſe, ni celles de ſa juſtice (*a*).

Mais, pour revenir enfin aux *monades*, ou *unités*, ou *ſubſtances ſimples*, ou *intelligences*, leſquels, ſelon *Leibnitz*, peuvent être conſidérées comme autant de *miroirs particuliers*, qui, en raiſon de leur nature & de leur expoſition, réfléchiſſent, non-ſeulement l'Univers, mais la Divinité même; nous croyons pouvoir dire que cette idée ſinguliere, digne de la ſubtilité de *Leibnitz*, eſt beaucoup plus ingénieuſe que ſolide.... *M. Leibnitz*, grand Géometre, a voulu tout concilier & tout expliquer par la Géométrie; ſcience auſſi ſûre & auſſi certaine dans la Phyſique, que périlleuſe & incertaine dans la Métaphyſique; l'ordre intellectuel étant d'une nature non-ſeulement étrangere, mais encore infiniment ſupérieure à l'ordre matériel.

(a) *Tantummodò hoc inveni, quòd fecerit Deus hominem rectum, at ipſe ſe infinitis miſcuerit quæſtionibus.* Lib. Sap. Cap. 7. v. 30.

Quoiqu'il en ſoit, nous obſervons premiérement, que ſi la *monade* qui eſt l'ame humaine, ne réfléchit que ce qui lui eſt préſenté, & ne le réfléchit d'une ou d'autre maniere, qu'en raiſon, non-ſeulement de ſa nature, mais encore de ſa poſition & de ſon expoſition aux rayons de la Divinité & de l'Univers; il s'enſuit, par une conſéquence naturelle, que l'ame n'ayant rien qui lui vienne de ſon propre fonds, elle n'eſt plus qu'un inſtrument ou un ſujet purement paſſif; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt rien de plus qu'un miroir; & ſi elle ne peut réfléchir que ce qui lui eſt envoyé, eu égard encore au lieu où elle ſe trouve, & à ſon expoſition plus ou moins avantageuſe, il en réſulte, ou que Dieu eſt l'Auteur du mal comme du bien, ou que nous n'avons de l'un & de l'autre que des notions équivoques; ce qui ſeroit avancé ſans preuves comme ſans fondement. Nous demandons à *M. Leibnitz* quelle peut être être la nature de ces *monades*... Si, comme il en convient, ce ſont des ſubſtances intellectuelles, il faut de néceſſité qu'il accorde à leur nature la

conſcience de leur être ; auſſi la leur accorde-t-il, puiſque, ſelon ſon hypotheſe, elles peuvent dire *Moi*. Or de cette conſcience de leur être, dérive la connoiſſance, & de celle-ci la volonté ; conſéquemment ces facultés ne leur viennent donc point du dehors, mais conſtituent le fonds de leur nature ; & par la même conſéquence ne ſont donc point l'effet de leur poſition, ni de leur expoſition, ni une ſuite néceſſaire des loix géométriques, mais ſont indépendantes de l'ordre phyſique ; & c'eſt ce que nous voulons. D'ailleurs comment, par cette hypotheſe, *M. Leibnitz* expliquera-t-il les connoiſſances & les perfections acquiſes, à force de travail & de réflexion (*a*) ? .... Si une *mo-*

(a) *Intellectus humanus inſtar ſpeculi inæqualis ad radios rerum, naturam ſuam, naturæ rerum immiſcet* ....

Bacon nous paroît avoir rencontré plus juſte ; mais ce miroir de l'entendement humain, n'a pas été fait inégal. C'eſt l'orgueil & enſuite l'ignorance qui l'ont rendu tel ; & voilà pourquoi il eſtropie les objets & leur donne ſouvent la teinte de ſa nature dépravée.

nade n'a de perceptions que ſelon le lieu qu'elle occupe, & ſelon ſon expoſition, plus ou moins avantageuſe, elle peut donc changer de ſituation, & ſe donner elle-même une expoſition différente? Si elle ne le peut; d'où nous viennent les connoiſſances & les perfections acquiſes? ... D'où il eſt clair que cet économie de *M. Leibnitz* n'étant qu'une ſuppoſition des plus gratuites & inſoutenable, ne prouve rien en faveur des *Matérialiſtes* ..... Obſervons que *M. Leibnitz* n'étoit rien moins que zélé Partiſan de la liberté (*dans la théorie*). C'eſt ce que nous avons vû dans l'*harmonie préétablie*; c'eſt ce que nous venons de voir dans ſon hypotheſe *des monades*; & ce que nous allons voir encore dans le chapitre ſuivant ... Mais une attention qu'il auroit dû faire, c'eſt que cette maniere d'expliquer les opérations intellectuelles par les loix géométriques, faiſant implicitement l'apologie de tous les crimes, donne explicitement la hardieſſe de les commettre.

» Les grands principes de *M. Leib-*
» *nitz* étoient, *que rien ne ſe fait ſans*

» *une raiſon ſuffiſante dans l'Univers ;*
» *que les changemens ne ſe font point*
» *bruſquement & par ſauts ; mais par*
» *dégrés, comme dans des ſuites de*
» *nombres, ou dans des courbes ; &*
» *ainſi, que dans tout l'Univers, les*
» *loix de convenance ſont mêlées avec*
» *les loix néceſſaires ou géométriques.*
» Ces principes ſi ſpécieux, *ajoute l'il-*
» *luſtre Auteur de ſa vie*, ne ſont pas
» aiſés à appliquer ; car *ces loix de ſuf-*
» *fiſance & de convenance* pourroient
» bien être arbitraires ; & il faut pren-
» dre garde que ce ne ſoit le beſoin du
» ſyſtême qui décide (*a*).

Par où il eſt aiſé de voir que le contingent & le libre ne quadroient nullement avec les idées ſinguliérement ingénieuſes de *M. Leibnitz ;* & que ce que nous regardons, comme un effet & une ſuite d'une opération libre dans l'*Etre métaphyſique*, n'eſt tel, en effet, qu'en apparence ; mais a été déterminé par des cauſes, qui pour être ignorées,

(a) *Hiſt. de l'Acad. des Scien. tom. IX. Elog. de M. Leibnitz*

n'en ſont pas moins eſſentielles à l'économie géométrique de l'Univers. Syſtême qui nous paroît auſſi oppoſé à l'idée que nous avons de la liberté, que le *Fatum* des *Stoiciens*, ou que la néceſſité qui ſuit inévitablement de la nature de Dieu, ſelon *Spinoſa*... C'eſt ce qui nous reſte à examiner.

CHAPITRE XV.

Fauſſes conſéquences du Matérialiſte contre la Providence & la liberté, tirées d'une autre hypotheſe de M. Leibnitz.

PUISQU'IL étoit néceſſaire, ſelon votre Doctrine, *reprend le Matérialiſte*, que l'homme ſe déterminât; il s'enſuit, par une conſéquence infaillible, que ne s'étant point déterminé pour ce que vous appellez le bien, il s'eſt inévitablement déterminé pour ce que vous appellez le mal... Or Pourquoi s'eſt-il déterminé pour celui-ci, & non pas pour celui-là, ſi ce n'eſt

plutôt par la ſuite d'une néceſſité géométrique, que par l'effet de ſon choix & de ſa volonté ? L'ordre du bien univerſel, demandant que cela fût ainſi.... C'eſt ce que démontre encore ingénieuſement le même *Leibnitz dans ſa Théodicée* : & voici comme il s'explique....

» Dieu, *dit-il*, voit une infinité de » Mondes ou Univers poſſibles, qui » tous prétendent à l'exiſtence (*a*).... » Celui en qui la combinaiſon du bien » métaphyſique, phyſique & moral, » avec les maux oppoſés, fait un meilleur, ſemblable aux plus grands géo» métriques, celui-là eſt préféré..... » Dans cet Univers, ajoute-t-il, qui a » mérité la préférence, ſont compriſes » les douleurs & les mauvaiſes actions » des hommes ; mais dans le moindre » nombre, & avec les ſuites les plus » avantageuſes qu'il ſoit poſſible..... » Cet arrangement ſe fait encore mieux » ſentir par une idée philoſophique

(*a*) Hypotheſe de l'Optimiſme de *M. Leibnitz*, de laquelle *Chryſippe* eſt le premier Auteur. *Voyez Aulugelle Liv. 6. Chap. 1.*

» & poëtique tout enſemble . . . Et voi-
» ci comment.

» *Laurent Valla* (a), feint, dans
» un Dialogue que Sextus fils de Tar-
» quin le Superbe, dernier Roi de Ro-
» me, va à Delphes conſulter Apollon
» ſur ſa deſtinée . . . Apollon lui prédit
» qu'il violera Lucrece . . . Sextus ſe
» plaint de la prédiction d'Apollon.

» Apollon lui répond, que ce n'eſt
» pas ſa faute, qu'il ne fait que prédire
» ce que Jupiter a réglé; ajoutant que
» c'eſt à lui qu'il doit ſe plaindre . . . .
» Là finit le Dialogue où l'on voit que
» *Valla* ſauve la preſcience de Dieu
» aux dépens de ſa bonté . . . . . Mais
» *M. Leibnitz* reprend & continue la
» fiction de *Valla* en cette ſorte . . . .
» Le jeune Tarquin va à Dodone ſe
» plaindre à Jupiter du crime auquel il
» *eſt deſtiné* . . . Jupiter lui répond qu'il
» n'a qu'à ne point aller à Rome . . . .
» Tarquin déclare nettement qu'il ne

(a) Laurent Vallà, dans ſes Ecrits, n'a reſpecté que le ſeul Epicure. *Voyez Diction. de Bayle, à l'Article.*

» peut renoncer à l'eſpérance d'être
» Roi; & s'en va à Rome.... Après
» ſon départ le Grand Prêtre Théodore
» demande à Jupiter pourquoi il n'a
» pas *donné une meilleure volonté à*
» *Tarquin* ... Jupiter envoye Théo-
» dore à Athenes conſulter Minerve ....
» Cette Déeſſe montre à Théodore dans
» le Temple des Deſtinées, les tableaux
» de tous les Univers poſſibles, depuis
» le pire juſqu'au meilleur... Théo-
» dore voit dans le meilleur, le crime
» de Tarquin, d'où naît la liberté de
» Rome, un Gouvernement fécond en
» vertus, un Empire utile à la plus
» grande partie du genre-humain....
» A cette vue, Théodore convaincu &
» ſatisfait, n'a plus rien à dire.

Or, *continue le Matérialiſte*, il réſulte que le mal, dans ce ſyſtême, n'eſt nullement ce que vous établiſſez dans le vôtre, c'eſt-à-dire, *une contravention à l'ordre exprès de Dieu; l'effet d'un amour qui exclud Dieu de notre volonté, pour n'y admettre que nous*.... Mais au contraire, que ce que vous appellez le mal eſt un bien, comme ce que vous appellez déſordre eſt un ordre

dont vous ne connoiſſez pas la marche ; en ſorte qu'il eſt comme une diſſonance néceſſaire à l'harmonie univerſelle, & comme un ingrédient qui entre indiſpenſablement dans la compoſition économique de cet Univers choiſi & préféré pour l'exiſtence, à tous les autres. Ainſi le contingent n'ayant pas lieu, & tout étant déterminé par des loix géométriquement néceſſaires & pour des vues, leſquelles, ſi elles ſont nuiſibles à une partie, ſont utiles à l'*enſemble*, il en réſulte que ce que vous appellez *le libre & le volontaire*, n'a pas plus de réalité dans cet ordre intellectuel & métaphyſique que vous imaginez, que dans l'ordre phyſique ; & qu'ils ne peuvent pas être plus conçus l'un ſans l'autre, que la forme ſans le ſujet.

CHAPITRE XVI.

Obſervations ſur l'hypotheſe de l'Univers le plus parfait & préféré pour l'exiſtence.

NOUS nous croyons fondés à pouvoir dire que *M. Leibnitz* poſe des principes dans ſon hypotheſe *de la poſſibilité des Mondes*, qu'il n'a du moins pu faire entendre ni juſtifier; comme il lui eſt arrivé quelquefois, même en phyſique; témoin cette *activité eſſentielle* à la matiere, qu'il concevoit, *diſoit-il*, en elle au-delà de l'étendue . . . Opinion extrêmement favorable aux *Matérialiſtes*, qui prétendent que, ſans l'action d'un Etre métaphyſique, premier Moteur, on peut rendre raiſon de toutes les formes & de tous les différens arrangemens qui conſtituent l'Univers & les corps particuliers; en ſorte que la création, ſans un ſujet préexiſtant, eſt une chimere.

Quoi qu'il en ſoit, en répondant aux objections précédentes, nous allons examiner les principes & les conſéquences de l'hypotheſe *de l'Univers le plus parfait*, & conſéquemment préféré pour l'exiſtence. Dieu, *dit M. Leibnitz*, voit une infinité de Mondes ou Univers poſſibles, qui tous prétendent à l'exiſtence.

Où Dieu voit-il ces Mondes ? *Dans la poſſibilité, répond M. Leibnitz* . . . Mais qu'eſt-ce que *cette poſſibilité* ? Eſt-elle en Dieu, ou hors de Dieu ? Elle ne peut être hors de Dieu ; elle eſt donc en lui ; & conſéquemment cette poſſibilité ne ſçauroit être autre que ſa volonté. Mais comment des Mondes poſſibles prétendent-ils à l'exiſtence ? Ils exiſtent donc déja ; car pour prétendre, il faut exiſter ; ou la poſſibilité d'être, ſeroit donc une exiſtence ? Ce qui eſt abſurde ; ainſi donc ces Mondes n'exiſtent pas ; comment donc peuvent-ils prétendre à l'exiſtence, ou comment leur ſuppoſer l'envie d'exiſter ? . . . Si, au contraire, ils exiſtent, ils n'ont plus rien à prétendre. Mais tout ceci n'eſt qu'un jeu de mots . . .

D'ailleurs, qui Dieu a-t-il consulté quand il a voulu donner l'être à ce qui ne l'avoit point ? Dans cette hypothese on suppose presque, qu'il a demandé aux créatures possibles, si elles avoient la volonté d'exister ; & que selon qu'il a vû en elles des combinaisons qui approchoient le plus de la perfection, & qui s'éloignoient le plus du contraire, il les a préférées en conséquence. Ce qui est contraire à la volonté absolue & indépendante qui doit être nécessairement admise dans l'Etre seul nécessaire ; & ce qui (sauf meilleur avis) nous paroît impliquer contradiction par-tout.

Celui de ces Univers, *continue M. Leibnitz*, en qui la combinaison du bien Métaphysique, physique & moral, avec les maux opposés fait un meilleur, celui-là est préféré.

Nous ne connoissons ni bien ni mal physique, seulement comme physique, c'est-à-dire, considéré indépendamment des sensations agréables ou fâcheuses qu'un certain ordre ou un certain désordre occasionne à la substance capable de sentiment par la médiation du mé-

chaniſme auquel elle eſt unie... De plus, quel bien ou quel mal, moral ou phyſique peut-on ſuppoſer dans la non-exiſtence, pour mériter d'obtenir l'être, ou pour mériter d'en être excluſe? Ce n'eſt pas tout... A qui rapportera-t-on la cauſe de cette combinaiſon des biens & des maux oppoſés, leſquels, comme des ingrédiens, entrent néceſſairement dans la compoſition de ces Univers poſſibles qui n'exiſtent pas encore? Cette combinaiſon eſt-elle une eſſence ou un accident? Elle ne ſçauroit être une eſſence, puiſque là où il n'y a point d'exiſtence, il n'y a point d'eſſence; elle ne ſçauroit être non plus un accident, puiſque celui-ci exige néceſſairement un ſujet. Quelle eſt donc cette combinaiſon, & ſa cauſe? Ce ne peut être que Dieu, & voilà que nous retombons dans le ſyſtême de cette néceſſité qui ſuit inévitablement de la nature de Dieu. Et ainſi le bien & le mal ne ſont nullement ce que nous croyons.

D'où il eſt évident que ce ſyſtême de *M. Leibnitz* n'eſt qu'une pétition de principes, & une ſuppoſition des

plus gratuites, puiſqu'il eſt dénué de fondement & de preuves.

Voyons la fiction de *Valla*.

CHAPITRE XVII.

Obſervations ſur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz.

SELON la Fiction de *Laurent Valla*, c'eſt par la volonté de Jupiter que Tarquin doit violer Lucrece; puiſque ce jeune Prince ſe plaignant à Apollon du crime auquel il eſt deſtiné, ce Dieu lui répond que ce n'eſt pas ſa faute, qu'il ne fait que prédire ce que Jupiter a réglé, & que c'eſt à lui qu'il doit ſe plaindre. Cette réponſe donne une idée très-déſavantageuſe de la juſtice de Jupiter; à moins que *Valla* ne ſuppoſe que Jupiter n'a d'autre juſtice que ſa volonté... Ce qui répugne à toutes les notions naturelles que Dieu nous a données lui-même de la juſtice.

On dit que *Valla*, dans ſa Fiction, *ſauve la preſcience de Dieu aux dépens*

de ſa bonté ; Il nous paroît au contraire, qu'il ne ſauve, ni l'une, ni l'autre. Puiſqu'à en juger par la réponſe d'Apollon, il ne s'agit pas là de preſcience, mais d'un décret abſolu, ſignification qu'emporte naturellement le mot (*réglé*).

Valla, d'ailleurs a-t-il cru ou n'a-t-il pas cru, que la preſcience emportât néceſſité ? S'il l'a cru, il a bien fait d'employer le mot de (*réglé*). S'il ne l'a pas crû, pourquoi l'a-t-il employé ? Que ce ſoit l'un ou l'autre, il n'en ſera pas moins vrai que la différence eſt infinie entre une choſe voulue, & une choſe prévue . . . Et c'eſt ce dont *Valla* a négligé de donner une explication, parce qu'elle eût ruiné ſon ſyſtême de la fatalité.

Leïbnitz qui continue la Fiction de *Valla*, ſe contente d'y ajouter plus de circonſtances, ſans en réformer le fond vicieux. Il ſuppoſe que Tarquin effrayé de la réponſe d'Apollon, court à Dodone ſe plaindre à Jupiter du crime auquel il eſt *deſtiné* . . . Remarquez ce dernier mot. Jupiter lui répond, par une aſſez mauvaiſe défaite, qu'il n'a qu'à

qu'à ne point aller à Rome . . . Ce qui ſuppoſe apparemment que Tarquin n'étant point deſtiné à aller à Rome, il pouvoit conſéquemment ſe diſpenſer de faire ce voyage ; mais ce n'eſt rien dire ; car puiſqu'il étoit deſtiné à violer Lucrece, & que Lucrece ne quittoit point Rome ou les environs ; il s'enſuit que Tarquin n'étoit pas moins deſtiné à aller à Rome, qu'à violer Lucrece . . . Ainſi le conſeil que Jupiter donne à Tarquin de ne point aller à Rome, eſt plein de malignité & de mauvaiſe plaiſanterie.

Selon la Fiction de *M. Leibnitz*, ou plutôt ſelon ce qu'il a voulu faire entendre dans ſa Fiction, c'eſt que la volonté obſtinée qu'a eue Tarquin d'aller à Rome, n'a fait que concourrir avec les deſtinées ; mais *Leibnitz* n'a pas pris garde que, dans ſa Fiction, Tarquin n'a eu la volonté d'aller à Rome où il n'avoit que faire, que parce qu'étant deſtiné à violer Lucrece qui demeuroit à Rome, ſon deſtin étoit pareillement d'aller en cette ville. Outre que ſi rien n'eſt contingent, ni indifférent, ni inutile, mais ſert à quelque choſe, & eſt une ſuite des loix géométriques du mou-

vement univerſel ; les plus petits événemens ſuppoſent la même néceſſité que les plus fameux . . . Le Dictateur Céſar eſt poignardé au milieu du Sénat par ſoixante conjurés ; le même jour, & peut-être à la même heure, un citoyen Romain étant à la chaſſe tue un lievre . . . Selon le ſyſtême, la mort de ce lievre n'eſt pas plus contingente que celle du Dictateur, quoiqu'elle n'ait pas été annoncée par des prodiges . . . Et il réſulte de cette Doctrine, que nous ne pouvons, ni marcher, ni nous arrêter, ni éternuer, ni cracher, que les deſtinées ne s'en mêlent ; ce qui eſt d'une abſurdité qui révolte, mais qui quadre à merveille avec les principes de *Spinoſa* touchant la liberté naturelle (*a*). Voyons le reſte de la Fiction.

Après le départ de Tarquin pour Rome, le Grand Prêtre Théodore, qui apparemment avoit entendu la converſation, & qui plaignoit ſans doute le ſort

(a) *Falluntur homines cùm ſe, ullâ in re, liberos eſſe putant.* Ethic. Part. 2. Prop. 35. Vid. Schol. & paſſim.

de Tarquin, demande à Jupiter pourquoi il n'a pas *donné une meilleure volonté* à ce jeune Prince ; (remarquez cette expreſſion.) Jupiter paye ce bon Prêtre d'une nouvelle défaite, & pour ſe diſculper en quelque ſorte dans ſon eſprit, il l'envoye à Athenes conſulter Minerve. Cette Déeſſe le fait entrer dans le Palais des Deſtinées, où ſont les tableaux de tous les Univers poſſibles, depuis le pire juſqu'au meilleur ... Théodore voit à la vérité dans le meilleur, le crime de Tarquin ; mais en même tems il découvre une ſuite de très-grands avantages, qui naiſſent de ce crime, comme de leur ſource ; & Théodore à cette vue n'a plus rien à dire.

Pour nous, nous avons encore quelque choſe à dire, & il ſe préſente ici naturellement une réflexion. La voici. Qui auroit cru que l'économie géométrique de l'univers, demandât qu'une femme fût brutalement violée, pour donner naiſſance, premiérement à la liberté de Rome ; de-là à un Gouvernement fécond en vertus, & de-là en-

core à un Empire utile à la plus grande partie du genre humain ?

Dieu ſçait tirer, nous ne l'ignorons pas, de très-grands avantages du mal ; mais que font tous ces avantages à ceux qui étant malheureuſement deſtinés à commettre le crime, le commettent néceſſairement ? On voit d'une part, des marques éclatantes de bonté, de l'autre part, une extrême rigueur & une injuſtice marquée . . . Dans cette Fiction, Tarquin fait pitié ; dans l'Hiſtoire il ne donne que de l'indignation . . . Ici il eſt un Héros malheureux, & dans l'Hiſtoire, il n'eſt qu'un ſcélérat ; parce que les Romains apparemment regardoient le crime comme nous, c'eſt-à-dire, comme une action pleine d'injuſtice, dont Tarquin ſe ſeroit fort bien diſpenſé, s'il eut voulu. Oreſte avoit fait pis que lui ; cependant pourquoi le regardoient-ils comme beaucoup moins criminel, ou plutôt comme très-innocent, ſi ce n'eſt que parce qu'en commettant un parricide, il n'avoit pas eu la volonté de le commettre ? Si ce n'eſt que parce qu'en tuant ſa mere ſans la

connoître & ſans le vouloir, il n'a été que l'inſtrument de la vengeance celeſte ſur une Mere coupable du meurtre de ſon mari ; de ſorte qu'Oreſte n'a fait à-peu-près que l'office d'un coup de tonnerre.

M. Leibnitz (ſauf meilleur avis) après avoir attaqué la liberté dans ſon *harmonie préexiſtante*, & dans ſes *monades* ou *miroirs intellectuels*, acheve, par cette Fiction de *Valla* dont il adopte le fond, de lui porter le dernier coup... Car quelle eſt cette deſtinée que *Théodore* va conſulter par l'ordre de *Jupiter* ? Ce ne pouvoit être la volonté de ce dieu ; car à propos de quoi lui auroit-il donné la peine d'aller ſi loin pour s'informer d'une choſe qu'il pouvoit lui apprendre mieux que perſonne ? Cette deſtinée étoit donc une cauſe infiniment ſupérieure à Jupiter lui-même ; conſéquemment voilà Jupiter & Tarquin diſculpés, puiſqu'ils ſont ſoumis l'un & l'autre aux arrêts du deſtin ; mais le deſtin n'eſt pas diſculpé dans la Fiction ; voyons s'il peut l'être dans la réalité. Premiérement ce deſtin eſt-il une cauſe aveugle ou intelligente ? Il n'eſt pas

poſſible de le concevoir comme une cauſe aveugle ; il eſt donc une cauſe intelligente, & indubitablement toute-puiſſante . . . Et voilà le Dieu de Tarquin & de Jupiter lui-même ; voilà le nôtre ; tout-puiſſant, mais juſte ; prévoyant infailliblement les crimes, mais ne les ordonnant pas pour qu'il en arrive un plus grand bien, ni pour quelque raiſon que ce ſoit ; agiſſant néceſſairement ſur les êtres phyſiques & ſur les créatures qu'il a privées de liberté & de réflexion ; mais *contingemment* ſur celles qu'il a voulu créer intelligentes, libres & maîtreſſes de leur détermination ; c'eſt-à-dire, agiſſant ſelon qu'elles agiſſent, ou pour s'oppoſer au mal qu'elles veulent faire, ou pour compenſer par un bien, ce mal quand il eſt fait ; mais ne le faiſant jamais lui-même, ni ne le faiſant jamais faire . . . Et ſi ceux qui ſont d'un ſentiment oppoſé, répondent qu'il n'eſt pas concevable que des êtres qui n'exiſtent pas indépendamment, puiſſent ſe déterminer indépendamment ; nous leur demanderons s'ils conçoivent plus facilement & plus clairement que des êtres créés, puiſſent avoir, de leur exi-

ſtence, une idée très-diſtinguée de l'exiſtence de leur principe ; celui qui a pû donner l'un, a pu donner l'autre (*a*) ... Enfin dès-lors que tout ce qui eſt contraire à la volonté de Dieu eſt une ſuite de l'abus que l'homme fait de ſa liberté ; Dieu eſt juſte ; l'homme eſt coupable, *& tout eſt dit* ... Que l'on conſulte ſur cet article la conduite des moins éclairés d'entre les hommes, elle condamnera l'opinion des *Fataliſtes* ; car, à moins qu'ils n'ayent perdu le ſens, ils ne puniront pas même une bête pour le mal qu'ils l'auront forcée de faire (*b*). Dieu ſeroit-t-il moins juſte ? Ou nous

(a) *Facultas veri à falſo dignoſcendi, aſſentiendi & negandi, in nobis à Deo eſt creata, ut unuſquiſque in ſe comperit.* Princ. Carteſ. Part. 1. Prop. 14.

(b) *Spinoſa*, ſelon ſa coutume, c'eſt-à-dire, ſans en fournir aucune bonne preuve, établit le contraire. *Append. Part. 2. Cap. 8. Cogit. Metaph.*

Si tantùm illi quos ex libertate fingimus peccare eſſent puniendi ; cur homines ſerpentes exterminant ? N'eſt-ce pas là une preuve bien convainquante & bien concluante contre la juſtice de Dieu ?

auroit-il donné de fauſſes idées de la juſtice ?

CHAPITRE XVIII.

Suites des obſervations ſur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz.

IL eſt démontré que la *Preſcience*, ne doit, ni ne peut impoſer de néceſſité aux opérations des ſubſtances intelligentes en ce qui conſtitue le bien & le mal moral. L'expérience appuie & confirme cette vérité. Nous prévoyons ſouvent infailliblement beaucoup de choſes que nous n'avons certainement, ni commandées, ni réglées. Un *Aſtronome* prévoit une Eclipſe pluſieurs ſiécles auparavant qu'elle arrive; & ce n'eſt pas aſſurément ſa *preſcience* qui la fait arriver... Ainſi le crime de Tarquin, quoique prévû, n'étoit pas pour cela néceſſaire, c'eſt-à-dire, que la preſcience que Dieu avoit de ce crime, n'impoſoit pas à Tarquin la néceſſité de

le commettre. Ce crime étoit prévu, parce que Tarquin abuſeroit de ſa liberté ; mais Tarquin n'a point abuſé de ſa liberté, parce que ſon crime étoit prévû. Si après avoir averti quelqu'un que telle liqueur eſt un poiſon, il continue néanmoins de vouloir en avaler, j'ai la preſcience de ſa perte ; mais en ſuis-je l'auteur ? Si l'on répond, *que dans les jugemens que nous portons ſur la conduite de Dieu, nous ne devons pas ſervir de régle ;* Nous demanderons par quelle autre régle nous pouvons juger de Dieu, que par celle qu'il nous a donnée lui-même, c'eſt-a-dire, *la droite raiſon ?* Car enfin Dieu nous trompe en tout, ou il ne nous trompe en rien ; or il eſt prouvé qu'il ne nous trompe pas en tout ; donc pour peu que l'on veuille y faire attention, on ſera convaincu qu'il ne nous trompe en rien (*a*). Il peut

(a) *Deus eſt ſummè verax, minimèque deceptor.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 13. 14. Vid. Demonſtr.

Omnis enim deceptio (ut per ſe notum eſt) ex metu vel ex malitia procedit. Metus ſupponit diminutam potentiam, malitia verò

nous cacher ou nous laiſſer ignorer beaucoup de choſes ; mais outre que cela ne s'appelle point tromper, c'eſt qu'il n'eſt pas concevable qu'il puiſſe nous tromper dans ce qui eſt l'objet de notre deſtination ; mais l'homme ſe trompe ſouvent lui-même ſur cet article, & il aime mieux ſuppoſer que Dieu eſt injuſte ou trompeur, que de convenir de ſa ſottiſe ou de ſa méchanceté (*a*). Pour revenir à notre hypotheſe ; Tarquin étoit donc libre indépendamment de la *Preſcience*, & tellement libre qu'il a raiſonné longtems ſur les ſuites que ſa démarche pourroit avoir avant qu'il la mit en exécution (*b*). Lucrece a raiſonné

---

privationem bonitatis ; quòd Enti ſummè perfecto adſcribi non poteſt. Id. ib.

(*a*) Dieu tente, mais il n'induit point en erreur. Tenter, c'eſt procurer des occaſions qui n'impoſent point de néceſſité. Induire en erreur, c'eſt tromper ; & c'eſt ce que Dieu (par une néceſſité priſe dans ſa nature) ne peut faire. *Paſch. Pen. Moral. Tit. 27.*

(b) *Error in eo conſiſtit quòd quemadmodùm poſſumus, voluntatem non intrà limites intellectûs continemus.* Princip. Cartef. Part. 1. Prop. 15. Vid. Schol.

auſſi elle-même avant que de ſe livrer à Tarquin ; elle a raiſonné encore avant que de ſe tuer. Elle a choiſi, non pas ce qui étoit conforme à la vertu conſidérée en elle-même, mais ce qui étoit conforme à la vanité de ſa réputation, & à l'orgueil de ſon cœur ; c'eſt-à-dire, à l'idée d'une vertu qu'elle rapportoit toute entiere à elle ſeule : en cela très-différente de Suzane dans l'Ecriture, qui choiſit plutôt de paſſer pour coupable d'un crime honteux aux yeux des hommes, que de ſe la rendre aux yeux de Dieu. Voilà ce qui conſtitue l'eſſence de la vertu ; & voilà ce qui diſtingue *la réalité de l'honneur d'avec la chimere de la réputation.*

Or des êtres qui ne ſont pas libres, ne raiſonnent point ; ceux qui ſont libres ne raiſonnent point non plus dans les choſes qu'ils font néceſſairement ; nous ne raiſonnons point pour ſentir, ni pour éprouver les affections qui ſont indépendantes de notre choix & de notre examen . . . Les bêtes ne raiſonnent pour rien ; les ſenſations les déterminent toujours & néceſſairement. Que ſert-il de raiſonner dans un acte qui

n'eſt pas libre ? Auſſi ne raiſonne-t-on point . . . Le raiſonnement admet le choix, & le choix la liberté, au moins celle du conſentement & de l'approbation . . . Il n'eſt pas poſſible de le concevoir autrement . . . Mais voici ce qui n'a pas été libre dans la perſonne de Tarquin ; les *ſenſations attrayantes occaſionnées en lui par la beauté de Lucrece* . . . . . La complexion dont il paroît qu'il étoit, & ſon âge rendent la choſe fort croyable (*a*) ; il a dû s'enſuivre, par un effet géométriquement infaillible, (pour parler le langage de nos *Matérialiſtes*) que les charmes de Lucrece n'ont pû manquer de lui faire une vive impreſſion ; mais ſi cette impreſſion lui eut impoſé une néceſſité invincible, il n'eut point raiſonné ; or il a raiſonné, & la preuve en réſulte des détours, des menſonges, des prieres & des menaces qu'il a employés, comme les moyens de parvenir à ſes fins . . . . Un être privé de liberté, & conſéquem-

(a) *Vid. Faſt. Ovid. Lib. 2. Tit. Liv. Lib. 1. Cap. 57. 58.*

ment de raiſonnement, ſe jette ſur l'objet qui le détermine néceſſairement; c'eſt ce que font les inſenſés & les brutes; auſſi le crime n'eſt-il point pour eux (*a*).

Le *Matérialiſte* répond, qu'*un inſenſé* ou *un chien*, après avoir été châtiés pour les fautes qu'ils ſont capables de commettre, ne les commettent plus, ou du moins balancent & déliberent avant que de ſe déterminer à les commettre de nouveau; ce qui prouve que la délibération qui précede la détermination dans l'homme, n'admet pas pour cela la liberté; ou du moins que la liberté ne nous appartient pas à l'excluſion des animaux; ce que vous n'accorderez pas.

Nous diſons que la parité ne peut avoir lieu, en ce que l'intelligence des brutes ne va jamais plus loin que les ſenſations qui ont été occaſionnés en eux par le châtiment, dont les veſtiges ſont tracées ſur les fibres de leur cerveau,

---

(a) *Virtus & vitium ſolis ratione præditis contingunt quibus datum eſt ſcire*, quare, quatenùs, quemadmodum. Senec. Ep. 141.

avec les veſtiges de l'objet qui les a déterminés par ſon appas... La préſence de l'objet par ſon impreſſion ſur l'organe, de même que par ſon analogie avec le méchaniſme, porte les eſprits, c'eſt-à-dire, certaines parties ſubtiles du ſang aux fibres du cerveau ; & voilà l'impreſſion qui ſe fait chez les animaux comme chez nous... *Obſervons que l'on ne s'aviſe gueres de châtier un animal longtems après ſa faute, ni loin de l'objet qui a occaſionné ſa faute, ni loin du lieu où elle a été commiſe* ; ce châtiment ſeroit en pure perte ; & c'eſt ce qui confirme ce que nous établiſſons... Or les différentes traces imprimées ſur les fibres du cerveau, tant par l'objet que par le châtiment, & le lieu, étant renouvellées par les eſprits que la préſence des mêmes cauſes met en action, & qui ſe ſuccedent alors, ſe croiſent, ſe repouſſent, & ſe font réciproquement obſtacle ; produiſent dans les animaux, cette eſpece de choix, cette héſitation, cette délibération, & enfin cette détermination, qui n'eſt nullement de la nature de la nôtre.

Après un eſpace de trente années,

nous punissons de mort un criminel, & malgré la distance des tems, des lieux & des objets, il sçait parfaitement qu'il est digne de mort. Outre que ce n'est pas toujours la crainte du châtiment, ni celle de l'infamie qui retient l'homme ; mais l'amour de la vertu, c'est-à-dire, celui de l'ordre, c'est-à-dire, celui de l'Auteur de l'ordre ; motifs inconnus aux brutes, & moins à leur portée, que le Ciel ne l'est à la nôtre. Une observation encore à faire, c'est que l'exemple ne peut rien sur les animaux ; on en tueroit des milliers pour une faute, que les autres ne s'en corrigeront point, si le châtiment ne parvient pas jusqu'à eux, & avec les formalités que nous venons de détailler ... Ainsi l'objection du *Matérialiste* qui ne fait rien pour sa cause, ne fait rien contre la nôtre. Achevons nos observations sur le reste de l'hypothese.

CHAPITRE XIX.

Suites des observations sur la Fiction de Valla, continuée par Leibnitz.

IL n'y a donc eu dans le crime de Tarquin, à l'égard de Lucrece, ou plutôt dans la passion qui a occasionné son crime, qu'une nécessité physique, & non pas morale. Cette nécessité a été l'effet infaillible de certaines combinaisons propres à exciter la passion par la présence de l'objet . . . Tarquin, comme les hommes les plus sages, a été soumis à cette nécessité; mais Tarquin avoit aussi reçu, comme eux, une intelligence capable de raisonner; assez de prudence pour prévoir les suites de sa violence; assez d'équité, ou du moins assez de jugement pour sentir, combien elle étoit contraire à l'ordre, & enfin assez de force pour ne se pas livrer lâchement aux sensations occasionnées par l'impression de la beauté.

Mais accordant trop à ſon tempérament, trop à l'opinion de ſon mérite perſonnel ; donnant trop auſſi ſans doute aux préjugés aſſez ordinaires à ceux de ſon rang, qui ſe perſuadent que les obſtacles ne ſont point faits pour eux (*a*) ; il a dédaigné de faire uſage de ſes facultés intellectuelles ; ou plutôt il ne s'en eſt ſervi, que pour s'aveugler de plus en plus. D'où il réſulte que la détermination qui a produit ſon crime, n'a pas été dans les deſtinées, mais dans l'abus qu'il a fait de ſa liberté... Autrement tous les crimes étant néceſſaires, Tarquin ne ſeroit pas plus coupable d'avoir violé Lucrece, que celle-ci de l'avoir été ; *puiſque la néceſſité de l'action emporte infailliblement la néceſſité du ſujet.*

Ainſi le ſyſtême de *M. Leibnitz*, quelque tournure qu'il veuille lui donner, quelque vues de conciliation qu'il ſe propoſe, ne nous paroît pas plus exact que

(a) *Nihil eſt quod credere de ſe non poſſit, laudatur cum Diis æqua poteſtas.* Juven. Satyr. 4.

celui de *Valla*, & il ne ſauve, comme lui, la preſcience de Dieu, qu'aux dépens de ſa juſtice & de ſa bonté ... Ou ſi cela n'eſt pas, il faut donc qu'il explique mieux ce qu'il entend par les deſtinées; car pour nous, nous n'entendons par-là que la volonté de Dieu... Or ſi le crime de Tarquin eſt une ſuite de cette volonté, le crime de Tarquin eſt celui de Dieu même; & ſi cela ne peut être, parce que Dieu n'eſt pas ſuſceptible de crime, n'ayant point d'autre loi que ſa volonté, il s'enſuivra donc, ainſi que nous l'avons déja obſervé, que ce que nous appellons crime, n'eſt pas tel, en effet, que nous nous l'imaginons; mais qu'il doit être regardé au contraire, comme un événement qui entre dans l'ordre, & qui même, malgré cette apparence qui nous révolte, eſt un ordre néceſſaire, duquel nous ne connoiſſons pas la marche, ou un *medium* indiſpenſable pour parvenir à l'ordre; d'autant plus, que ſelon l'hypotheſe, le crime de Tarquin étoit requis pour donner naiſſance à cette ſage République, ſi bienfaiſante envers tout le genre humain. Ce qui eſt une ſuppo-

sition auſſi fauſſe que peu raiſonnable ; car il n'eſt pas poſſible que, pour parvenir à ſes fins, Dieu ordonne le crime, & qu'il le puniſſe enſuite (*a*) . . . *Leibnitz* & *Valla* nous le repréſentent comme un *Etre*, qui ne peut parvenir au bien, que par le mal, c'eſt-à-dire, qui ne peut établir l'ordre, que par le déſordre (*b*) . . . Et ſi cela étoit ainſi, notre juſtice, toute imparfaite qu'elle eſt, ſeroit préférable à la ſienne, à en juger du moins par les notions que nous avons de l'équité, & qui ſont les mêmes dans tous les hommes (*c*) ; puiſqu'aucune loi n'admettroit l'excuſe d'un ſcélérat qui pour moyens de défenſes, produiroit le bien qu'auroit procuré ſon crime.

Dieu, en donnant la liberté à l'hom-

(a) *Eum qui non debet puniri, condemnare, exterum judicas à tuâ virtute.* Sap. Cap. 12. v. 15.

(b) *Ægritudo parta eſt, dùm ſalus pariter.* C'eſt le ſentiment de *Chryſippe*, premier Auteur de l'Optimiſme.

(*c*) L'Evangile eſt rempli de traits par leſquels J. C. nous donne à juger de la juſtice de Dieu par la nôtre. *S. Luc. Chap. 6. v. 38. & ſuiv.*

me, permet les ſuites de l'abus qu'il en peut faire ; & nous obſerverons en paſſant, que l'expreſſion *permettre*, ne ſignifie pas, dans cette circonſtance, *approuver*, mais *tolérer* ou ne *point empêcher :* & nous avons déduit plus haut les raiſons de cette conduite de Dieu, uniquement fondées ſur ſa ſageſſe & ſur ſa juſtice (*a*). Si l'homme, en conſéquence de la faculté qu'il a de ſe déterminer, détruit l'ordre autant qu'il eſt en lui, au lieu de s'y conformer ; la ſageſſe ſuprême, dont les reſſources ſont infinies, & qui ne peut être vaincue par la malice de l'être borné (*b*), fait ſervir le déſordre, même à l'ordre, c'eſt-à-dire, aux vues de ſa Providence. *Le Dogme principal de notre Religion, en fournit la preuve la plus ſignalée.*

Ainſi Tarquin, Roi de Rome, & ſon fils ont été punis tous deux par la

(a) *Pag.* 46. 47. *Chap.* 14.
(b) *Diei ſuccedit nox. Malitia autem non vincit ſapientiam.* Lib. Sap. Cap. 7. v. 30.

perte de la couronne ; le premier, de ſon orgueil, de ſa cruauté, de ſa tyrannie, & du meurtre de ſon Prédéceſſeur & de ſon bienfaiteur (*a*) ; le ſecond a été puni de ſa lubricité forcenée, & de ſes autres crimes ; car il eſt à préſumer que celui-ci n'a pas été ſon coup d'eſſai (*b*). Mais nous ne croyons pas que l'on puiſſe raiſonnablement inférer de-là, que Dieu n'ait pas eu d'autres reſſources pour fonder la République Romaine que la brutalité d'un homme, & le deshonneur d'une femme. Sans être bien politique, il eſt aiſé de voir que le deſpotiſme odieux de Tarquin le Superbe, ne pouvoit pas aller fort loin, quand même Lucrece n'auroit pas été violée ; il y avoit longtems que la profonde politique de Brutus, ſous l'enveloppe de la ſtupidité, ménageoit ce coup mortel à la tyrannie ; outre qu'il eſt encore

(a) *Vid. Tit. Liv. lib. 1. Cap. 46. 47. 48.*

(b) *Sunt quædam vitiorum elementa ; nemo repentè fuit turpiſſimus.* Juven. Sat. 2. v. 14.

aiſé d'imaginer, par le caractere altier & indépendant des Romains, que ce Gouvernement monarchique, qui n'étoit nullement fait pour eux, ne pouvoit pas être conſéquemment de longue durée... D'où il réſulte que le crime de Tarquin étoit dans l'abus qu'il a fait de ſes facultés intellectuelles, & par-là dans la Preſcience de Dieu; mais nullement dans cet Univers poſſible que Dieu, *ſelon Leibnitz*, a choiſi de préférence. C'eſt faire beaucoup d'honneur à quelque créature que ce ſoit, & ſurtout c'eſt en faire un peu trop aux Romains, que de ſuppoſer que la naiſſance de leur République ait pû déterminer l'*Etre ſouverain* à donner l'exiſtence (à l'excluſion de tout autre monde) à cet Univers poſſible & choiſi dans un nombre infini, parce que cette République y étoit renfermée comme la plante dans ſa graine, avec ſon *véhicule* qui étoit le crime de Tarquin... C'eſt abuſer du privilege acquis aux Philoſophes de faire des hypotheſes. Ce privilege ne doit avoir lieu, qu'autant qu'ils en uſent ſobrement.

CHAPITRE XX.

Que le mal moral, pour quelque motif, & en quelques circonſtances que ce ſoit, ne peut être regardé comme une cauſe néceſſaire, relativement au bien.

DIEU eſt le principe & l'Auteur du bien; donc il ne peut l'être du mal. Il le permet dans les êtres qu'il a créés libres, & le fait ſervir aux vues de ſa Providence.... *Voilà notre ſyſtême.* C'eſt ainſi, que de la premiere détermination de l'homme au mal, d'où, comme de leur ſource, ſe ſont débordés tous les autres maux, il a ſçu tirer le plus grand des biens.... C'eſt ainſi que tous les jours il fait ſervir à l'ordre, l'oppoſition naturelle de l'homme à ce même ordre... L'amour propre indentifié, pour ainſi dire, avec notre nature, en fournit une preuve convainquante & conſtante.

L'homme, généralement parlant, ne prend pour régle de ſes déſirs & de ſes actions, ni la volonté de l'Etre ſouverain qu'il n'ignore pas, ni l'amour de l'ordre qui ne lui eſt pas inconnu, ni le bien de ſes ſemblables dont il ſent la néceſſité en lui-même ; mais uniquement ce qu'il regarde comme ſon bien-être perſonnel . . . A la bonne heure ſi celui des autres s'y rencontre ; c'eſt même un trait de généroſité de ſa part, & dont on doit lui ſçavoir gré, lorſqu'après avoir puiſé beaucoup plus qu'il ne lui faut, il veut bien ſouffrir que ſes ſemblables puiſent, à leur tour, le peu qui reſte, & qu'il ne ſçauroit emporter ; c'eſt le vice de toutes les nations, de tous les Etats, de tous les ſexes, & de tous les âges ; & l'on peut ajouter de tous les tems. Ainſi, ce n'eſt point un *paradoxe*, ni une *maxime de ſatyre*, quand on dit que c'eſt pour lui ſeul que le laboureur fouille la terre ; quand on dit que c'eſt pour lui ſeul que le maçon bâtit ; que le marchand parcourt les mers, que l'avocat paſſe les nuits à fabriquer des Factums, que le médecin afflige tous ſes ſens auprès d'un malade,

que

que le militaire va ſe faire eſtropier ſur la breche... S'ils faiſoient toutes ces choſes pour l'amour de l'ordre, c'eſt-à-dire, pour l'amour de celui qui en eſt l'Auteur, il ne leur en couteroit pas davantage ; mais la nature pervertie étouffe, dans le plus grand nombre, la généroſité de ces ſentimens ; de ſorte qu'ils ne font toutes ces choſes, que pour eux-mêmes & pour eux ſeuls ; ils contribuent tous au bien de la ſociété, & n'en ont aucun mérite. Et cependant il en réſulte, du moins pour l'ordre phyſique, à-peu-près les mêmes avantages que s'ils agiſſoient par un principe de juſtice.

Nos terres ſont cultivées, & nous fourniſſent abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie ; nos maiſons ſont bâties & nous logent commodément ; les tréſors du Méxique, du Potoſe & du Pérou nous ſont apportés, avec toutes les ſuperfluités des deux Indes ; nos cauſes ſont défendues & quelquefois gagnées par la forme, quoique mauvaiſes par le fond ; nos malades ſont guéris ou dépêchés promptement ; l'ennemi eſt repouſſé de nos frontieres ; &

toutes choſes vont à-peu-près le même train pour un certain dehors, que ſi elles étoient conduites par la vertu même ... L'amour propre, déguiſé ſous toutes les formes, joue le perſonnage de preſque toutes les vertus, & fait que le gros de l'humanité ne s'apperçoit pas de leur abſence ... Si l'amour propre de quelque particulier, pour abréger le chemin ſouvent trop pénible & trop long qui conduit au bien-être, entreprend de faire des irruptions ſur celui des autres; alors ceux qui, de droit ou autrement, ſe trouvent ſaiſis des richeſſes, étant intéreſſés, (chacun pour ſoi) à prévenir les ſuites de telles entrepriſes, joignent la force aux loix, à ces mêmes loix qu'ils n'ont faites, d'un commun accord, que pour obvier à ce qui pourroit les troubler dans la poſſeſſion de leurs avantages; car il eſt certain que ce ne ſont pas les pauvres qui ont établi des peines contre le vol. Mais, que les pauvres deviennent riches; les voilà auſſi-tôt Légiſlateurs.

C'eſt ainſi que les Romains, ſi pauvres dans leur origine, après avoir été longtems voleurs par néceſſité, & l'être en-

ſuite devenus par état, n'eurent pas plutôt indignement & injuſtement dépouillé toutes les nations, qu'ils firent de beaux & ſages Réglemens contre le brigandage & la révolte. C'eſt par ce faux principe de juſtice, qu'ils puniſſoient cruellement du dernier ſupplice, & ſans miſéricorde, des Rois détrônés qui entreprenoient de ſe relever; des Républiques détruites & diſperſées, qui tâchoient de ſe réunir; des nations entieres qui faiſoient des efforts pour ſe ſouſtraire à la tyrannie cruelle & à l'avarice inſatiable des Gouverneurs qu'ils envoyoient à tour de rôle dans les Provinces, comme autant de ſang-ſues altérées.

Ce n'eſt pas que nous ayons au moins deſſein par-là de déſapprouver la domination, & de blâmer les loix (*a*); notre but eſt ſeulement d'obſerver les motifs & l'eſprit de leur premiere naiſſance, dans l'homme dépravé, afin d'en con-

(*a*) Recourir aux loix fondamentales eſt un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne ſera juſte à cette balance. *Paſch. Pen. Moral. Tit. 25.*

clure que ce n'eſt nullement l'amour de la juſtice & de l'ordre, mais des vues d'ambition & d'avarice, qui d'abord les ont fait établir (*a*). Et nous venons d'en fournir un exemple dans les Romains, qui, ne faiſant, dans leur origine, qu'une aſſez petite ville, n'avoient qu'une ſeule & même avarice, qu'ils appelloient l'amour de la Patrie ; l'orgueil s'y joignit enſuite, lorſqu'à force de dépouiller leurs voiſins, ils eurent dequoi ſubſiſter.... C'eſt ſous ce titre ſi ſpécieux & ſi impoſant qu'ils ont aſſouvi leur avarice & leur ambition, aux dépens de la ſubſtance & du ſang de tous les autres peuples, juſqu'à régorger ; c'eſt par un effet de cet orgueil dominant qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'aucune autre nation eût la hardieſſe de les imiter ; témoins les Cartaginois, qu'ils ne ruinerent, que parce qu'ils étoient auſſi grands voleurs qu'eux (*b*).

(a) *Boil. Satyr. XI. v. 105. & ſuiv.*

(*b*) Les voleurs, ennemis de toutes les loix, s'en font entr'eux, & quoiqu'ils ayent renoncé à l'honneur, ils ont établi une ſorte

Doit-on après cela s'étonner que *César* trouvât si mauvais qu'*Arioviſte* Roi des Germains, voulût envahir les Gaules, quoiqu'il n'eût passé lui-même les Alpes avec une armée, que dans le même dessein ? Et rien est-il plus sensé que ce qu'*Arioviſte* qu'il traitoit de *barbare*, sçut lui répondre dans cette circonstance (*a*) ? Mais si l'on veut avoir une juste idée de cette *conteſtation ſinguliere, entre ces deux hommes ſinguliers;* que l'on se représente deux brigands qui se disputent la dépouille d'un troisiéme, devenu trop foible pour leur faire le même traitement ; car il ne faut pas oublier que le peuple Gaulois, infortuné sujet de leur altercation, avoit lui-même autrefois passé les Alpes pour

---

d'honneur qui leur est propre. *Pasch. Pen. Moral.*

Populis omnibus, ipſiſque Romanis, ſi juſti eſſe velint, ad caſas eſſe redeundum, & illis qui toto orbe potiuntur, in neceſſitate ac miſeriis eſſe jacendum ; inquit. Carnead. apud. Lactant. Lib. 5. Cap. 16.

(a) *Vid. Comment. Cæſar. de Bello. Gal. Lib. I.*

aller brûler Rome & piller le Temple de Delphes....

Ainſi la grandeur de ces Romains, qui ont fait beaucoup de mal & peu de bien, (*quoiqu'en diſe M. Leibnitz*) ne doit pas être rapportée à cet *Univers poſſible*, qui, comprenant la République Romaine dans ſon économie, a mérité, par cette conſidération, d'être préféré, pour l'exiſtence, à une infinité d'autres; mais doit être uniquement rapportée, comme à ſa cauſe, au mauvais uſage que les Romains, comme tous les autres hommes, ont fait de leurs facultés naturelles... Nés voleurs, impérieux, fiers, indépendans, laborieux, ſobres, infatigables, intrépides, encouragés par les exemples continuels de leurs peres; pouvoient-ils manquer d'envahir le reſte de la terre, après avoir envahi toute l'Italie, du ſein de laquelle, comme d'un centre, ils s'étendoient à la circonférence de tout l'Univers?... D'où il réſulte que le mal moral, pour quelque motif, & en quelques circonſtances que ce ſoit, ne doit pas être regardé comme une cauſe néceſſaire, relativement au bien;

mais ſeulement *comme une cauſe occaſionnelle & contingente.*

CHAPITRE XXI.

Que la vertu ſeule peut former un arrangement parfait dans l'ordre intellectuel, & dans la ſociété. Fauſſeté de l'hypotheſe par laquelle on prétend établir, que le monde intellectuel a toute la perfection qu'il doit & qu'il peut avoir.

UN trait de la ſageſſe infinie eſt donc, comme nous l'avons obſervé, d'employer l'amour déſordonné que l'homme a pour ſoi-même, c'eſt-à-dire, ſon oppoſition à l'ordre, pour le faire ſervir de fondement à l'ordre même par lequel la ſociété ſubſiſte & ſe maintient. Quoique chaque homme ſe regarde à-peu-près comme s'il étoit ſeul ſur la terre, & quoiqu'il ne ſe recherche que lui ſeul, à l'excluſion de tous ſes ſemblables; il réſulte pourtant, de

ce fond d'injuſtice, en quelque façon, les mêmes avantages, que ſi chaque homme, en particulier, ne travailloit uniquement que pour le bien de la ſociété, & pour obéir aux vues du Créateur.

Mais, à conſidérer les choſes de près & avec attention, on découvre qu'il ne réſulte pourtant, de ce fond de diſcorde, qu'une harmonie apparente; c'eſt-à-dire, qu'une utilité ſuperficielle, tranſitoire, & toujours prête à ſe démentir; en ſorte que l'on eſt obligé de convenir qu'il s'en faut de beaucoup que cet arrangement, formé par les beſoins de chaque homme en particulier, c'eſt-à-dire, par l'amour propre, ſoit auſſi parfait que s'il étoit formé par la vertu. Quoiqu'en diſent quelques *Philoſophes du jour*, qui, pour des raiſons de goût, trouvent que le monde eſt extrêmement bien comme il eſt; & que pour y être parfaitement heureux, il n'y manque rien que de ne pas en ſortir, & d'y jouir toujours, du moins d'une aiſance & d'une ſanté paſſable.

Toute économie ſage & parfaite n'ap-

partient qu'à la vertu ; & l'exactitude de cette économie eſt telle, que chacune de ſes parties eſt contente du lieu qu'elle occupe ; à-peu-près, comme dans la compoſition économique du corps humain... Ce qui ne ſe trouve pas, ni ne peut ſe trouver dans l'arrangement formé par le vice, c'eſt-à-dire, par les vues d'un intérêt perſonnel, où chaque partie eſt toujours très-mécontente du lieu qu'elle occupe, quelque commode & quelque avantageux qu'il ſoit, comparé à une infinité d'autres ; *parce que l'avarice & l'orgueil ne comptent jamais ce qu'ils ont ; mais ce qu'ils n'ont pas*... Pour ſe former une image de ces deux économies ; que l'on ſe repréſente deux familles. Que dans celle-ci, les enfans obéiſſent à leur pere, par amour, par reconnoiſſance ; que toutes leurs actions, leurs déſirs, leurs volontés ſe rapportent à lui ; & de-là, à celui qui eſt l'Auteur des uns & des autres. Voilà l'arrangement formé par la vertu ; voilà l'ordre primitif établi par le Créateur ; & tant s'en faut qu'il ſoit contraire à la ſaine nature, qu'au contraire, il y eſt exacte-

ment conforme. Que dans l'autre famille, les enfans obéiſſent par crainte ou par hypocriſie ; par crainte, lorſque la force leur manque pour ſe ſouſtraire au châtiment ; par hypocriſie, lorſque des vûes particulieres d'intérêt, les obligent à la diſſimulation... Or les premiers ne cauſeront aſſurément jamais aucun trouble dans la famille ; ils ne murmureront pas, & ſe révolteront encore moins... Lorſque les autres, au contraire, n'auront plus rien à craindre ou rien à eſpérer, ils ſe montreront inſolens & rébelles ; ils mettront tout en combuſtion ; ils affligeront, ils deshonoreront, ils ruïneront celui de qui ils tiennent le jour.

Ces deux arrangemens admettent encore autant & plus de différence qu'il n'y en a entre deux ſoldats, l'un deſquels combat par un principe de valeur, & l'autre ſeulement par la crainte de ſon officier qui lui tient le piſtolet dans les reins... Le premier, uniquement touché de l'honneur, n'aſpirera au butin que parce qu'il eſt la marque de la victoire; l'autre ne déſirera la victoire, qu'à cauſe du butin ; mais en tout tems,

moins attentif à ſaiſir le ſignal & l'ordre, qu'à ſaiſir le moment de la fuite.

C'eſt de cet arrangement défectueux, uniquement formé par l'amour propre, que procedent, comme d'une ſource éternelle, les guerres & tous les déſordres qui ont mille fois boulverſé la nature (*a*); c'eſt de lui que pullulent, comme les rejettons de la ſouche, tous les crimes publics & privés; les noirceurs, la fourberie, la mauvaiſe foi, la trahiſon, la lâcheté, l'infamie; les friponneries couvertes, les brigandages ouverts, les vexations, les concuſſions, les monopoles, les injuſtices de toute eſpece; la médiſance, la calomnie, l'eſprit de trouble & de révolte; la dureté, l'inhumanité, l'avarice, l'orgueil, l'arrogance, la préſomption, la fatuité en tous genres; l'intempérance, le libertinage & la débauche.... De ſorte que s'il ſe trouve quelque juſtice ſur la terre, elle ne vient pas, à coup ſûr, de l'ar-

(*a*) La pente vers ſoi, eſt la ſource de tout déſordre, en guerre, en police, &c. *Paſch. Penſées morales. Tit. IX.*

rangement formé par l'amour de ſoi-même.

L'homme, qu'un fond de juſtice fait agir, s'éleve ſur les aîles de cette vertu juſqu'au premier principe, & ſe perdant de vue, il ne voit plus que cette premiere cauſe dans lui-même & dans tout le reſte... Peut-on douter que celui-là ne ſoit d'une probité plus exacte, que celui que l'on appelle ordinairement & dans le ſtyle du tems, *un homme d'honneur*, *un galant homme*, qui n'enviſage, dans la pratique de quelques vertus apparentes *& de mode*, que la réputation & le bien-être qu'elle lui procure; qui n'employe l'extérieur de l'équité, que pour mieux couvrir ſes injuſtices; toujours prêt à lever le maſque, s'il ne retire que peu ou point d'utilité de ſon déguiſement. C'eſt cette diſſimulation générale & particuliere de chaque Etat qui donne à la ſociété ce vernis de l'ordre, que quelques-uns prennent pour l'ordre même... Voilà ce qui fait confondre la crainte ſuperſtieuſe & lâche avec la Religion; la témérité ſacrilége avec la force d'eſprit & l'étendue des lumieres; l'indo-

lence & l'inſenſibilité avec la Philoſophie ; la valeur & le courage, avec une férocité animale ; la modeſtie avec la baſſeſſe du cœur ; la prudence avec l'aſtuce pernicieuſe ; la grandeur & la nobleſſe avec l'orgueil & la fierté impertinente ; la chaſteté & la ſobriété avec l'amour de la ſanté & un régime bien entendu ; de ſorte que la ſociété eſt comme un bal maſqué, ou chacun paroît tout autre que ce qu'il eſt ; où chacun n'eſt en garde contre celui avec qui il a à traiter, que parce qu'il craint qu'il ne lui reſſemble . . . Rien ne paroit, ni mieux lié, ni plus uni que toutes les ſociétés ; & cependant rien n'eſt plus iſolé ; car il n'y a ſi petite partie qui ne ſe regarde comme un *tout*, & qui, en conſéquence, ne ſe préfere à l'*enſemble*, croyant au moins le valoir.

» Le *Moi* eſt haïſſable, dit Paſ-
» chal (*a*) ; ainſi ceux qui ne l'ôtent pas
» & qui ſe contentent ſeulement de le
» couvrir, ſont toujours haïſſables . . .

(a) *Tit. 29. Penſées morales.*

» Point du tout, dira-t-on; car en agiſ-
» ſant comme ils ſont, obligeamment
» pour tout le monde, on n'a pas ſujet
» de les haïr . . . Cela eſt vrai, ſi l'on ne
» hait dans le *Moi* que le déplaiſir qui
» nous en revient. Mais ſi on le hait,
» parce qu'il eſt injuſte, on le haïra
» toujours. Le *Moi* a deux mauvaiſes
» qualités; il eſt injuſte en ſoi, en ce
» qu'il ſe fait centre de tout; il eſt in-
» commode aux autres, en ce qu'il veut
» les aſſervir; car chaque *Moi* veut
» dominer ſur les autres, ou par la ſu-
» périorité des talens, ou par les quali-
» tés perſonnelles, ou par les avantages
» de la fortune, ou par les façons obli-
» geantes. Si c'eſt par le dernier de ces
» moyens; il en ôte l'incommodité,
» mais non pas l'injuſtice ». *Par où il eſt aiſé de juger* combien peu il doit ſe trouver d'équité dans un Monde qui n'eſt compoſé que de *Moi*.

C'eſt pourtant là cet arrangement que nos *Philoſophes de ruelles, de caffés, & de tables élégantes*, trouvent extrêmement bien comme il eſt, en prouvant à leur mode, c'eſt-à-dire, par des bons mots, des ſaillies, des épigrammes,

des madrigaux, des épitres galamment ſçavantes, *que le monde a toute la perfection qu'il peut & qu'il doit avoir; qu'il y auroit de la folie à ſouhaiter qu'il fût autrement, & que ſi tant eſt que Dieu en ſoit l'Auteur, il n'a pu en conſcience rien faire de mieux* (a). C'eſt la penſée de *M. Leibnitz*, qui veut que dans un nombre infini d'Univers poſſibles, Dieu ait choiſi le meilleur & le plus parfait pour lui donner l'exiſtence. Pour nous, comme nous ne reconnoiſſons d'autre poſſibilité que la volonté de Dieu dans la création, nous n'imaginons pas où il a pu choiſir... d'ailleurs nous nous donnerons bien de garde de penſer que cet Univers qui nous eſt connu, & dont une petite partie nous a été aſſignée *pour y camper, plutôt que pour y demeurer*, ait ſon dernier dégré de perfection; & que ce ſoit pour cela même que Dieu

(a) *Ventoſi homines, jactantes, injurioſi; ideoque mendaces... Ad omnia famæ momenta volitantes; verſificatores, epigrammatarii, & ferè Philoſophi.* Vopiſc. in Saturn. Cap. 7.

l'a préféré à une infinité d'autres, leſquels, ſans qu'il y ait de leur faute, ſont reſtés *dans les eſpaces imaginaires de la poſſibilité.* Tout ce qui tend à une fin n'aura néceſſairement le dernier dégré de cette perfection dont il eſt ſuſceptible, que lorſqu'il aura atteint le terme auquel il tend. Or le monde préſent tend à une fin, puiſqu'il eſt impoſſible qu'il n'ait été créé pour une fin; donc il n'aura le dernier dégré de cette perfection dont il eſt ſuſceptible, que lorſqu'il ſera parvenu à ce terme auquel il tend... Or il eſt très-manifeſte qu'il n'y eſt pas encore parvenu, *& que ce que nous voyons ne ſçauroit être cette fin*; donc il n'eſt pas parfait, & ne le ſera, pour parler le langage de l'Ecriture, qu'*au tems de la conſommation* (a). S. Paul dit lui-même, *que toutes les créatures gémiſſent, & ſont comme dans les douleurs de l'enfantement, dans l'attente de celui qui doit*

(a) Epitre aux Romains, *Chap. 3. v. 19. 20. 21. & ſuiv.* Apocal. *cap. 20. v. 11. cap. 21. v. 1.*

les délivrer ... Cela veut-il dire que notre monde a toute l'excellence qu'il peut avoir, *& qu'il a été créé pour en rester-là* (a) ?... *Tout ce que Dieu a fait est bon*, dit la même Ecriture; voilà ce que nous croyons. Mais nous ne déciderons pas, comme nos Philosophes, *que si Dieu vouloit créer de nouveaux mondes, il ne pourroit retomber que dans une répétition ennuyeuse;* d'autant que le plus sublime effort de toutes les conceptions humaines, ne forme pas un point dans l'immensité de sa puissance; puisqu'elle n'a d'autre durée que l'éternité, ni d'autres bornes que l'infini (*b*).

Outre, que lorsqu'il est question de notre Monde, ce n'est nullement le monde matériel qui doit être le principal objet; mais le monde intellectuel. Si la matiere existoit seule, elle seroit toujours bien, de quelque maniere qu'elle fût arrangée, puisqu'elle ne con-

---

(a) *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* Gen. Cap. 1.

(b) *Immensa est, finemque potentia cœli, non habet.* Ovid. Metam. Lib. 8. Fab. 16.

noît, *ni le pis ni le mieux*, & que l'ordre, dont elle eſt ſuſceptible par ſa capacité pour les formes, n'eſt relatif qu'à la ſeule intelligence; car il y auroit autant d'abſurdité à croire que l'intelligence a été créée pour la matiere, qu'il y en auroit à croire que la matiere a été créée & qu'elle exiſte pour elle-même. *L'exiſtence de la matiere, eſt, pour ainſi dire, toute dans l'intelligence; mais rien de l'intelligence n'eſt dans la matiere*... Or quand il s'agira de décider ſi ce qui *eſt proprement notre Monde*, a toute la perfection qu'il doit avoir; ce ne ſeroit pas être judicieux que d'aller conſulter un perſonnage, qui, ne connoiſſant que la vie animale, fait conſiſter la perfection de ſon exiſtence & de celle de l'Univers, dans le ſentiment délicieux que ſes organes peuvent lui occaſionner... Ces avantages trop bas, trop courts, trop incertains, que la moindre maladie altere & anéantit quelquefois comme la mort, ne ſçauroient être (quoiqu'en diſent le voluptueux & le gourmand,) la fin d'un Etre intelligent. *Au reſte, ſi notre monde*, c'eſt-à-dire, *celui que*

nous formons, eſt le meilleur que Dieu ait pû trouver dans la poſſibilité infinie ; on laiſſe à juger quels ſont les autres....

CHAPITRE XXII

Que le bien-être phyſique n'eſt pas plus la récompenſe de la vertu, que le mal-être phyſique n'eſt la punition du crime.

UN grand argument des *Matérialiſtes* & des *Spinoſiſtes* qu'ils employent volontiers contre la Providence, c'eſt celui-ci : Si la Providence, diſent-ils, étoit le principe de cet ordre moral & intellectuel que vous ſuppoſez, elle ne permettroit pas que ceux d'entre les hommes qui lui reſſemblent, c'eſt-à-dire, qui contribuent à cette économie autant qu'il eſt en eux, fuſſent dans la baſſeſſe, la miſere & l'aviliſſement, pendant que les ennemis de ce même ordre, *qui n'agiſſent que pour leur compte, & qui s'occupent auſſi*

peu de la cauſe premiere, que s'ils étoient eux-mêmes, chacun en particulier, l'Etre néceſſaire & indépendant, ſont dans la proſpérité, dans l'élévation, & nagent dans les délices (*a*) . . . Or

(*a*) Claudien, pour croire une Providence, attendoit que Rufin fût pendu. *Vid. Claud. in Ruf. Lib prim.*

Cette ſaillie eſt aſſez ordinaire aux Poëtes. *Malherb. Ode contre le M. d'Ancre.*

Eſſe Deos credam? Fidem jurata fefellit. Eleg. Lib. 2. & paſſim. apud. Ovid. & cæteros Poëtas.

Mais leurs façons de parler ne doivent pas plus tirer à conſéquence que leurs façons d'agir.

Les Orateurs même n'ont pas été exempts de ce murmure inſenſé; en voici une preuve.

Nullam terras deſpicere Providentiam teſtor, ſuperſtes omnium meorum. Quintil. Præfat. Lib. 6. Parce que celui-ci eſt trompé par ſa maîtreſſe, parce que cet autre perd ſa femme, ou ſon fils, ou ſa fille; donc il n'y a point de Providence? N'eſt-ce pas là une concluſion bien ſenſée?

D'autres, au contraire, parce qu'ils ſont heureux, & qu'ils le méritent ſi peu, ſe croyent fondés à nier la Providence.

Nullos eſſe Deos, inane Cœlum,
Affirmat Cœlius, probatque quod ſe
Factum dùm negat hæc, videt beatum.

Martial. Epigr. 21. Lib. 4.

rien n'eſt plus commun que de voir ce que vous appellez la *vertu*, dans l'affliction & l'obſcurité; & ce que vous appellez le *vice*, dans la grandeur, ou du moins dans l'opulence & les plaiſirs... Donc la Providence, *principe de l'ordre, dans le ſens que vous l'entendez*, n'a d'exiſtence que dans votre ſuppoſition... Donc ce que vous appellez la *vertu* n'eſt pas l'ordre, comme ce que vous appellez le *vice* n'eſt pas le déſordre; à moins que vous n'ayez deſſein de donner le nom d'harmonie à la confuſion & à la diſcorde, & le nom de diſcorde à l'harmonie; ce qui fait une façon de penſer, où il entre plus de miſanthropie que de jugement.

Avant que de répondre à cette objection, il ſeroit néceſſaire que le *Matérialiſte* voulut définir exactement le *bien* & le *mal phyſique*, l'*élévation* & la *baſſeſſe* (*a*). S'il fait conſiſter le bien

(a) *Bonum & malum nihil aliud ſunt præter cogitandi modos, qui nos penès non ſunt.* Spin. Ethic. Part. 4. Præfat. & in Append. Part. 1. & paſſim.

N'eſt-ce pas là une définition bien exacte,

& le mal dans les ſenſations agréables ou fâcheuſes ; cette définition eſt fauſſe, puiſque nous avons obſervé plus haut, que cette façon d'exiſter, étant toute dans l'organiſation, elle ne dépend aucunement de nous. Un Prince peut avoir la goutte & la pierre ſur le trône, pendant que le dernier de ſes ſujets jouira d'une ſanté vigoureuſe ſous ſa chaumiere ; & ces exemples ne ſont pas rares ... Ainſi les ſenſations ne peuvent conſtituer l'eſſence, ni du bien, ni du mal ; *autrement les chevaux, qui tirent l'équipage, ſeroient ſouvent plus heureux que celui qui eſt dedans.* S'il fait conſiſter le bien & le mal dans les moyens que donnent les richeſſes de ſe procurer des ſenſations agréables ; il aura également tort, puiſque, comme nous l'avons obſervé, les avantages qui dépendent du méchaniſme étant, de leur nature, courts, incertains, c'eſt-à-dire, ſujets à être altérés ou anéantis par une incommodité ou quelqu'au-

---

bien inſtructive & bien propre, ſur-tout à faire d'honnêtes gens ?

tre accident, il s'enſuit qu'ils ne peuvent conſtituer l'eſſence du bien.

Si les *Matérialiſtes* font conſiſter le mal dans la privation des richeſſes, ils ne rencontreront pas plus juſte, puiſque, comme nous l'avons obſervé, un Monarque peut être ſur le trône comme un patient ſur le chevalet . . . Ainſi on peut donc être très-malheureux avec tous les moyens de ſe procurer des ſenſations agréables, comme on peut être heureux malgré la privation de ces moyens . . . *D'où il réſulte que le plaiſir & la douleur ne peuvent conſtituer l'eſſence du bien, relativement à la ſubſtance intelligente, mais ſeulement à l'organiſation; ce qui n'eſt, ni au pouvoir des riches, ni des pauvres, ni des foux, ni des ſages, & ne dépend pas plus de nous que le battement des arteres & la circulation du ſang.* A l'égard de la baſſeſſe, de l'obſcurité & de l'aviliſſement que nos *Matérialiſtes* regardent comme le partage de la vertu; il ſeroit à propos qu'ils vouluſſent encore nous définir ces manieres d'être . . . . En attendant nous allons expliquer notre penſée.

L'honnête homme, *& non pas l'homme d'honneur*, ne connoît d'aviliſſement & de baſſeſſe que dans les ſentimens d'où naiſſent les mauvaiſes actions ; comme il ne connoît d'élévation & de ſplendeur que dans ces mêmes ſentimens d'où naiſſent les actes vertueux . . . Conſéquemment il peut arriver que la baſſeſſe ſe trouve dans ce que les *Matérialiſtes* appellent la ſplendeur, comme il peut arriver, que ce qu'ils appellent la baſſeſſe, ſe trouve dans l'élévation ; & ceci n'eſt point un paradoxe . . . Que l'on jette un coup d'œil ſur l'Hiſtoire du Genre humain, & l'on y verra une infinité de Princes qui étoient les plus vils de ces millions d'hommes auxquels il commandoient ...

Et ſi quelques *Philoſophes du jour* ſoutiennent qu'indépendamment des vices, les richeſſes & les honneurs ſont de vrais biens, & que celui-là peut ſe dire heureux qui en poſſede beaucoup ; nous répondons, que comme, *pour juger d'une eſpece, on ne va pas choiſir un monſtre ;* de même, pour juger de cette félicité de l'ame qui eſt l'ouvrage de la vertu, on ne doit pas

s'arrêter

s'arrêter à la déciſion précipitée de ceux qui donnent *dans le Fanatiſme de l'incrédulité*, ou pour ſe raſſurer eux-mêmes, ou pour raſſurer leurs admirateurs contre les craintes importunes que tous leurs frivoles raiſonnemens ne peuvent étouffer (*a*)... Les répliques bouffones, & les maximes comiques d'*un fat bel-eſprit*, peuvent être regardées par des gens ſuperficiels & de peu d'acquis, comme des déciſions ſans appel; mais ceux qui, avec un jugement nourri par la réflexion, apprécient les choſes ſelon leur juſte valeur, & qui ne ſe laiſſent point éblouir par le clinquant, demandent, *dans une affaire de cette importance*, d'autres preuves que la pointe d'une épigramme, ou la ſaillie d'un madrigal...

D'ailleurs, quand même la baſſeſſe & l'obſcurité, la douleur & la miſere, telles que les *Matérialiſtes* ſe l'imaginent, ſeroient effectivement le partage de tous ceux qui aiment uniquement &

(a) *Nemo malus felix; minimè corruptor.* Juven. Satyr. 4.

ſincerement la vertu, *dans le ſens que nous l'entendons ;* bien loin que cela fît pour leur cauſe, c'eſt-à-dire, que cela pût ſervir à prouver qu'il n'y a point de Providence, ou que s'il y en a une, elle ne prend pas, (n'étant autre que la néceſſité phyſique) plus de ſoin des bons que des méchans, des foux, que des ſages, des hommes que des bêtes ; c'eſt que rien, au contraire, n'établit mieux les vues de cette Providence, & conſéquemment le principe inconteſtable *que le monde intellectuel n'eſt, ni ce qu'il doit être, ni comme il doit être ; & que ce que nous voyons, touche, par ſes extrémités, à quelque choſe que nous ne voyons pas*... Car s'il n'y avoit que la vertu qui fût ici bas dans l'opulence, & le vice dans la miſere ; s'il n'y avoit que l'honnête homme qui fût dans l'élévation, & le ſcélérat dans la baſſeſſe ; cet ordre, qui ſemble ſi parfait & ſi bien entendu à ceux qui ſe hâtent de décider & qui parlent toujours avant que de penſer, ſeroit au contraire un préjugé d'un grand poids contre la vie future ; on ſeroit du moins fondé à croire qu'il

n'y auroit pas d'ordre plus parfait à eſpérer, *& que ce que l'on voit eſt tout ce qu'il y a à voir*... Mais le juſte, dans l'adverſité, & le vicieux dans la proſpérité, prouvent inconteſtablement, chacun pour ſoi, que Dieu ayant tout créé pour tendre au plus parfait, & ce que nous voyons ici bas étant très-défectueux, ce n'eſt point ici conſéquemment la ſphere de l'ordre conforme à cette juſtice qui ne régnera à l'excluſion de tout déſordre, que dans un monde où il n'y aura que des amateurs de la juſtice (*a*)... comme le déſordre ne régnera lui-même, à l'excluſion de tout ordre, que dans un monde où il n'y aura que les amateurs de l'injuſtice.... *C'eſt ici la ſphere du bien & du mal* (*b*).

En ſuppoſant même, pour un moment, la vérité douteuſe & équivoque; nos Adverſaires n'y gagneroient

---

(a) *Hæc duo mixta non deſinent, donec bonum approprietur mundo ſuo.* Thom. Hyd. Hiſtor. Vet. Relig. Perſar. Cap. IX.

(b) *Juſtum & impium ſeparabit Deus; & tempus omnis rei tunc erit.* Eccleſ. Cap. 3. v. 18.

encore rien, au jugement de tous ceux qui ne ſe laiſſent point entêter par la prévention & la préſomption. Car auquel des deux doit-on ajouter le plus de foi? Lequel doit-on eſtimer le plus incapable de tromper ou de ſe tromper, *ou celui qui reconnoît un Etre ſuprême Créateur de toutes choſes, qui les maintient par ſa puiſſance, qui les gouverne par ſa ſageſſe, & les conduit à une fin qu'il connoît, & qu'il ne nous a pas laiſſé ignorer, du moins dans ce qui nous intereſſe eſſentiellement; ou celui qui enſeigne ſans le croire, ou du moins ſans en être bien ſûr, que tout ce qui exiſte eſt l'effet naturel d'une ſubſtance, laquelle, en vertu de ſon extenſion & d'un mouvement qu'elle ne connoît pas plus qu'elle ſe connoît elle-même, produit des êtres qui connoiſſent l'un & l'autre, & qui ſe connoiſſent eux-mêmes* .... Que nos *Matérialiſtes* décident entre *Paſchal* & *Vanini*, cet Enthouſiaſte en incrédulité (*a*), qui ne s'eſt dit Athée, que parce

(*a*) L'Athéïſme a ſes Fanatiques, ſes Enthouſiaſtes & même ſes martyrs.

qu'il étoit fou ; car, à propos de quoi, un homme qui ne reconnoît point d'autre vérité infaillible que celle de ſon exiſtence, ſe laiſſe-t-il brûler ? Quel intérêt peut prendre à la défenſe de quelque vérité que ce ſoit, celui qui nie l'exiſtence du principe de toute vérité ?... Quelles pouvoient être les vues de cet *autre Fanatique* de la même eſpece & de la même ſecte vulgairement connu ſous le nom du *Curé d'Etrépigny* (*a*), qui, à la fin d'un ramas de raiſonnemens inſenſés, & de conſéquences impertinentes & ignorantes, contre l'exiſtence de Dieu & contre la Religion, *en appelle au Tribunal de la vérité, de toutes les procédures qui pourront être faites après ſa mort contre ſa mémoire &* contre ſes rapſodies, dont le moindre défaut eſt de cauſer un ennui inſoutenable ?

Voilà pourtant les Docteurs que nos *Matérialiſtes* choiſiſſent de préféren-

(*a*) Il ſe nommoit *Jean Meſlier*, & a fait des ſottiſes manuſcrites, cherement vendues aux connoiſſeurs en ce genre.

ce (*a*) pour la régle de leur Foi, *dont le principal article eſt celui de ne rien croire!* Non pas que la Doctrine de ces raiſonneurs ait du moins quelqu'apparence de ſolidité, mais uniquement parce qu'ils font main baſſe ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes ; mais uniquement parce qu'ils les raſſurent un peu contre la crainte importune dont ils ſe ſentent tourmentés malgré eux, *qu'il n'y ait un Dieu, & que leurs ames ne ſoient immortelles* ; motifs de crainte qu'il n'eſt pas difficile de deviner.

Paſchal, le génie le plus brillant, & l'eſprit le plus conſéquent de ſon ſiecle ; *Malebranche*, le Philoſophe le plus profond & le plus géométrique ; *Deſcartes* (*b*), le pere de la Philoſophie

---

(a) *Ægroti veteris meditantes ſomnia ; gigni, de nihilo, nihil ; in nihilum nil poſſe reverti. Hoc eſt quod pallent.* Perſ. Sat. 3.

(b) *Hactenùs humanæ fuerat quæ impervia menti, ſeſe illi totam exhibuit natura videndam.* Santolius Victorin.

Tria ignoravit Carteſius. Mentis naturam, primam cauſam & rerum originem ; qui-

moderne, qui le premier, en nous dévoilant les ſecrets de la nature, nous a fait admirer en eux les reſſources infinies de la ſageſſe & de la puiſſance de Dieu. Ces grands hommes & pluſieurs autres du même ordre, *ſi l'on en veut croire nos Philoſophes de mode*, ne ſont que des viſionaires abrutis par la ſuperſtition, dans ce qu'ils ont enſeigné de Dieu & de l'ame humaine..... *Paſchal*, entr'autres, eſt celui qu'ils maltraitent le plus volontiers, parce qu'il eſt le plus preſſant & le plus piquant... *Une ſanté languiſſante*, diſent-ils, *& un corps décharné, le rendoient plus Myſanthrope que Philoſophe; inſupportable à lui-même, il s'eſt fait une étude de ſe le rendre à tout le monde, en ne préſentant à ſes Lecteurs que tous les mauvais côtés du genre humain... Pouvoit-il ne pas décrier la volupté & les douceurs de la*

---

bus adjici poteſt errorum vera cauſa. Spin. Epiſt. 2. Reſp. ad D. Oldenburg. 1660.

Et Spinoſa n'a rien ignoré que ce qu'il falloit ſçavoir, du moins dans cette circonſtance.

vie, étant ſi peu propre à en jouir ? Si un corps ſain & robuſte, ſi un eſtomac vigoureux lui étoient tombés en partage, au lieu de médire de la volupté, il en eut fait l'éloge, & eut ſagement cherché à en tirer parti comme les autres . . . Ce qui veut dire apparemment qu'un homme ne prêche l'irréligion & ne fait l'éloge de tout ce qui flate la cupidité, qu'autant qu'il creve de ſanté & d'embonpoint ; mais quelques-uns de ceux qui font ce reproche à *Paſchal*, fourniſſent dans leur méchaniſme *une preuve hideuſe & ennuyeuſe du contraire ;* car le *pourceau d'Epicure le plus rebondi*, ne prêche pas avec plus de paſſion les plaiſirs de la table & les délices de toute eſpece qui forment le cortege de l'opulence ; quoique la nature, comme à *Paſchal*, ne leur ait donné rien moins qu'une ſanté d'athlete. D'où il réſulte que comme un corps ſain & robuſte ne renferme pas toujours l'ame d'un débauché ; de même un corps foible & décharné, ne renferme pas toujours une ame chaſte & ſobre ; & cette maxime ne ſeroit pas difficile à confirmer par des exem-

ples pris dans tous les états ; de ſorte que *Paſchal* ne ſe ſeroit pas rendu plus ridicule que des milliers d'autres, ſi malgré les défectuoſités de ſon méchaniſme, il eut voulu donner dans l'intempérance, *& ſe mettre ſur le bon ton ; du moins, quant à la théorie, ſi ſa foible ſanté lui eut interdit la pratique* ... Voyons d'autres difficultés ....

CHAPITRE XXIII.

Pourquoi le bien, dans le ſens que les Matérialiſtes l'entendent, n'eſt pas ordinairement le partage de la vertu.

EN voici quelques raiſons, en attendant que nos Adverſaires nous en fourniſſent de meilleures.

1° La vertu exclud l'amour illicite de ſoi-même, & n'admet que l'amour du bien général, qui exclud l'avarice & l'ambition, leſquelles, à leur tour, excluent l'amour du bien général, &

n'admettent que l'amour du bien particulier. .... Conſéquemment il ne doit pas arriver communément, que le bien, *dans le ſens que les Matérialiſtes l'entendent*, ſoit le partage de la vertu, puiſque ſans l'avarice & l'ambition, il eſt du moins aſſez rare que l'on y parvienne.

2° La vertu a encore cela de particulier, qu'elle ne connoît de vrai bien que celui qui fait naître la confiance, & qui procure la tranquillité de l'ame; or *le bien des Matérialiſtes* ne fait point naître la confiance, & ne procure point la tranquillité de l'ame, du moins celle qui accompagne néceſſairement la vertu; conſéquemment la vertu ne le reconnoiſſant pas pour un vrai bien, elle le néglige & elle le mépriſe.

3° Il faut des ſoins, des peines, des travaux, des combats pour parvenir à la poſſeſſion de ce que les *Matérialiſtes* appellent le bien; & quand on y eſt parvenu, il eſt auſſi aiſé de le perdre qu'il a été difficile de le gagner; outre, qu'indépendamment des hazards, ſa poſſeſſion, ſelon les loix de la nature, doit être fort courte ... Or la vertu,

dont le caractere propre eſt d'être prudente, connoît & voit la fragilité de ce bien ; conſéquemment elle aime mieux employer ſes ſoins, ſes peines, ſes travaux, ſes combats à acquérir la poſſeſſion d'un bien qui ſoit indépendant de la durée & des hazards, c'eſt-à-dire, qui ſoit immortel comme elle... Les *Matérialiſtes* peuvent-ils imaginer un bonheur plus complet que celui de *Céſar* & celui de *Cromwel?*... Cependant deux lignes de fer dans le cœur, ont empêché que le bonheur de l'un ne fût fort long ; & un grain de ſable mal placé, a rendu fort court celui de l'autre.

4° La vertu fait bande à part ; & pour parvenir au bien phyſique, il faut, du moins aſſez ſouvent, faire bande commune, c'eſt-à-dire, aller de compagnie avec ceux qui ſe propoſent le même but, ou qui déja ſont en poſſeſſion du même objet ; il faut être l'ami de ceux-ci, l'eſclave de ceux-là, le rival de l'un, l'ennemi de l'autre ; il faut ſçavoir mentir & même ſe parjurer au beſoin ; il faut ſçavoir flater, louer, élever juſqu'au ciel *ce qui mérite ſouvent d'être abaiſſé juſqu'au cen-*

tre de la terre (a) . . . Or la vertu eſt incapable de menſonges, de fourberies, & de trahiſons ; la vérité & la juſtice ſont ſa régle ; conſéquemment elle aime mieux reſter dans une obſcurité qu'elle ſçait devoir être d'une auſſi courte durée que la ſplendeur des autres ; & elle eſt d'autant plus contente de ſon ſort, *qu'elle a un point de vue qui ne fait proprement que commencer là où celui des autres ſe termine & finit.*

L'obſcurité de la vertu & la ſplendeur du vice ne ſont pas d'ailleurs, auſſi ſouvent que le vulgaire ſe l'imagine, les effets du hazard, ou l'ouvrage de la fortune ; elles ſont plutôt une ſuite géométriquement néceſſaire de la façon d'agir de l'un & de l'autre . . . *La vertu*, dit un certain Livre, *engourdit ſes amateurs, elle les rend ſcrupuleux & modeſtes ; au lieu que le vice*, c'eſt-à-dire, *l'ambition opulente, ou au défaut de celle-ci, la miſere & la baſſeſſe effron-*

(a) *Quid Romæ faciam ? Mentiri neſcio.* Juv. Sat. 3. Lib. 1.

tées, toujours à l'affut d'un gain légitime ou non, ſe préſentent hardiment par-tout, entrent d'emblée par les portes qu'elles trouvent ouvertes, enfoncent celles qu'elles ne peuvent ouvrir, & ne croyent aucune iſſue honteuſe, pourvu que c'en ſoit une.

La vertu ſe trouve déplacée ici bas; elle eſt gênée parmi les hommes, comme un captif chez une nation barbare, qui dédaigne d'en apprendre la langue & d'en étudier les uſages, uniquement occupé du moment de ſa délivrance... Le vice au contraire regarde la terre comme ſa patrie, comme ſon domicile, comme ſon fonds; il y ſeme, il y bâtit, il y fait des établiſſemens, il y forme des projets, qui, pour être conduits à leur fin, demanderoient dix fois plus de tems que la nature n'en accorde, communément à l'humanité.

Aimeriez-vous donc mieux, *répond le Matérialiſte*, que tout le genre humain devenu vertueux, & bornant toute ſon ambition à le devenir de plus en plus, demeurât dans l'inaction & l'indolence?

Au contraire, *lui repliquons-nous*, nous voulons qu'il agiſſe ; mais pour une autre fin que celle qu'il ſe propoſe ; *& nous en concevons la poſſibilité.*

Cependant, *inſiſtera-t-il*, ſi vous ôtez *l'amour propre*, il n'y a plus dès-lors de ſociété ; conſéquemment plus de ſecours mutuels ; &, par une ſuite néceſſaire, plus d'ordre.

Nous maintenons que ce principe eſt faux, en ce qu'il eſt appuyé ſur la prévention injuſte *que la vertu, de ſa nature, eſt portée à l'indolence & à l'oiſiveté ;* rien au contraire n'eſt plus actif, ni conſéquemment plus ennemi de la pareſſe que la vertu, *dans le ſens que nous l'entendons*, c'eſt-à-dire, *dans ce qui conſtitue ſon eſſence* .... Mais que lui reſte-t-il à faire lorſque le vice, ſe fourrant par-tout, & ſe mêlant de tout, il lui bouche tous les paſſages, & lui oppoſe autant d'obſtacles qu'elle fait de pas ; lorſqu'il la pourſuit en tous lieux comme ſa plus mortelle ennemie ; lorſque, par les couleurs les plus noires, il la diffame, & la fait paroître afreuſe aux yeux d'un vulgaire

ignorant... Quel autre parti lui reſte-t-il à prendre que le ſilence & l'obſcurité ? C'eſt un préjugé enfanté par l'ignorance, & entretenu par la malignité, *que l'homme, exactement vertueux, n'eſt propre à rien.* Peu de gens, il eſt vrai, le veulent avoir pour compagnon ; & la raiſon n'en eſt pas difficile à deviner... C'eſt le vicieux, au contraire, qui, n'enviſageant jamais que ſon bien-être particulier excluſivement, ne procure le bien général, que par des circonſtances heureuſes pour la ſociété, mais dont elle ne doit pas lui tenir plus de compte que nous n'en tenons aux araignées lorſqu'elles prennent les mouches qui nous incommodent... Et s'il faut en donner quelques preuves par les faits, nous ne ſerons embarraſſés que du choix... Combien d'uſuriers ont laiſſé à des héritiers honnêtes gens qu'ils haïſſoient, les richeſſes immenſes qu'ils n'avoient amaſſées par tant de fatigues & par tant de crimes, que pour eux-mêmes, & pour eux ſeuls, dans l'eſpérance d'en jouir du moins un ſiécle ! Mais ſi nous voulons écarter les exemples vulgaires, combien d'hommes pu-

blics n'ont (*a*) travaillé avec ſuccès pour le bien général, *que parce qu'il étoit heureuſement, ſelon la conjoncture, une condition ſans laquelle leur bien-être particulier ne pouvoit avoir lieu !* Et ce qui doit porter à le croire, c'eſt que la conjoncture n'a pas plutôt ceſſé, que le bien général a été oublié... Les hiſtoires ſont remplies de pareils traits... Qui pourroit, par exemple, ſe perſuader ou perſuader aux autres, que l'objet de *Cromwel* a été le bien de ſa patrie plutôt que le ſien propre ? Que l'on vante, tant qu'on voudra, la tranquillité dont l'Angleterre a joui ſous ſa domination; il n'en ſera pas moins vrai, qu'elle doit la plus grande partie de cette tranquillité aux circonſtances. Elle étoit épuiſée de ſang, & abattue de travaux. Les Princes voiſins ſe trouvoient trop foibles ou trop occupés

(*a*) Tout le bien qu'il faiſoit aux autres, n'étant que pour aller par-là plus facilement à ſes fins; & couvrant toujours ſes vaſtes projets du ſpécieux prétexte du bien public & de la conſervation de la véritable, &c. *Maimbourg. Hiſt. de la Ligue Lib. 1.*

chez eux pour tirer raiſon de l'injure inouie qu'ils avoient reçue en commun dans la perſonne de *Charles*. Nous ne nions pas que l'Uſurpateur n'ait raſſemblé les plus grands talens ; mais nous diſons qu'il les a proſtitués à ſon orgueil & à ſon ambition . . . Remontons à un ſiécle plus reculé, & nous y verrons *Céſar* qui n'a fait le bonheur des Romains pendant un aſſez court eſpace, qu'après les avoir rendus eſclaves de ſon ambition & des vues particulieres qui lui avoient fait prendre les armes pour abaiſſer un Rival qui lui faiſoit ombrage (*a*) . . . C'eſt la crainte plutôt que la juſtice & la reconnoiſſance qui lui ont fait donner, comme à *Cromwel*, *ce titre ſi glorieux & ſi ſublime* (*lorſqu'il eſt mérité*) de Protecteur, de Conſervateur & de Pere de la Patrie. *Ils ont trouvé le ſecret ſingulier de ſe faire rendre des actions de graces pour le bien qu'ils ſe ſont fait à eux-mêmes*, *com-*

(a) *Qui victor evadit magis gloriatur quòd alteri obfuit, quàm quod aliis profuit.* Spin. Tract. Polit. Art. 5.

me pour le mal qu'ils avoient fait aux autres.

Ceci eſt plus que ſuffiſant pour prouver ce que nous voulions ; ſçavoir, que ſi l'amour propre occaſionne le bien général, on peut, ſans ingratitude, ne lui en ſçavoir aucun gré ; mais qu'il faut rapporter ces ſortes d'événemens à l'économie d'une Providence dont la ſageſſe eſt infiniment ſupérieure à la vanité & à la malice de l'homme. Nous avons auſſi démontré que ſi le bien-être phyſique, qui eſt la ſouveraine félicité des *Matérialiſtes*, n'eſt pas ordinairement le partage de la vertu ; ce n'eſt nullement pour les mauvaiſes raiſons qu'ils alléguent, c'eſt-à-dire, *parce qu'il n'y a pas de Providence ;* mais uniquement, & en premier lieu, parce que la vertu regarde comme un bien étranger à ſa nature & à ſa deſtination, tout ce qui eſt phyſique & tranſitoire. 2° Parce qu'il ſeroit également étranger à ſa nature d'employer les moyens que la dépravation a rendus néceſſaires pour parvenir à ce bien. 3° Parce qu'il arrive preſque toujours que lorſqu'elle veut y arriver par des voies licites,

elle trouve le vice ſur ſon paſſage qui lui coupe le chemin... 4° Nous avons voulu faire voir que c'eſt un préjugé auſſi faux qu'injuſte, de croire que la vertu, *dans le ſens que nous la concevons*, eſt une indolence qui rend le vertueux inutile au bien général. Ce défaut appartient tout entier à l'amour propre, qui ne ſe propoſe jamais que lui-même, dans toutes ſes actions, ſelon la penſée d'un de nos anciens Poëtes.

Je ne vois rien qui ne tende à ſon centre,
Et tout ſe porte & ſe pointe à ſa fin :
Mais l'homme ſeul viole ce deſtin ;
Car tout ſon but, c'eſt ſa gloire & ſon ventre (a).

(*a*) Que des miſérables qui manquent de tous moyens humains, ſoient tentés de nier la Providence ; *cela peut ſe concevoir ;* mais que ceux qui jouiſſent de toutes les richeſſes de la nature, combattent cette Providence avec acharnement, & faſſent tous leurs efforts pour éteindre l'idée de Dieu dans les hommes ; *voilà ce qui ne ſe conçoit pas ſi aiſément.* Une auſſi noire ingratitude ne devroit pas ſe rencontrer avec la figure humaine.

CHAPITRE XXIV.

Réponſes à différentes objections des Matérialiſtes contre la Providence & l'ordre, par leſquelles objections ils ſe contrediſent eux-mêmes.

SI l'ordre, *objecte le matérialiſte en inſiſtant*, & en changeant de batterie, *ne trouvant plus le monde bien comme il eſt ;* ſi l'ordre étoit une ſuite des vues de la Providence, *dans le ſens que vous l'entendez*, elle auroit un ſoin particulier de l'homme, lequel, étant un Etre intelligent, doit, ſelon votre Doctrine, lui reſſembler plus qu'aucun être dans la nature . . . Or rien n'eſt plus clair, que cette même Providence veille ſi peu à la conſervation de l'homme, que ſi on veut le ſuivre dès le premier inſtant de ſa naiſſance, on trouvera qu'elle s'en montre plus ſouvent la marâtre que la mere . . . Le froid, le chaud, le vent, la pluie;

la faim, la ſoif, les beſoins continuels de la vie ; les maladies de toute eſpece ; les animaux carnaciers, cruels, vénimeux ou incommodes ; les plantes mortelles qui croiſſent indifféremment avec les plus ſalutaires . . . Les années de ſtérilité, les fléaux de la guerre, de la peſte . . . L'inégalité prodigieuſe des conditions qui *rend plus des trois parties du genre humain eſclaves de la quatriéme* . . . . La diſtribution injuſte & mal ordonnée des biens, en conſéquence de laquelle *le pareſſeux a, au-delà du ſuperflu, pendant que celui qui travaille pour lui & pour les autres, manque même ſouvent du néceſſaire le plus indiſpenſable* . . . Et pour comble de maux, ajoutez-y *celui-ci, qui n'eſt pas un des moindres ;* c'eſt de voir l'homme de mérite à pied, & le ſot en Litiere, ou dans un char de triomphe ; c'eſt de voir le fat, l'impertinent généralement accrédité, vanté, fêté & propoſé comme un modele à toute l'humanité . . . Or tous ces arrangemens bizarres, ridicules & injuſtes ne prouvent que trop, ou qu'il n'y a point de Providence, ou qu'elle n'eſt autre que

cette Divinité fantaſque qui dirige les cartes & les dez dans la main du joueur, qui donne le branle à la roue d'une loterie pour faire tomber au Financier qui regorge de richeſſes, un argent dont il n'a que faire, & pour enlever, avec le peu qui lui reſtoit, toute eſpérance au malheureux qui avoit tenté cette derniere & unique reſſource, comme on riſquoit autrefois l'émétique à un malade déſeſpéré.

Nous diſons que dans toutes ces objections, il y a plus d'orgueil, de jalouſie & de mauvaiſe humeur, que de ſolidité ; outre que le *Matérialiſte* ne fait pas attention qu'il ſe dément, puiſque ce même Monde, qu'il trouvoit il n'y a qu'un moment *extrêmement bien comme il eſt*, il le trouve à préſent, & tout-à-coup, extrêmement mal arrangé..... Quoi qu'il en ſoit, voici ce que nous répondons .....

1° L'homme, le ſeul être animal dans la nature *qui penſe & qui raiſonne dans tout ce qu'il fait*, s'étant, en conſéquence de cette faculté diſtinctive & unique, déterminé contre le principe de l'ordre, il ne ſeroit pas de la juſ-

tice que l'ordre univerſel lui fût auſſi favorable, que s'il avoit été fidele à cette loi primitive, qui n'étoit faite que pour lui ſeul... D'où il réſulte deux vérités. La premiere, c'eſt qu'il n'eſt pas en droit de ſe plaindre; la ſeconde, c'eſt que quand il ſe plaint, c'eſt en pure perte... La folie de l'homme, & la ſource de tous ſes mécontentemens & de ſes chagrins, c'eſt de ſe croire l'*Etre néceſſaire & indépendant*... Si malgré les miſeres ſans nombre, dont la nature ſemble prendre plaiſir à l'accabler de toutes parts, comme pour le guérir de ſa chimere, il s'aime encore avec tant de complaiſance, & ſe recherche uniquement avec tant de paſſion; que ſeroit-ce ſi toutes les parties de l'Univers, conſpirant avec ſon ſot orgueil, ne ſe préſentoient à lui que ſous les faces les plus riantes? Bientôt, dédaignant la terre, il entreprendroit d'eſcalader le Ciel.... Il ne lui reſte donc d'autre parti à prendre, s'il veut être tranquille, que de ſe mettre bien avant dans la tête, que la multitude des maux dont il eſt aſſailli, & qui ſemblent ſe diſputer la gloire de

l'écraſer & de le détruire, n'a pour but que de lui rappeller continuellement ce bien unique qu'il a perdu, dans lequel il eut trouvé tous les autres ; & que de l'avertir ſans ceſſe que ſa Terre, *quoi qu'on en diſe*, n'eſt point ſa patrie ; puiſqu'avec la certitude de n'y reſter que fort peu de tems, il n'y rencontre encore que des ſujets de douleur. Voilà ce que la Religion enſeigne ; & voici ce que la raiſon naturelle, aidée de l'expérience, nous apprend.

L'homme ayant un corps ; ce corps, par une néceſſité priſe dans ſa nature, doit ſubir conſéquemment l'action & le choc de tous les autres corps qui l'environnent, qui agiſſent ſur lui, & ſur leſquels il agit... L'homme ayant une ame ; cette ame, par une ſuite de la deſtination de ſon état actuel, qui eſt d'être unie à un corps, doit conſéquemment éprouver toutes les ſenſations différentes que l'action & la réaction des autres corps lui occaſionnent par la médiation de celui qui eſt le ſien. D'où il réſulte qu'il n'eſt pas poſſible que l'homme, dans ſa façon d'exiſter actuelle, ſoit exempt de toutes

tes les incommodités qui lui ſont occaſionnées par tous les différens phénomenes. Ainſi donc il n'eſt, ni juſte, ni raiſonnable, mais eſt très-inutile de murmurer contre le froid, le chaud, le ſec, l'humide, ou d'autres accidens; outre que toutes ces choſes, en une infinité de circonſtances, ont leurs agrémens particuliers pour l'homme, & ſont d'une néceſſité indiſpenſable, pour les productions naturelles.

2° Il n'eſt, ni plus juſte, ni plus raiſonnable, ni moins inutile de murmurer contre les maladies, leſquelles ſont également une ſuite néceſſaire & inévitable de l'ordre phyſique, ainſi que la mort.

Le corps humain n'eſt qu'un aſſemblage d'humeurs, leſquelles, étant hétérogenes, c'eſt-à-dire, ayant des qualités oppoſées, ſe combattent en conſéquence juſqu'à l'entiere deſtruction du ſujet qu'elles ne conſtituent que tranſitoirement.

Outre cette raiſon phyſique, qui a lieu pour tout animal & pour tout corps, il y en a une morale qui eſt toute dans le mauvais emploi que l'homme fait de

ſon méchaniſme ; & c'eſt ſon intempérance & ſa cupidité qu'il veut ſatisfaire, à quelque prix que ce ſoit, & qu'il ſatisfait ſouvent juſqu'à l'extinction des premiers principes de la vie ; *de ſorte que la mort naturelle a rarement tort, & a peu d'occupation* . . . La faim, la ſoif & tous les beſoins continuels de la vie ſont encore une ſuite phyſique de la compoſition du méchaniſme, comme de l'action & de la réaction conſtante de tous les corps voiſins. Par-tout où il ſe fait des altérations, il faut néceſſairement des réparations ; outre que le principe vital eſt un feu extrêmement actif, qui demande différentes ſortes de ſubſtances analogues pour être maintenu & modéré dans ſon activité.

3° Les animaux qui nous nuiſent ne ſont pas en fort grand nombre, & par notre induſtrie, ils nous ſont devenus pour la plus grande partie beaucoup plus utiles que nuiſibles . . . Nous mangeons la chair de ceux-ci, nous nous couvrons de la dépouille de ceux-là ; de ſorte qu'il n'y en a pas un dont l'avarice & le luxe, de concert avec la

gourmandiſe & le beſoin, ne ſçachent tirer parti .... On en peut dire autant des plantes; & la façon dont nous corrigeons les plus mortelles, leur donne ſouvent le premier rang entre les plus ſalutaires.

4° A l'égard des ſtérilités, nous n'avons que trop de preuves, qu'elles ne nous cauſeroient pas un grand dommage, à moins qu'elles n'égalaſſent le nombre de celles de l'Egypte; ſi le monopole le plus infâme, ſi l'uſure la plus puniſſable, & l'avarice la plus cruelle, ne rendoient ſouvent le mal beaucoup plus conſidérable que ne peut faire l'intempérie de pluſieurs ſaiſons.

5° La guerre, quoique juſte, eſt un mal que la méchanceté de l'homme rend néceſſaire... Il faut ſe défendre contre ceux qui attaquent; voilà la guerre juſte & néceſſaire... Il faut attaquer, dans la vue d'une conquête, ceux qui n'attaquent point, ou qui, étant en poſſeſſion de la liberté, refuſent de ſe ſoumettre; voilà la guerre injuſte, ſi familiere aux Romains, & à tous les peuples qui ſe trouvent les plus forts... Au reſte, les hommes

étant convenus de ſe choiſir des chefs ; & étant naturellement portés à ſe repoſer ſur un petit nombre, ou ſur un ſeul, de tous les ſoins publics ; c'eſt à lui conſéquemment à juger de la néceſſité de faire ou de ne pas faire la guerre ... Les chefs d'une Nation décident de ſon bien-être, dans l'ordre politique, de même, ou à-peu-près que dans l'ordre des corps animés, la tête décide du bien-être de tout le reſte ... Dès que celle-ci ordonne, il faut que les mains agiſſent, que les pieds marchent, en un mot, que toute la machine ſe mette en mouvement ſans répliquer. Tant pis pour le corps qui ſe trouve ſous la domination d'une tête peu ſenſée.... D'où il réſulte que les plus grands fléaux, comme la ſtérilité & la guerre, ſeroient bien moins funeſtes ſi l'ambition, l'avarice & l'intempérance ne les ſecondoient pas de tout leur pouvoir. En ſorte que la mort, dont on ſe plaint tant, & ſi mal-à-propos, attendroit le plus ſouvent que l'homme fût, pour ainſi dire, dans une pleine maturité & las de vivre, avant que de le moiſſonner ſelon le dû de ſa charge ; au lieu qu'il n'eſt

que trop commun de le voir, par une fureur aveugle & brutale, ſe moiſſonner lui-même, lorſqu'il eſt à peine en herbe.

6° L'inégalité des conditions eſt un arrangement auſſi néceſſaire dans le corps politique, que la ſubordination des membres & des organes les uns aux autres dans le corps organiſé... Si tous les ſujets d'une nation étoient dans la grandeur ou l'opulence, aucun n'y ſeroit; conſéquemment cette Anarchie entraîneroit la ruine entiere de la ſociété qui ne doit faire qu'un corps, dont les différentes parties ſubordonnées les unes aux autres par une gradation géométrique, reſſortiſſent à la tête qui repréſente le tout... Ce ſont les petits qui font les grands, & les riches qui font les petits & les pauvres... Conſéquemment, par une néceſſité phyſique & morale, il faut que les uns ſoient dans la ſplendeur, & les autres dans l'obſcurité; que ceux-ci ſoient mal à leur aiſe, pendant que les autres jouiſſent de toutes les commodités; comme *la tête qui eſt toujours dans la place d'honneur, pendant que les pieds*

qui ſupportent tout le poids du corps, ſont dans la boue.

7° Par une ſuite de la même conſéquence, c'eſt la marque d'un *ſot caractere* dans celui qui eſt à pied, de porter envie à celui qui eſt porté ou traîné; d'autant qu'il devroit faire attention que ce même homme, dont ſa fatuité le rend jaloux, eſt né riche, ou l'eſt devenu; & qu'ainſi il eſt naturel qu'il faſſe uſage de ce qui lui appartient; outre que peut-être, *il eſt aſſez vieux & aſſez valétudinaire, pour porter envie lui-même, à ceux qui ſont à pied...* A l'égard du fat accrédité, vanté, fêté & propoſé comme un modele; ce qui, *ſelon notre Matérialiſte*, eſt le comble des maux; il devroit encore faire attention que cette préférence, dont ſon amour propre eſt ſi fort offenſé, porte cependant, en quelque façon, le caractere de l'ordre; *d'autant qu'un fat n'eſt jamais prôné de quelques perſonnes que ce ſoit, qu'il n'y ait des raiſons de convenance, & une ſorte d'analogie; & l'homme d'un vrai mérite de même;* par où il eſt aiſé de découvrir pourquoi celui-ci eſt ignoré, pendant que celui-

là extaſie la multitude. Enfin c'eſt encore une choſe très-néceſſaire qu'il y ait des hommes groſſiers & privés de cette éducation qui donne les ſentimens délicats. Car s'ils étoient auſſi éclairés, auſſi polis, auſſi ſpirituels & auſſi-bien nés que nos *Philoſophes beaux eſprits*; aucun d'eux ne voudroit ſcier du marbre, voiturer de la pierre, du gravier ou du plâtre; aucun d'eux ne ſe voudroit condamner à fouiller la terre, & à vivre plus longtems avec les taupes qu'avec les hommes; aucun d'eux, donnant dans l'extrémité oppoſée, ne voudroit aller placer une tuile ou une ardoiſe ſur le faîte d'un édifice, dont l'aſpect ſeul donne le vertige.... Ainſi donc, reprocher à ces ſortes d'hommes leur ignorance ou leur groſſiéreté, c'eſt reprocher au bœuf ſa ſtupidité; aimeroit-on mieux qu'il eût la fierté d'un tigre? Il faut donc, par une néceſſité moralement géométrique, qu'il y ait de l'inégalité dans les conditions; & ſi ceux qui tiennent le haut bout paroiſſent jouir d'un ſort beaucoup plus heureux que leurs inférieurs, ce n'eſt qu'à

ceux qui ont la vue courte & qui consultent plus leur vanité naturelle que leur jugement. Car outre que l'habitude leur rend tous les plaisirs insipides ; outre que les maladies auxquels ils sont sujets comme les derniers des hommes, peuvent anéantir cette félicité qui fait tant d'envieux, c'est qu'*il est certain qu'un Roi qui s'est mis en tête d'ajouter une Province à ses Etats, est tout aussi tourmenté de cette envie, qu'un villageois, obstiné à vouloir faire l'acquisition d'un quartier de vigne qui se trouve à sa bienséance.* Il y a dans tous les rangs des proportions & des compensations admirables.

Ainsi, par toutes les observations que nous venons de faire, il est évident que ce n'est pas *la Divinité fantasque & imaginaire du Lansquenet & du Biribi* qui préside au sort des humains ; mais une Divinité sage & puissante ; laquelle, à travers la prévarication générale, tend à des fins qui ne sont que pour nous, & y arrive à grands pas, en dépit de nos murmures injustes, de notre critique insensée, & de nos rai-

ſonnemens frivoles. Quoi qu'en diſe *Spinoſa* (*a*), qui traite de viſionaires & de cerveaux creux, de ſuperſtitieux & d'hypocondres, ceux qui croyent que Dieu, étant une cauſe intelligente, il agit conſéquemment pour une fin *relativement aux créatures intelligentes*; & non pas, comme il nous l'impute calomnieuſement, *relativement à lui-même*; comme ſi nous ſuppoſions qu'il eût quelques nouvelles perfections à acquérir (*b*)... Mais que ce reproche & ces injures ſont mal placées au bout de la plume d'un homme, dont les principes ſont des preuves ſi convainquantes d'un cerveau dérangé, & qui, de ſon propre aveu, étoit lui-même viſionaire & Préſagiſte (*c*)?

(a) *Append. Part. 1. Ethic. Prop. 36. & paſſim.*

b) Mais il ſe contredit infiniment. *Cap. 3. Tract. Theol. Polit.*

Quòd ſi quædam, inquit, imprudentibus ſuccedant, non poſſumus non admirari, adorare & pro miraculo habere, peculiarem iſtam Dei directionem; & paſſim.

(*c*) *Luceſcente Cœlo, mihi cujuſdam Æthio-*

Voilà enfin ce que nous avions à dire ſur la Providence ; il s'agit préſentement d'examiner, s'il eſt vrai, *comme le diſent les Matérialiſtes*, que l'idée d'une cauſe premiere ne ſoit pas naturelle à l'homme ; mais au contraire, ne ſoit qu'une *chimere enfantée par l'imagination, & accréditée par la ſuperſtition & la politique.*

CHAPITRE XXV.

Que l'idée d'une cauſe premiere, c'eſt-à-dire, d'un Eſprit Créateur univerſel, ne doit rien au préjugé ; mais qu'elle eſt dans la nature de l'homme.

AVANT que d'en venir aux raiſonnemens ; employons l'exemple, qui, ſouvent par ſon impreſſion

pis imago per vices eademque vividitate apparebat, donec paulatim circa caput diſpareret. Spin. Ep. 30. Reſp. Petro Balling. 1664.

vaut une démonſtration raiſonnée.

En conſéquence, ſuppoſons un homme dans l'âge que nous appellons raiſonnable, c'eſt-à-dire, où les organes ſont parfaitement développés, & que Dieu, auſſi-tôt après l'avoir créé, poſeroit ſur la terre dans une nuit claire & tranquille . . . Quels ſeront alors les objets qui le frapperont le plus ? Ce ne ſera pas certainement ſa propre exiſtence, ni la compoſition de ſon méchaniſme. Ces choſes, comme nous l'avons déja obſervé, *ſont trop près de nous, & l'exiſtence nous eſt trop naturelle pour qu'elle attire notre premiere attention* (*a*). Nous ne voyons jamais rien d'extraordinaire, que nous ne nous oublions nous-mêmes pour ne nous attacher qu'à l'objet qui nous frappe ; ce mouvement eſt dans la nature, & ne ſe dément dans aucun homme.

Ainſi ce ſera la diverſité, comme le nombre des étoiles qui rempliront d'a-

(*a*) *Dei exiſtentia ex eo etiam ſolo, quòd ejus idea ſit in nobis, & quod nos ipſi exiſtamus ; à poſteriori demonſtratur.* Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 6. 7. Vid. Schol.

bord *notre homme*, *nouvellement créé*, d'étonnement & d'admiration... Pendant qu'il ſera occupé à les contempler les unes après les autres, ſans pouvoir fixer ſon choix ſur leur beauté, ſuppoſons encore que la Lune, alors dans ſon plein, ſorte de l'hémiſphere, & s'avance au milieu des étoiles, comme une Reine au milieu de ſa Cour.... Autre nouveau ſujet d'attention, de ſurpriſe & d'admiration! Il quitte les étoiles pour attacher ſes regards ſur celle-ci; il quitte celle-ci, pour revenir aux étoiles, & ſon choix eſt encore moins déterminé qu'auparavant... Ravi à lui-même par un ſpectacle ſi charmant & ſi nouveau, conduiſons-le juſqu'à la premiere Aurore.... Quel étonnement mêlé d'un ſentiment de triſteſſe viendra ſaiſir ſon cœur, en voyant cette Reine avec tout ſon cortege pâlir inſenſiblement, s'obſcurcir, & enfin diſparoître comme pour faire place à un nouvel objet infiniment plus conſidérable! Il marche avec la dignité d'un Monarque, ſon éclat ne peut ſe ſoutenir, & le premier effet de ſa préſence, a été de changer en une vaſte ſolitude, ces

eſpaces immenſes, ſi agréablement peuplés un moment auparavant; mais les torrens de lumiere qu'il répand, dédommagent amplement le Ciel & la Terre de cette multitude de petites clartés, qui, toutes enſembles, valent à peine un de ſes rayons. . . *Notre nouvel homme*, conſterné de reſpect, oublie, & la lune & les étoiles, pour ſe livrer tout entier au ſpectacle de ce globe reſplendiſſant, qui lui découvre, en détail, la Mer, la Terre, les plaines, les montagnes, les forêts, que la lune & les étoiles ne lui avoient fait entrevoir que foiblement. . . Il conſidére toutes ces beautés avec des tranſports de plaiſir & de joie, mais il en détourne continuellement ſes regards pour les reporter ſur cet objet unique, qui, lui ſeul, excite dans ſon cœur plus de mouvemens de ſurpriſe & d'admiration, que tout ce qu'il a vû & que ce qu'il voit; il ne peut ſe laſſer de le contempler, quoique ſon éclat le foudroye. . . La premiere idée réfléchie de cet homme, ſera ſans doute de ſe demander à lui-même, ſans pourtant faire encore attention à ſa propre exiſtence, quelle

peut être la cauſe de toutes ces merveilles? Et il ne ſe répondra certainement pas, *que tout ce qu'il voit s'eſt fait ſoi-même;* une auſſi fauſſe idée n'eſt pas dans la nature. Il lui viendra bien plutôt dans l'eſprit, qu'entre toutes ces choſes, il en eſt une qui a produit les autres; & il ne ſoupçonnera, ni la lune, ni les étoiles de cette production; mais cet autre objet, infiniment plus lumineux, qui n'a fait que ſe montrer pour les diſſiper avec une autorité à laquelle il ſe croit lui-même très-inférieur.

Pendant qu'il eſt comme anéanti dans cette contemplation, & dans les penſées qu'elle lui occaſionne en foule.... Qu'une Nuée épaiſſe & noire obſcurciſſe tout-à-coup, & faſſe diſparoître à ſon tour cet Aſtre ſuperbe qu'il regardoit comme ſon Dieu, comme ſa cauſe & celle de tout ce qui l'environne... Que la foudre s'échappe du ſein de cette nuée, avec une violence, des mugiſſemens & des éclats redoublés qui faſſent retentir les montagnes & les forêts, & qui conſternent toute la nature; que la Mer, un moment auparavant ſi

tranquille, devenue tout-à-coup furieuſe, éleve ſes vagues juſqu'au Ciel, & ſe confonde avec lui ... Que les collines & les vallons qui lui offroient de de toutes parts des amphithéatres ſi rians, plongés dans une obſcurité affreuſe, diſparoiſſent & s'anéantiſſent à ſes yeux ... Qu'il ne ſoit plus éclairé, que par intervalles, d'une lumiere encore plus terrible que ces ténebres épaiſſes qui l'environnent & qui lui dérobent la vue de ſon propre corps ... Après un combat furieux entre différens tonnerres; qu'un orage mêlé de feu, de grêle & de pluie, s'écroule & ſe précipite de l'atmoſphere avec la chute la plus rapide .... Les oiſeaux, qui, par leurs concerts mélodieux, enchantoient les oreilles de notre *nouvel homme*; les animaux, qui, par leur agréable variété, attiroient ſon attention; tous prennent la fuite & ſe réfugient, les uns dans l'épaiſſeur des arbres, les autres dans les cavernes profondes; il cherche lui-même un aſile pour s'y mettre en ſureté contre les horreurs qui le menacent de toutes parts, & qui lui préſentent l'image de

la mort, dont il eſt effrayé ſans la connoître..... *C'eſt-là où nous l'attendions*, parce que c'eſt-là où ſon Ame va commencer à avoir un ſentiment réfléchi de ſon exiſtence, & à faire les premieres & les ſeules fonctions qui ſoient dignes d'elle.

Répliant alors ſur elle-même, ces idées qui ne s'étoient attachées qu'à des objets étrangers, & qui l'avoient diſtraite de ſon exiſtence, elle va ſe demander, pour la premiere fois, comment & par qui elle exiſte... Elle conſidérera ſon corps avec plus d'attention; & par l'examen qu'elle en fera, elle parviendra à reconnoître que ce n'eſt aucune partie de ce corps *qui ſçache, & qui lui diſe qu'elle exiſte.* Elle en viendra d'abord juſqu'à ſoupçonner, du moins que cette conſtruction dont elle a vu tant de copies, ou à-peu-près dans les animaux, n'eſt pas en elle ce qui dit *Moi*... Elle concevra, que ne s'étant point fait elle-même, *parce que cette idée n'eſt pas dans la nature*, elle n'a pas fait non plus ce méchaniſme dont elle ne voit que l'arrangement du dehors, ſans rien connoître à celui du

dedans. . . Ne trouvant point en elle-même le principe de ſon être, ni de ſa façon d'être, elle ſera forcé de le chercher ailleurs. . . Elle ſeroit tenté de l'attribuer, comme elle avoit fait d'abord à cet Objet ſi brillant qui a donné la loi à cette multitude d'autres, moins brillans & moins grands que lui; mais comme elle a remarqué qu'il étoit ſoumis lui-même à cette loi générale du mouvement qu'elle a apperçu dans les autres, & que s'il les a effacés par ſon éclat, il a été effacé lui-même par quelque choſe de bien moindre que lui, & de bien moindre qu'eux; elle pouſſera ſes recherches plus loin. . . Elle ſe demandera quelle peut être la cauſe ſi abſolue de ce mouvement qui entraîne, avec tant de force, tous ces globes ſuſpendus ? Quelle peut être la cauſe de celui qui a couvert tout-à-coup & avec tant d'empire, le corps le plus lumineux du Ciel, de ce voile obſcur qui a éteint toute ſa lumiere, & l'a fait lui-même diſparoître comme s'il n'exiſtoit plus; quelle peut être enfin la cauſe de tant d'autres mouvemens qui

ont pouſſé cette nuée avec violence, & l'ont écartée dans toute l'étendue du ciel . . . Les vents qui ont ſoulevé la mer avec tant de fureur ; mais ſur-tout cette lumiere redoutable ſortie de l'obſcurité de la nuée avec un fracas qui tenoit en reſpect le ciel & la terre, l'ont pénétré elle-même de la plus vive frayeur ; *& cette frayeur a pour objet, non pas cette épouvantable révolution dont elle vient d'être témoin ; non pas les corps qu'elle a vus en mouvement ; mais la cauſe inconnue de ce mouvement & de cette révolution* . . . Elle ſoupçonnera du moins que tous ces corps n'ont éprouvé cette violente agitation, que par un effet de la dépendance où ils ſont de cette cauſe ; qu'ils ne peuvent en dépendre, qu'elle ne les ait produits, & qu'elle ne peut les avoir produits qu'elle ne ſoit toute puiſſante ; Conſéquemment que c'eſt elle ſeule qui l'a faite ce qu'elle eſt, & que c'eſt elle ſeule auſſi qu'elle doit craindre . . . . . .

Interrompons notre Fiction pour un moment, & faiſons quelques réflexions ſur ce fameux vers du Poëte Lucrece

que les *Athées* regardent comme leur triomphe, & qu'ils citent toujours avec une nouvelle ſatisfaction.

Primus in orbe Deos fecit timor, ardua Cœli

Fulmina cùm caderent (*a*).

Cette maxime ne fait pas tant pour leur cauſe, & n'eſt pas ſi contraire à la nôtre qu'ils ſe l'imaginent... Quoique le Poëte ne veuille dire autre choſe par là, ſinon que c'eſt la crainte qui a forgé les Dieux, c'eſt-à-dire, qui a fait chimériquement imaginer aux hommes des Divinités qui n'exiſtoient pas; il n'en ſera pas moins conſtant que c'eſt la crainte, qui, la premiere, donne aux hommes, *ſur-tout lorſque toute autre inſtruction leur manque*, l'idée & la connoiſſance d'une Divinité, c'eſt-à-dire, d'une cauſe premiere, abſolue & toute-puiſſante (*b*). Si le Poëte avoit en vue le Jupiter & les autres Divinités du Paganiſme, qu'une crainte igno-

(a) *Lucret. de Rerum naturâ.*

(b) *Initium ſapientiæ timor Domini.* Pſ. 110. v. 9.

rante & ſuperſtitieuſe a forgés ; l'application de ſa maxime eſt juſte ; ſi au contraire il avoit en vue une cauſe unique, toute-puiſſante & infiniment intelligente ; non-ſeulement ſa maxime eſt fauſſe, mais *elle n'eſt point d'un Philoſophe ;* car tout homme éclairé & qui veut faire uſage de ſon jugement, conviendra qu'il n'eſt pas poſſible, en conſidérant le mouvement rapide qui emporte les cieux & la terre, de ne pas avoir l'idée d'une cauſe toute-puiſſante & infiniment intelligente, qui les meut & qui les dirige ſelon les régles de ſa ſageſſe ... Et en partant de ce principe, il conviendra également qu'il n'eſt pas poſſible, en conſidérant ſur la terre les révolutions des Empires, des Monarchies, des Républiques qui s'élevent ſur les ruines les unes des autres ; en conſidérant avec quelle néceſſité abſolue, les Rois, les Princes, les Héros, les grands hommes ſubiſſent un ſort qui leur eſt commun avec les derniers de leurs eſclaves, & avec les animaux mêmes, ſans avoir plus qu'eux, ſeulement un jour, ſeulement une heure d'aſſurée ; il conviendra, dis-je, qu'il n'eſt pas

poſſible de ne point avoir l'idée d'une cauſe ſupérieure qui agit à ſon gré & ſelon ſes deſſeins, ſans nous en rendre plus de compte, *qu'un Monarque deſpotique n'en rend aux moindres de ſes ſujets.* Elle laiſſe aux hommes une pleine liberté de raiſonner follement ſur ſa marche, ſur ſa conduite, ſur ſes vues. *Cuncta fecit Deus bona in tempore, & tradidit mundum diſputationi eorum* (a). Mais pendant qu'ils raiſonnent, qu'ils critiquent, qu'ils forgent des ſyſtêmes, qu'ils bâtiſſent des projets, *le même ordre perſiſte toujours ; & cette puiſſance ſuprême qui atteint depuis une extrémité juſqu'à l'autre ; cette autorité déciſive qui diſpoſe ſouverainement & ſans bruit de tout ce qui exiſte* (b), diſpoſe auſſi tout-à-coup d'eux-mêmes.

Mais retournons à *notre homme nouvellement créé ;* faiſons-le ſortir de l'aſile où la crainte l'avoit conduit, &

(a) *Eccleſ. Cap. 3. v. XI.*

(b) *Fortiter & ſuaviter omnia diſponens.* Id. ib. Cap. 8. v. 1.

disons, selon notre hypothese, que son Ame, considérant alors avec plus d'attention, la matiere qui l'environne, elle remarquera que ce n'est qu'un amas de petites parties liées les unes aux autres, & cependant toujours prêtes à s'en séparer pour faire de nouvelles continuités... Elle observera que cette substance n'a de mouvement que ce qu'elle en reçoit par une action qui n'est pas à elle, ni à rien de tout ce qui est elle; mais qui appartient à une cause aussi cachée que son effet est visible... Elle remarquera que les plantes, les arbres, les pierres, de même que les membres qui composent son méchanisme, ne sont que des parties de cette même substance, sous différens arrangemens, lesquels cependant lui sont si peu essentiels qu'elle les quitte continuellement pour reprendre un nouvel ordre, qui lui devient tout aussi indifférent que le premier... Elle reviendra aux objets qui l'ont frappée au Ciel & dans l'air, & comme elle reconnoîtra en eux une étendue divisible, pareille à la substance qu'elle foule sous ses pieds, qu'elle touche de ses mains,

qu'elle voit de ſes yeux, & qui compoſe ſes membres ; elle concevra que ces objets, quoiqu'élevés au-deſſus de l'eſpace qui lui eſt aſſigné, ne ſont pourtant que la ſeule & même ſubſtance différemment arrangée . . . Convaincue par cet examen, qu'ils ne peuvent être la cauſe, ni de l'action, ni conſéquemment de la forme que cette action leur donne, parce qu'elle voit une infinité de corps dans un parfait repos, qu'ils ne quittent que quand une cauſe étrangere le leur a fait quitter, & qu'ils reprennent, le plus promptement qu'il leur eſt poſſible ; elle concevra que la cauſe de cette action, qui opere tous les différens arrangemens, & qui eſt auſſi cachée que ſes effets ſont viſibles, doit être une ſubſtance unique, c'eſt-à-dire, entiérement différente de celle dans laquelle elle voit de l'étendue & des parties, qui, quoique propres à recevoir l'action, ſont incapables de ſe la donner.

L'arrangement, l'ordre, l'économie recherchée qu'elle remarquera dans tous les objets qui l'environnent ſur la terre, & qui l'ont frappée au Ciel &

dans l'air, la détermineront à croire que leur cauſe doit être intelligente, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe connoît elle-même, comme elle connoît tout ce qu'elle a produit hors d'elle; & elle concluera, que ſi elle ne peut l'appercevoir comme la ſubſtance étendue, c'eſt qu'elle n'a point de parties, & qu'elle ne doit point en avoir; parce que ſi elle en avoit, elle ne ſeroit en rien différente de la ſubſtance étendue, qui ne peut ſe donner à elle-même, ni conſéquemment communiquer à un autre, l'action & la forme... Elle inferera que ce qui eſt en elle-même qui fait mouvoir ſon corps, & qui dit *Moi*, n'étant aucun de ſes membres, ni tous enſemble, puiſqu'ils ſont compoſés de parties, doit être pareillement une ſubſtance unique, ſemblable à la cauſe univerſelle; & que, comme cette cauſe, elle doit être entiérement diſtinguée de tout ce qui a des parties... Elle concevra que, quoiqu'elle ne voie point cette cauſe univerſelle & unique qui donne l'action & la forme à toutes choſes, elle n'en eſt pas moins réellement exiſtante; & elle en tirera la preuve

preuve de ce qui penſe dans ſon méchaniſme, lequel principe, quoiqu'il ne ſoit point apperçu, ne laiſſe pas de le faire mouvoir... Et en inférant par dégrés, elle parviendra à concevoir que cette ſubſtance active & intelligente qui domine ſur ſon corps, n'ayant pu être produite par la ſubſtance qui a des parties, puiſque cette ſubſtance, n'a, ni action, ni intelligence; elle doit être conſéquemment & néceſſairement l'ouvrage de cette cauſe générale qui a fait ſon corps & tous les autres corps, laquelle, ſans être étendue, eſt active & intelligente....

Voilà déja notre nouvel homme parvenu, à force d'inférer une conſéquence d'une autre, *ce qui eſt la fonction propre de l'ame humaine*, juſqu'à la conviction que ce qui penſe en lui ne ſçauroit être matiere, & que ce principe, agiſſant & penſant, ne peut avoir reçu l'être que d'une cauſe, qui, ayant fait exiſter la matiere, doit conſéquemment en être eſſentiellement diſtinguée, & doit être agiſſante & penſante à l'infini; comme ce qui fait mouvoir ſon corps à lui-même, ne doit être

agiſſant & penſant qu'à un dégré borné, *n'étant que l'effet, & non pas la cauſe.* Il eſt concevable que ce même homme, par une gradation de raiſonnemens qui eſt toute dans la nature de l'ame, parviendra à connoître plus clairement, la toute-puiſſance, la ſageſſe, & la bonté de ſon Auteur ... La terre, d'une part, couverte d'arbres; arroſée de ruiſſeaux, de rivieres & de fleuves; offrant à ſes regards les aſpects les plus rians, par les montagnes, les collines, les vallées & les plaines ... La mer, d'un autre côté, qui, par ſa vaſte étendue & ſa majeſtueuſe horreur, donne tout à la fois, de la crainte & de l'admiration; l'immenſité du ciel, au-deſſus de ſa tête, peuplé de corps de lumiere, dont le nombre paroît infini, entre leſquels, de deux qui ſe font principalement remarquer, un ſeul eſt ſupérieur, & à ſon ſecond, & à tous les autres, mais cependant eſt ſubordonné comme eux au mouvemens univerſel; & celui-là, *à la cauſe premiere*, dont il eſt conſéquemment l'ouvrage comme eux ... Cette contemplation le conduira ſans peine à reconnoître que le

ciel & la terre ne peuvent être que la ſuite néceſſaire d'une opération intelligente, libre & toute-puiſſante. La loi du mouvement général, à laquelle toutes ces choſes ſont aſſujetties, lui rendra ſenſible l'empire univerſel de cette même cauſe . . . L'ordre invariable de ce mouvement ſi général & ſi particulier, qu'il remarquera dans tous ces corps, qui ne tiennent à la maſſe terreſtre que par l'air ; l'harmonie qui éclate dans leur poſition & dans leur marche, les périodes du ſoleil & de la lune qui ſont les plus frappantes, ſur-tout la lumiere du ſoleil, qui, chaque fois qu'elle reparoît, ſemble faire ſortir du néant, par une nouvelle création, les différens objets que la nuit replonge dans la confuſion ; toutes ces merveilles le conduiront ſans doute à concevoir, qu'un arrangement ſi juſte, & une diſtribution ſi exacte ne peuvent être que l'effet d'une intelligence infinie . . . . Les beautés ſans nombre qu'il découvrira ſur la terre, à meſure qu'il avancera ; les richeſſes & les libéralités répandues de toutes parts, & qui ſembleront naître ſous ſes pas, dans

les fleurs & dans les fruits, dont les uns enchanteront ſon goût, pendant que les autres enchanteront ſes yeux; les concerts des oiſeaux, les murmures des ruiſſeaux, le ſouffle des zéphirs lui cauſeront les plus doux tranſports; & la volupté dans laquelle il nagera, lui fera aiſément découvrir les traces ſenſibles, *& comme les pas imprimés en tous lieux, d'un Etre infiniment bon.*

Au milieu de cette variété d'objets, qui tous & en particulier, méritent ſon admiration, ceux auxquels il s'appliquera avec le plus d'attention, ſeront vraiſemblablement les animaux. Une certaine reſſemblance de méchaniſme, leurs opérations qui approcheront des ſiennes; les organes dont il les verra partagés comme lui & pour les mêmes fins; toutes ces obſervations pourront lui faire ſoupçonner d'abord qu'ils ſont ſes égaux, & que ce qui les fait mouvoir & agir, penſe en eux comme il penſe en lui . . . Il s'en approchera pour les examiner de plus près; les uns en poſture de ſupplians lui font connoître, par des démonſtrations peu équivoques, qu'ils le regardent comme leur

maître ; d'autres, prenant la fuite, lui font encore ſentir, par leur crainte, la ſupériorité qu'il a ſur eux ; aucun ne fera comparaiſon avec lui comme avec ſon égal. Cette épreuve le déſabuſera de la fauſſe idée qu'il avoit eûe d'abord, que ces corps qui ſe meuvent d'eux-mêmes, & qui ſont à-peu-près diſtribués comme le ſien, étoient régis par une cauſe inviſible qui penſe en eux, comme elle penſe en lui . . . La ſoumiſſion des uns, la crainte des autres lui ôteront l'opinion qu'ils pouvoient être ſes égaux . . . Il étudiera plus particuliérement leurs opérations, & après avoir murement obſervé la néceſſité qui les détermine, & l'uniformité conſtante qui en réſulte, il concluera qu'ils ne ſont point ce qu'il eſt ; qu'ils ſont plutôt faits pour lui qu'il n'eſt fait pour eux, & que ce qui régit leur méchaniſme, eſt encore plus inférieur à la cauſe qui régit le ſien, que celui-ci, pour les proportions, la dignité, & les opérations, n'eſt ſupérieur au leur . . . Après tous ces détours il reviendra à la cauſe univerſelle, & par toutes les obſervations qu'il aura faites, il concluera, avec

une entiere certitude, que cette cauſe ne peut être qu'une ſubſtance infiniment ſimple, infiniment puiſſante, infiniment intelligente & infiniment bienfaiſante; que l'être dont il jouit vient d'elle; que ce qui penſe en lui & qui ſe connoît, doit néceſſairement lui reſſembler; & que ſa ſupériorité ſur tous les animaux eſt un pur effet de ſa bonté; que c'eſt cette même cauſe qui a fait l'Univers, comme elle a fait l'arrangement & la diſtribution de ſes membres & de ſes organes; que c'eſt elle infailliblement qui lui offre les biens & les plaiſirs qu'il trouve épars de tous côtés... La crainte, le reſpect, l'amour & la reconnoiſſance peuvent être aſſurément ſuppoſés comme une ſuite naturelle & néceſſaire de tous les différens mouvemens, & de toutes les réflexions que la conſidération & l'examen de toutes les créatures auront occaſionnées dans l'ame de notre nouvel homme; *& voilà l'origine & l'époque de la Religion naturelle.*

Que trouvera-t-on dans cette hypotheſe qui ne ſoit au moins vraiſemblable? Nous ne nous y ſommes étendus,

que pour donner une idée de toutes les gradations ſingulieres par leſquelles l'entendement humain peut parvenir à la connoiſſance de la *ſeule vérité qui ſoit ſon objet*... Quoi! Si la nature parle quelquefois ſi haut dans le cœur des enfans pour les peres! Combien plus fortement doit-elle parler, & combien plus efficacement doit-elle ſe faire entendre dans le cœur de l'homme, pour celui qui l'a créé!

CHAPITRE XXVI.

Que l'éducation & l'expérience ne font que développer & rectifier l'idée que nous avons naturellement de Dieu. Que l'Athéïſme, proprement dit, n'exiſte pas.

ELEVONS un enfant bien organiſé, ſans lui parler jamais d'une cauſe premiere; il eſt indubitable que l'idée lui en viendra par la réflexion,

& par une ſuite de raiſonnement géométrique dans l'âge raiſonnable, c'eſt-à-dire, auquel les organes ont acquis toutes leurs proportions ; & il n'eſt pas moins certain par l'expérience qu'il lui arrivera ſouvent, étant enfant, en contemplant cette partie de l'Univers qui nous eſt viſible, de ſe demander à lui-même, & de demander aux autres, qui a fait cela, & comment tout cela s'eſt fait ? ... Cette queſtion eſt tellement dans la nature (*a*), que l'on ne peut rien montrer, même aux enfans les plus jeunes, qui ſoit ouvragé avec quelqu'intelligence, qu'ils ne faſſent auſſi-tôt cette queſtion ; & cela, dans tous les pays & & dans tous les Etats. Et il y a peu de ces enfans à qui l'on pût faire accroire qu'une maiſon s'eſt faite elle-même.

L'exemple des *imbéciles*, des *ſourds*, & *muets* de naiſſance ne prouve rien ... Dès-lors que Dieu leur a refuſé les facultés ſans leſquelles il eſt impoſſible à

(a) *Lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc Mundum.* Joan. Cap. 1.

l'homme, dans l'état actuel, de parvenir à le connoître ; il s'enſuit qu'ils ne doivent pas être diſtingués des enfans qui meurent avant le développement de leurs organes, & conſéquemment que Dieu ne demandera pas plus de compte aux uns qu'aux autres, des facultés qu'il ne leur aura point données. Car, comme nous l'avons obſervé, c'eſt une loi du Créateur, que l'ame humaine ne puiſſe, *dans l'état préſent*, faire ſes fonctions intellectuelles, ſans la médiation du méchaniſme auquel elle eſt unie, & toujours à un dégré proportionné à la capacité des organes... Le corps, ſemblable en quelque ſorte à la plante qui végete, parvient à une certaine maturité qui lui eſt propre, & que l'action de l'ame exige pour ſe développer elle-même, par la voie des ſenſations, leſquelles ne peuvent pareillement avoir lieu, qu'autant que les organes ſont propres à recevoir des impreſſions décidées. C'eſt le défaut permanent de l'organiſation convenable à l'action de l'ame & aux impreſſions réglées des corps extérieurs, qui fait les imbéciles & les muets de naiſſance ;

comme c'eſt le défaut de maturité ; joint au peu d'uſage, qui fait l'enfance ; comme c'eſt cette même maturité, jointe à l'expérience, qui fait ce que l'on appelle l'*âge raiſonnable*.

Il y a des perſonnes qui, quoique judicieuſes d'ailleurs, ſe perſuadent & veulent en conſéquence perſuader aux autres que les muets de naiſſance n'ont aucune idée, ni de leur exiſtence, ni de celle de la cauſe par laquelle ils exiſtent ; parce qu'ayant recouvré, par une révolution ſurvenue dans le méchaniſme, les organes qui leur manquoient, ils ne ſe ſont point ſouvenus d'avoir eu aucune *penſée métaphyſique ou morale ; d'où ces perſonnes veulent conclure, que l'idée de Dieu ne nous eſt point naturelle, & que nous ne la devons qu'à l'éducation* (a).

Ces exemples ne prouvent rien ; puiſqu'en ſuppoſant même que ces *muets* euſſent eû effectivement quelques idées métaphyſiques, il eſt probable que la révolution, ſurvenue dans le mécha-

(a) *Voyez Mém. de l'Acad. des Sciences.*

niſme, en a pû tellement effacer les traces imprimées ſur le cerveau, qu'il ne leur en reſte aucun ſouvenir .... De plus, comme les aveugles nés ſe font une méthode de voir, en quelque façon, & de connoître les lieux, les perſonnes & les choſes; laquelle méthode leur devient inutile, après avoir recouvré la vue, tellement que ce qui leur étoit le plus familier, leur devient étranger & inconnu; de même les muets de naiſſance ſe font vraiſemblablement une méthode particuliere de raiſonner, dont ils ne peuvent rendre aucun compte lorſqu'ils ont recouvré l'ouie & la parole; parce que comme ce n'étoit point par les images de la parole qu'ils penſoient, ils ne peuvent non plus, par ces images, nous en donner aucune connoiſſance; en ſorte que nous ignorons auſſi parfaitement leur façon de raiſonner, qu'ils ignoroient eux-mêmes la nôtre (*a*) ...

(*a*) Combien de penſées dans les perſonnes même les mieux organiſées, ne peuvent être rendues par les mots, ni par aucune

Mais ce ſera toujours très-mal argumenter que de conclure, que l'on n'a point eû d'idées, parce que la mémoire ne les repréſente pas; puiſqu'il eſt prouvé que des hommes très-ſçavans ſont devenus fonciérement ignorans par une révolution; tellement qu'ils ont été obligés de rapprendre à lire; & parce qu'ils n'étoient plus en état de rendre compte des idées métaphyſiques qu'ils avoient eûes auparavant, étoit-on bien fondé à croire que rien de ſemblable ne leur étoit tombé dans l'eſprit; l'euſſent-ils aſſuré eux-mêmes ? . . . Sur ce que l'on ajoute, qu'il y a des peuples entiers a qui l'on n'a pû donner la premiere notion de Dieu, [*quoique rien ne ſoit moins vraiſemblable que l'exiſtence réelle de tels peuples* (a)] nous diſons que toutes ces eſ-

---

image! Le *P. Mallebranche* ſe plaignoit continuellement de l'indigence des langues; & il n'eſt pas le ſeul.

(a) *Quæ enim gens aut quod genus hominum quod non habeat ſine Doctrinâ anticipationem quamdam Deorum?* Cic. de Nat. Lib. 1. n. 42.

peces d'hommes mal organisés, doivent être mis au rang des enfans, des imbéciles & des muets, qui, étant réduits au sentiment simple de leur existence, & ne connoissant par la réflexion, ni l'ordre physique, ni l'ordre intellectuel, ne sont tenus en conséquence nullement à celui-ci, & ne sont tenus qu'animalement à l'autre.

Laissons ceux-là; & d'une très-petite exception, n'en faisons pas la régle d'une décision aussi importante. Mais il s'agit ici de presque tout le genre humain. Si les suffrages doivent être pésés; les peuples les plus polis & les plus civilisés qui ayent habité la terre depuis sa création, doivent l'emporter incontestablement sur les *Hurons*, les *Caraïbes*, les *Houtentos*, les *Topinamboux*, les *Margajâts* & les *Iroquois* (a)... Si les suffrages doivent être comptés; tous les hommes qui ont vécu depuis plusieurs milliers d'années, & qui vivent aujourd'hui, doivent prévaloir sur

(a) *De quo omnium natura consentit; id esse verum necesse est.* Id. ib.

une poignée de ſauvages, qui, ne poſſédant pas les facultés intellectuelles au même dégré que nous, n'auront pas non plus le même compte à rendre de l'uſage qu'ils en auront fait... Si, parmi les peuples civiliſés & éclairés, il ſe trouve des *Diagores*, des *Protagores*, & des *Théodores*, ils doivent être pareillement comptés pour rien; d'autant, *comme nous l'avons obſervé, que le monſtre ne fait point l'eſpece* (a); outre qu'il eſt certain que ces ſortes de Philoſophes ſe ſont plutôt dits Athées qu'ils ne l'étoient *& n'ont nié l'exiſtence d'un Etre ſouverain, que parce que tout le monde la croyoit*... L'idée contraire à l'exiſtence d'un premier Auteur, ne pouvant abſolument ſe trouver dans la nature, il s'enſuit que l'eſprit de ſingularité, ou d'autres motifs, plutôt que la perſuaſion, ont fait les eſprits forts de tous les tems; &

(a) *Quidam ſunt qui negant ſe ullam de Deo ideam habere; verùm eos tanquam pro novo genere animalium habentes, eorum verba parùm curare debemus.* Spin. Princip. Carteſ. Part. 1. Prop. 6. Vid. Schol.

voici ce qui nous porte à le croire.

L'homme voyant que tous les ouvrages ſe font, & qu'aucun être borné comme lui n'a pu faire l'Univers, il lui tombe naturellement & néceſſairement dans l'eſprit que cet ouvrage eſt au-deſſus du pouvoir de tout être borné; & comme il voit que l'homme ne ſe fait point non plus lui-même; il conclud que c'eſt la même cauſe qui a fait l'Univers & l'homme... Par une ſuite de la même conſéquence, comme il voit que dans toute la nature, l'homme eſt le ſeul animal qui raiſonne, & qui ſe propoſe une fin réfléchie dans tout ce qu'il fait; il conclud que l'Etre infini qui a fait l'homme & l'Univers, eſt une Intelligence, qui, dans ſes ouvrages, ſe propoſe une fin qui ſe rapporte à eux; ce qui ne doit s'entendre que des intellectuels, les phyſiques ou matériels, n'ayant point de ſentiment, ni conſéquemment de beſoins; auſſi ne ſont-ils faits que pour ceux qui connoiſſent & qui ſentent... Car ſi l'Auteur univerſel n'eſt pas intelligent, pourquoi quelques-uns de ſes ouvrages le ſont-ils? Et s'il eſt intelligent, comment

peut-il ignorer qu'il agit ? Cela implique contradiction. Il n'y a, dans toute la nature connue, que l'homme ſeul, qui s'occupe de la premiere cauſe, de celle de l'Univers & de la ſienne ; & cela, par une ſuite néceſſaire de ſon intelligence ; or, ne s'étant point fait lui-même intelligent, il faut donc, par une conſéquence infaillible, qu'il ait été produit par une cauſe intelligente qui connoiſſe ſa propre exiſtence, celle de l'Univers & celle de l'homme, & qui ſçache conſéquemment pourquoi & comment l'homme & l'Univers exiſtent.

Il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de refuſer, à tout ce qui excelle, une vénération proportionnée au dégré d'excellence qu'il conçoit (a) ... Or puiſque la cauſe premiere ne peut être qu'une intelligence infinie, il s'enſuit conſéquemment que ſon excellence, étant au-deſſus de toutes les conceptions de l'intelligence bornée, il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de lui refuſer une vénération juſqu'à un dégré

(a) *Habet enim juſtam venerationem quidid excellit.* De Natur. Lib. 12. 45.

infini ; ainſi l'idée que tous les hommes ont de Dieu, embraſſant l'infinité & l'indépendance, embraſſe néceſſairement la vénération juſqu'à un dégré infini.

S'il eſt vrai que l'homme ſeul raiſonne dans l'Univers, & qu'il ſoit le ſeul Etre intelligent ; ſon excellence eſt infinie, & il eſt plus lui ſeul, que tout l'Univers qui ne connoit, ni ſon exiſtence, ni celle de l'homme ; conſéquemment l'intelligence humaine eſt Dieu, ou Dieu eſt l'intelligence humaine . . . Que ce ſoit l'un ou l'autre, il reſte à demander d'où a pu venir à l'homme l'idée d'une intelligence ſupérieure en nature, comme en puiſſance, à la ſienne . . . L'infini peut-il admettre l'idée d'un autre infini qui le ſurpaſſe ? ... D'ailleurs pourquoi l'homme eſt-il convaincu, par un ſentiment invincible, que ſon exiſtence eſt foible, miſérable & indépendante de lui ? Si les intelligences humaines, qui ſont les parties conſtituantes de la Divinité, ſont foibles & miſérables comme elles le ſont en effet ; la Divinité conſéquemment eſt miſérable toute entiere, parce que toutes les

parties qui compoſent un *tout*, décident de l'état & de la nature du *tout ;* ainſi la Divinité, bien loin d'avoir une excellence infinie, n'en a que peu ou point... Or cette abſurdité révolte tout le genre humain (*a*)... Donc tous les hommes ont néceſſairement l'idée d'une nature infiniment ſupérieure à la leur, & ne ſe croyent Dieu, *ni en général, ni en particulier ;* conſéquemment l'idée de Dieu eſt donc naturelle à l'homme, & n'eſt point produite, *mais ſeulement développée & rectifiée par l'éducation*... De plus, un préjugé de la même eſpece n'eſt pas commun à tous les hommes, & n'eſt pas de tous les tems, & de tous les pays ; mais l'idée de Dieu eſt commune à toutes les nations, eſt de tous les tems & de tous les pays... Le préjugé d'ailleurs, peut être détruit ; l'idée de Dieu ne ſçauroit l'être, même par une éducation contraire ; donc l'idée de Dieu n'eſt

(a) *Et cùm miſerrimi ſint hominum animi, Dei partes eſſe miſerrimas neceſſe eſt. Quod fieri omninò non poteſt.* De Natur. Deor. Lib. 1. n. 27.

point un préjugé, & ne doit à l'éducation que ſon développement & ſa régle . . . Ainſi l'Athéïſme, dans le ſens étroit, ne peut exiſter ; ainſi ceux que l'on appelle Athées ne ſont que des gens qui profeſſent l'Athéïſme, c'eſt-à-dire, qui, par leurs Ecrits ou par leurs diſcours s'étudient à détruire, dans les hommes, l'idée naturelle qu'ils ont de Dieu ; ſoins auſſi coupables qu'inutiles, la nature parlant plus haut qu'eux ; de ſorte qu'il ne leur eſt pas plus poſſible de faire des Athées, que de le devenir eux-mêmes . . . *Leur Doctrine reſſemble aux Philtres qui peuvent inſpirer le goût de la débauche ; & jamais un amour d'eſtime & de préférence* . . . De même, les leçons des Profeſſeurs en Athéïſme peuvent fortifier le goût que l'homme a communément pour le vice ; mais elles ne parviendront jamais à lui donner une perſuaſion intime, fondée du moins ſur une ſolidité apparente . . . Ceux qui ſe diſent perſuadés, ſont des malades, qui, pendant leur tranſport aſſurent qu'ils jouiſſent d'une ſanté parfaite, & qu'ils n'ont beſoin d'aucun remede . . . Mais les éleves & les maîtres ſe démentent

en mille occaſions, & par leurs actions, & par leurs diſcours.

CHAPITRE XXVII.

Objections du Matérialiſte, contre l'idée que les hommes ont naturellement de Dieu. Réponſes à ces objections.

SI l'idée d'un premier Etre, *objecte le Matérialiſte*, étoit dans la nature ; tous les hommes n'en auroient qu'une ſeule & même idée, comme ils n'ont tous qu'une ſeule & même idée de la vérité des nombres & des autres vérités mathématiques (a) . . . Or la mythologie, l'hiſtoire & l'expérience font foi, que les hommes ne different pas moins entr'eux par les idées qu'ils ſe forgent de Dieu, que par les viſages . . . Donc l'idée de Dieu n'eſt pas dans la nature ; mais n'eſt qu'une ſuite

(a) *Vid. apud Spin. Append. Part. 1.*

de l'éducation, & conſéquemment des préjugés . . . Et comment cette idée pourroit-elle être naturelle aux hommes, eux qui, pendant tant de ſiécles, ont adoré & adorent même encore aujourd'hui dans quelques régions, le ſoleil, la lune, les étoiles, le feu; & ce qui eſt encore pis, des ſinges, des chiens, des chats, des ſerpens, des oignons, & juſqu'à des troncs d'arbres; qui ont même adoré des hommes comme eux; car le Jupiter & les autres divinités du Paganiſme, n'étoient que des hommes & des femmes déifiés. D'où il réſulte que ſi l'idée d'un premier Etre eſt naturelle aux hommes, & eſt une preuve de ſon exiſtence, il faut donc que vous conveniez qu'il y a autant de dieux, que les hommes en ont d'idées différentes; ce que vous n'accorderez point. Conſéquemment il faut que vous reconnoiſſiez avec nous, que cette idée n'eſt point naturelle à l'homme . . .

Nous répondons au contraire, que rien ne prouve mieux que l'idée de Dieu eſt dans la nature, que toutes ces idées fauſſes ou ridicules que les hommes s'en ſont forgées . . . L'homme eſt

fait pour penſer, c'eſt-à-dire, pour n'avoir d'idées que des choſes, ou qui exiſtent, ou qui peuvent exiſter, & non pas de celles qui n'exiſtent point, ou qui ne peuvent exiſter: mais l'homme n'eſt pas fait pour ne ſe pas tromper, c'eſt-à-dire, pour ne pas mal aſſortir ſes idées . . . Or ſi Dieu n'exiſtoit pas, il eſt indubitable qu'il ne pourroit exiſter. Or ſi ſon exiſtence étoit impoſſible, l'homme n'en auroit pu avoir aucune idée, ni fauſſe, ni vraie . . . C'eſt le raiſonnement de *M. Paſchal* (a), au ſujet des vraies & des fauſſes Religions, qui n'ont toutes pour objet que l'idée d'un Dieu, c'eſt-à-dire, d'un Etre ſupérieur en nature, comme en puiſſance, aux hommes . . . Nous rapportons ce paſſage, parce qu'il fait extrêmement pour notre theſe, & qu'il ſera l'appui de tous les raiſonnemens que nous ferons.

» Il me paroît évidemment, dit-il, » qu'il n'y a tant de fauſſes Religions » que parce qu'il y en a une véritable . . .

(a) *Penſées de Paſchal. Tit. 27.*

» Car s'il n'y avoit jamais eu rien de » tout cela, il eſt impoſſible que les » hommes ſe le fuſſent imaginé; & en- » core plus, que tant d'autres l'euſſent » cru. Mais comme il y a eu de très-gran- » des choſes véritables, & qu'ainſi el- » les ont été crues par de grands hom- » mes; cette impreſſion a été cauſe que » preſque tout le monde s'eſt rendu » capable de croire auſſi les fauſſes ... » Ainſi au lieu de conclure qu'il n'y a » point de vraie Religion, parce qu'il » y en a de fauſſes; il faut dire au » contraire qu'il n'y a de fauſſes Reli- » gions, que parce qu'il y en a une » véritable .... » Parce que l'homme, ajoutons-nous, eſt fait pour connoître la vérité; mais non pas pour ne point ſe tromper dans la recherche de la vérité, lorſqu'il n'y apporte, ni un examen, ni des diſpoſitions convenables.

Le premier homme a eu néceſſairement de Dieu une idée auſſi juſte & auſſi véritable que la condition humaine le comporte; mais ſes deſcendans, bientôt après s'étant multipliés, plutôt par le mouvement d'une cupidité brutale, que dans la vûe de ſatisfaire à

l'ordre ; l'ignorance ayant bientôt enveloppé la terre de ſes ténebres, les hommes, à la vérité, ne purent perdre l'idée qu'ils avoient naturellement & moralement d'un premier Etre ; mais ils l'aſſortirent à leurs vices & à leurs paſſions . . . Les avares, les ambitieux, les voluptueux, les querelleurs, qui, depuis furent nommés Guerriers, Conquérans & Héros, enviſageant la Divinité avec un organe vicié, ils ne la virent plus, ou plutôt ils ne voulurent la voir que comme ils étoient eux-mêmes ; & de cette ſorte, *le nombre des Divinités s'accrut à proportion que l'entendement s'altéra, & que les vices ſe fortifierent, chaque homme s'en forgeant ſelon ſes inclinations* . . .

La *Politique* vint enſuite, & fit entendre à ceux qui s'étoient rendus les maîtres, que la force ne ſuffiſoit pas pour contenir les peuples qu'ils avoient aſſujettis, qu'il falloit faire intervenir la vénération ; que tant que les autres hommes les regarderoient comme leurs ſemblables, ils ne quitteroient point l'envie de ſecouer leur joug ; qu'ils devoient ſe mettre au rang des Dieux,

& ſe faire adorer comme tels . . . Les Adulateurs, les Flateurs, les Favoris bas & inſolens, les Courtiſans Ambitieux, avides & mercénaires, les Peintres, les Sculpteurs indigens, les Poëtes affamés, les Rhéteurs vénales, faux & menteurs, ſe chargerent du ſoin de faire croire au vulgaire hébêté, ce qu'ils ne croyoient nullement eux-mêmes (*a*) . . . . Quelques Sophiſtes du tems ayant imaginé que les eſprits humains ſont des portions de la Divinité, n'eurent pas beaucoup de peine à perſuader aux Puiſſans, naturellement crédules ſur ce qui les flate, qu'ils pouvoient en ſûreté de conſcience, ſe donner pour des Divinités; concluant *que ſi l'on doit adorer Dieu dans ſon tout, on peut bien l'adorer auſſi dans ſes principales & ſes plus excellentes parties* . . . Erreur pitoyable, à laquelle la mort de ces *prétendus Dieux* ne put même remédier; d'autant que ceux qui les

(a) *Auxerunt autem ſuperſtitionem iſtam Poetæ, pictores, cæterique opifices* . . . Cic. de Nat. Lib. 1. n. 77.

avoient remplacés, c'eſt-à-dire, leurs enfans & leurs proches, regardant la Divinité comme héréditaire, eurent ſoin, en perpétuant la ſuperſtition pour eux-mêmes, d'expoſer encore à la vénération populaire, les portraits & les ſtatues de leurs Ayeux, de leur bâtir des Temples, de leur dreſſer des Autels, & de leur faire rendre des oracles par la bouche de leurs Prêtres effrontés ....

Cependant, choſe digne de remarque, & plus convainquante que les meilleurs argumens, c'eſt que malgré des meſures ſi bien priſes pour éterniſer l'ignorance & l'idolâtrie, l'idée de l'Etre ſeul néceſſaire & indépendant, demeura enracinée dans le fond du cœur de l'homme; & ſi la fange de l'ignorance l'enveloppa, elle ne put parvenir à en étouffer le germe... Et en voici la preuve.

Les Dieux étoient partagés en pluſieurs cathégories, & ſubordonnés les uns aux autres par une gradation hiérarchique, qui ſe terminoit à Jupiter, lequel étoit tellement ſubordonné lui-même au Deſtin, qu'il trembloit de juger par lui... Et que l'on ne diſe pas

que dans le Paganiſme, le deſtin étoit une cauſe aveugle & ſtupide, c'eſt-à-dire, *un nom, plutôt qu'un Etre....* Il n'eſt pas poſſible que cette opinion ait pû quâdrer avec la certitude qu'ils avoient, que cette même cauſe décidoit ſouverainement & ſans appel des Dieux, des Hommes, des Empires, des Monarchies, des Républiques, & enfin du ſort de tout l'Univers; il n'a pu ſe faire que la plus ſaine partie de l'humanité, *la ſeule qui doive ſervir de régle*, n'ait pas regardé le deſtin comme le premier Etre qui ne connoît d'autre néceſſité que celle de ſon exiſtence, ni d'autre poſſibilité que les effets de ſa volonté... Mais il eſt plus que vraiſemblable qu'il n'a été donné au peuple comme une cauſe aveugle & ſtupide que par la crainte qu'a eue la Politique ambitieuſe, que toute la Religion ſe tournant vers lui, le culte de toutes les autres *Divinités Factices* qui n'étoient au fond que les crimes déïfiés, ne tombât & ne s'anéantit inſenſiblement... Nous en pourrions fournir une autre raiſon qui n'eſt pas moins forte; mais

elle n'iroit pas avec ce que nous nous ſommes preſcrit dans cette diſſertation.

Voilà l'origine & la cauſe de l'Idolâtrie, dont l'époque, ſelon la plus ancienne des hiſtoires, qui eſt celle de *Moïſe*, doit être rapportée à la premiere domination qui eſt celle de *Nimbrod*, cet orgueilleux & premier oppreſſeur de la liberté du genre humain... Il eſt hors de doute que la premiere Apothéoſe dût paroître ſinguliere aux hommes, & qu'ils ſe moquerent d'un Dieu qui n'avoit pas daigné les regarder comme des hommes; mais ceux qui oſerent ſe déclarer pour la vérité, c'eſt-à-dire, pour l'idée primitive d'un Etre Créateur, ayant été maſſacrés, & leur ſupplice ayant effrayé la multitude elle ſe plia, ſelon la coutume, à tout ce qu'on voulut... Les Philoſophes, prudents & amateurs de la vie, garderent le ſilence & prirent un extérieur... Ils furent plus ſinceres dans leurs Ecrits; mais comme par leur obſcurité affectée, ou par leur ſublimité, ils ſe trouvoient à la portée de peu de gens, on les regarda comme ſans con-

ſéquence ; & la ſuperſtition alla ſon train . . . Ceux de leurs confreres qui dédaignerent de les imiter, payerent cherement leur zele ou leur indiſcrétion.

A l'égard du reproche que le *Matérialiſte* ſe croit bien fondé à faire à l'eſpece humaine, d'avoir adoré celle des animaux, & juſqu'aux plantes (*a*) ; perſonne n'ignore que cette ſuperſtition brutale a commencé chez les Egyptiens, qui en furent redevables *à leurs Chymiſtes & à leurs Poëtes* ; ceux-là, perſonifiant les qualités de la matiere, & traitant myſtérieuſement leur art, donnerent une ame à tous les ſels & à tous les métaux, & en firent autant de Divinités . . . Ceux-ci, enchériſſant ſur cette extravagance, feignirent que dans un grand combat que les Dieux avoient eû à ſoutenir contre les Géans, ils avoient lâchement tourné le dos pour ſe ſauver en Egypte, où les uns s'étoient tranſ-

(a) *O ! Sanctas Gentes ! Quibus hæc naſcuntur in hortis Numina !* Juven. Sat. 15. de Superſtit. Ægyptior.

formés en chiens & en chats ; les autres en ſinges & en crocodiles ; & les plus poltrons, en ciboules & en oignons, pour n'être pas ſitôt découverts.

Par où il eſt aiſé de voir que *les Egyptiens ne croyoient pas que les plantes ou les animaux fuſſent des Dieux ; mais ſeulement des formes ſous leſquelles les Dieux s'étoient cachés ;* & il n'eſt pas étonnant que les idiots, qui font toujours le plus grand nombre, ayent crû devoir un reſpect religieux à des choſes, que de plus aviſés regardoient comme deſtinées, ou à leur amuſement, ou à leur ſervice, ou à leur nourriture ... S'il y a encore quelques Nations ſauvages qui adorent juſqu'à des troncs d'arbres, il y a lieu de croire que, comme les Egyptiens, c'eſt par le motif de quelque ſuperſtition ſecrete ; autrement nous les rangeons dans la claſſe des imbéciles & des foux, parce qu'il n'y a qu'eux qui puiſſent ſe croire inférieurs en nature à une pierre, à un arbre ou à un ſinge .....

Il faut convenir auſſi, que les Grecs en ont bien prêté aux Egyptiens leurs peres, *par la pente vicieuſe qu'ont tous*

les enfans, à tourner en ridicule ceux de qui ils ſont ſortis, & à ſe croire plus ſages & plus ſpirituels qu'eux... On ſçait que penſer des voyageurs. Quoi qu'il en ſoit, tant s'en faut que les idées fauſſes & folles que les hommes, dans tous les tems & dans tous les pays, ont eues de la Divinité, puiſſent être alléguées comme une bonne preuve que la Divinité eſt une chimere, qu'au contraire, rien n'établit plus clairement & plus invinciblement ſon exiſtence; car, comme nous l'avons obſervé, l'homme eſt fait pour avoir néceſſairement l'idée d'une Divinité; mais s'il ne conſulte pas ſa raiſon, ſi ſon crâne eſt mal conformé, s'il n'a eu qu'une éducation ſuperſtitieuſe & ſote, il n'eſt pas impoſſible qu'il ſe forge des idées très-fauſſes ſur la nature du premier Etre... Mais cela ne décide rien contre ſon exiſtence; d'autant, comme dit *M. Paſchal*, « qu'on peut bien con-» noître que Dieu exiſte ſans ſçavoir » ce qu'il eſt; & ce ſera toujours très-» mal argumenter que de conclure qu'il » n'exiſte pas, parce que nous ne ſça-

» vons pas ce qu'il eſt (*a*)... A quoi nous ajoutons, qu'il nous eſt beaucoup plus facile de ſçavoir ce qu'il n'eſt pas (*b*). Une foi humble & docile, perce plus avant que toutes les Philoſophies.

(a) *Paſch. Tit.* 7. de l'indifférence des Athées.

Il faut être aveugle pour nier un premier principe; mais il faut être infini comme lui pour en parler exactement.

(b) *Tenemur omnes magno ſciendi ſtudio, at cognoſcendi numinis multo majore; ex quo quidem à nobis Deum cognoſci velle, intelligere liquet; ſed intrà fines præſcriptos, & quaſi intrà columnas quibus ipſe ſuo veluti digito inſcripſit*, nec plus ultrà... *Sunt enim in divinis rebus Adyta quædam, in quæ magnus Deus noluit nos penetrare. Quòd ſi quis temeritate & confidentia ſui elatus porrò pergit ac perrumpere hoc ſacrarium attentat, quò penitiùs ingreditur, eo denſiores tenebræ illi offunduntur, ut vel ſic & Naturæ divinæ majeſtatem imperveſtigabilem, & humanæ mentis imbecillitatem confiteri cum Simonide cogatur... Quantò diutiùs conſidero, tanto mihi res videtur obſcurior.* Le P. Leſcalopier Jéſuite, in Cic. de Nat. Deor. Lib. 1.

CHAPITRE XXVIII.

Que le culte eſt une ſuite néceſſaire de l'idée que nous avons naturellement de Dieu ..... Objections du Matérialiſte contre ce principe.

DU moins, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, faut-il que vous conveniez que la néceſſité du culte eſt ſi peu une ſuite de l'idée que les hommes, ſelon votre Doctrine, ont naturellement & invinciblement d'une Divinité, qu'au contraire, l'idée d'un Etre ſouverainement parfait, exclud néceſſairement celle du culte ..... Et voici notre raiſonnement. Si les hommes croyent que Dieu eſt infiniment ſage; comment peuvent-ils ſe mettre dans l'eſprit qu'il prend plaiſir à leurs hommages inſenſés? S'ils croyent qu'il eſt le Créateur & le ſouverain maître de tout ce qui exiſte; comment ont-ils pu ſe perſuader qu'il exigeoit d'eux des

ſacrifices d'animaux ? ... S'ils le croyent infiniment juſte ; comment ſe ſont-ils imaginé qu'ils pouvoient l'appaiſer par des offrandes ? ... S'ils le croyent infiniment heureux ; comment ont-ils cru qu'ils pouvoient augmenter ſon bonheur en lui donnant des louanges, & en faiſant ſa volonté ... Tout ceci implique contradiction ; & il eſt aiſé de voir que le genre humain a modélé l'Etre ſuprême ſur ſa vanité & ſa cupidité. Car de ce que l'homme eſt orgueilleux, & de ce qu'en conſéquence il aime à être honnoré de ſes ſemblables, les ſuperſtitieux ont conclu que Dieu doit prendre plaiſir à ſe faire craindre & adorer de ſes créatures (*a*) ... Mais on ne fait pas attention que ce qui fait tout le prix de la louange ou de l'hommage, c'eſt une certaine proportion qui doit néceſſairement ſe trouver entre celui qui loue, & celui qui eſt loué, entre celui qui rend un hommage, & celui qui le reçoit ; & c'eſt pour cela que l'admiration des

(a) *Vid. apud Spin. Ethic. Part. 1. Appi & paſſim.*

enfans ou des idiots ne nous touche pas. Conſéquemment que l'on diſe quelles ſortes de proportions ſe peuvent imaginer entre Dieu & les hommes, pour que les louanges qu'ils lui prodiguent puiſſent le toucher ?

De même encore, de ce que l'homme eſt adonné à ſon ventre, on s'eſt imaginé que les victimes graſſes & bien nourries étoient au goût de l'Etre ſuprême, & que du moins l'odeur des ſacrifices le réjouiſſoit . . . De ce que l'homme eſt avide, de ce qu'il s'appaiſe & ſe laiſſe même corrompre par des préſens, on a conclu qu'en offrant à Dieu de riches dons, on pouvoit le gagner à-peu-près comme un Prince avare ou un Juge intéreſſé . . . Et comme la Royauté eſt ce qui flate le plus l'impertinent orgueil de l'homme, & qu'il la regarde comme le comble de la félicité, on a delà follement conclu que Dieu eſt un Roi qui a l'Univers pour Palais, & toutes les créatures, & ſpécialement les hommes pour ſujets (*a*) . . .

(a) *Spin. Ethic. Part. 2. Prop. 3. Vid. Schol. & paſſim in Append. Part. 1.*

Sans faire attention que s'il étoit vrai qu'il fût flaté de l'obéiſſance des hommes, & bleſſé de leur déſobéiſſance, aucun Etre, dans la nature, ne ſeroit plus malheureux que lui .....

La religion Judaïque, qui ſe vante d'être la plus ancienne, peut ſe vanter auſſi d'être la ſource de toutes les abſurdités des autres religions; car c'eſt d'elle ſeule qu'elles ont appris que Dieu eſt extrêmement touché de nos louanges; mais que les ſacrifices & les richeſſes dont on chargeoit ſes autels, & *qui tournoient toutes au profit des Sacrificateurs*, lui étoient ſpécialement agréables. Enfin c'eſt de cette même religion que les hommes ont appris à regarder Dieu comme un Roi, tantôt miſéricordieux, & tantôt inexorable... Toutes leſquelles idées ſont aſſurément indignes de celles qu'on doit avoir d'un Etre ſouverainement parfait.

CHAPITRE XXIX.

Réponſes aux objections précédentes.

NOUS répondons 1° que la néceſſité du culte dérive tellement de l'idée que nous avons naturellement de l'Etre ſuprême, qu'il eſt impoſſible que l'une ſubſiſte ſans l'autre ; parce que, comme nous l'avons obſervé, *il n'eſt pas au pouvoir de l'homme de refuſer à tout ce qui excelle, une vénération proportionnée au dégré d'excellence*... Or puiſque la cauſe premiere ne peut être qu'une intelligence & une puiſſance infinie ; il s'enſuit que ſon excellence n'étant point bornée, il n'eſt pas conſéquemment au pouvoir de l'homme de lui refuſer une vénération qui s'étende juſqu'à un dégré infini : *& voilà le fondement du culte.*

2° De ce que nous avons l'idée de Dieu comme d'un Etre infiniment ſage, nous inférons avec raiſon qu'il ne peut

être touché de nos louanges, *relativement à ſon bien-être, à la maniere de l'homme ;* mais ſeulement en tant que cet acte de juſtice de notre part, étant conforme à l'ordre, il eſt conſéquemment conforme à la volonté divine dont l'objet eſſentiel eſt l'ordre.

3° Il faut diſtinguer entre la louange que nous donnons à Dieu, & celle que nous donnons à l'homme ; la différence qui s'y trouve eſt infinie ; & il ne paroît pas que le *Matérialiſte* y faſſe la moindre attention. . . *La louange que nous donnons à Dieu n'eſt autre que l'expreſſion de l'idée que nous avons néceſſairement de l'excellence de ſa nature*. . . La louange que nous donnons à l'homme ne ſçauroit être l'expreſſion de l'idée que nous avons de l'excellence de ſa nature ; puiſque nous ſçavons au contraire que ſa nature eſt très-bornée. . . La louange que nous donnons à Dieu eſt une *admiration ;* celle que nous donnons à l'homme n'eſt qu'une *félicitation* . . . . Nous ne félicitons point Dieu de ce qu'il eſt ſage, parce qu'il l'eſt eſſentiellement ; nous admirons ſa ſageſſe : mais nous félicitons l'homme ,

lorſque, par quelque acte de ſageſſe, il imite, autant qu'il eſt en lui, l'excellence de la nature divine . . . C'eſt parce que la perfection n'eſt pas eſſentielle à l'homme, que nous lui en faiſons un mérite ; c'eſt parce qu'elle s'y trouve rarement, que nous la remarquons, & que nous la faiſons remarquer par nos louanges, lorſqu'elle s'y rencontre ; autant pour l'exciter à continuer & à faire de nouveaux progrès, que pour inviter les autres à l'imiter, en les touchant par l'attrait de l'ordre, dont on leur expoſe la beauté. Mais Dieu ne pouvant acquérir de perfections *relativement à lui-même, mais ſeulement relativement à nous dans ſes ouvrages ;* il s'enſuit que nous n'exaltons ſa juſtice, ſa ſageſſe & ſa bonté que pour nous exciter par cette conſidération à imiter, autant qu'il eſt en nous, ſes perfections infinies, ou pour le remercier des bienfaits dont il nous comble ; & c'eſt ce tribut de reconnoiſſance que le Pſalmiſte *appelle un ſacrifice de louanges* (*a*).

(a) *Immola Deo ſacrificium laudis* Pſ. 49.

Dieu ayant imprimé à tous ſes ouvrages quelques traits de ſa Divinité *à un dégré proportionné à leur nature ;* il s'enſuit que les créatures qui ne ſont, ni intelligentes, ni libres, n'en ont qu'une foible empreinte ; & comme elles la conſervent néceſſairement, elles ne peuvent, pour cette raiſon, être l'objet de nos louanges relativement à elles mêmes ; c'eſt-à-dire, qu'elles ne peuvent être l'objet de l'idée que nous avons attachée *au bien moral que l'on appelle vertu.* Mais les créatures intelligentes & libres ayant une empreinte plus forte de la Nature divine, avec la faculté de pouvoir la perdre, la conſerver, la diminuer & l'augmenter par leurs opérations ; il s'enſuit que pour cette raiſon, elles ſont à l'excluſion de toutes les autres créatures, l'objet de nos louanges *relativement à elles-mêmes*, c'eſt-à-dire, *qu'elles ſont l'objet de l'idée que nous avons attachée à la perfection acquiſe volontairement & librement*, que l'on appelle bien moral & vertu . . . D'où il réſulte que la diſtance qui ſe trouve entre la louange que nous donnons à Dieu & celle que nous

donnons à l'homme, eſt égale à la diſtance infinie qui ſépare la nature ſouverainement parfaite de l'un, & la nature défectueuſe & bornée de l'autre... Ainſi le *Matérialiſte* ne réfléchit pas, quand il nous reproche que nous louons Dieu comme l'homme, c'eſt-à-dire, dans la penſée qu'il eſt touché de nos louanges à la maniere de l'homme, c'eſt-à dire, *par une augmentation de la bonne opinion de ſoi-même.*

Ce qui produit la vanité dans l'homme, lorſqu'on le loue, c'eſt le ſentiment invincible qu'il a de ſa liberté, en conſéquence de laquelle acquérant de nouvelles perfections, & ſe comparant à ceux qui, étant ſes égaux en nature, lui ſont inférieurs par les opérations, il voit qu'il leur eſt préférable, & qu'il approche plus qu'eux de la Nature divine; car l'homme ne ſe glorifie point de ce qu'il ſent en lui-même qu'il a fait néceſſairement, quelque bien qu'il ſoit fait; s'il arrive qu'il s'en glorifie, ce ne peut être qu'à l'extérieur, & à l'égard de ceux qui ignorent le fond de la choſe; & voilà le comble de la vanité... Mais Dieu n'ayant point d'égal

en nature, ni de nouvelles perfections à acquérir, puiſqu'il les poſſede toutes eſſentiellement, il ne peut faire cette comparaiſon, & conſéquemment l'orgueil & la vanité ne peuvent avoir lieu dans ſa nature.

Mais cette raiſon, non plus que la diſproportion infinie qui ſe trouve entre Dieu & l'homme, n'empêche pas que l'homme ne doive le louer; au contraire, puiſque, comme nous l'avons obſervé, la louange que nous donnons à Dieu n'eſt *que l'expreſſion de l'idée que nous avons de l'excellence de ſa nature*, il s'enſuit, que moins il y a de proportion entre lui & nous, & plus nous ſommes tenus de l'admirer . . . Nous l'admirerions moins, s'il y avoit moins de diſproportion; mais comme de Dieu à la créature la plus parfaite, la diſtance ſera toujours infinie; la vénération conſéquemment aura toujours lieu à un dégré infini . . . Et ſi Dieu n'en eſt pas touché relativement à lui-même, parce que l'augmentation de l'opinion & du bien-être n'ont pas lieu dans ſa nature; il en eſt touché relativement à la créature, qui lui reſſem-

blant par l'intelligence & la liberté, employe l'une & l'autre à célébrer les grandeurs infinies de ſon Auteur, & à s'exciter à la reconnoiſſance de ſes bienfaits; ce qui eſt un acte de juſtice conforme à l'ordre qu'il a mis dans ſes ouvrages, & qu'il approuve par une ſuite de la bonté eſſentielle à ſa nature.

Le *Matérialiſte* n'eſt, ni plus juſte, ni plus judicieux, ni plus inſtruit lorſqu'il reproche à l'homme de n'avoir offert à Dieu des victimes, *que parce que, jugeant de l'être ſuprême ſelon la cupidité de la nature humaine, il a cru que la chair & le ſang des animaux devoient être de ſon goût, & que du moins l'odeur des ſacrifices devoit le réjouir.*

Cette idée groſſiere, charnelle & ſtupide n'a jamais été dans la nature ſaine de l'homme, & n'a pu être conſéquemment l'objet de l'inſtitution primitive des ſacrifices... L'homme, dont le jugement n'eſt point abruti par l'ignorance, ni abatardi par les paſſions, connoiſſant que Dieu n'eſt point corporel, il connoît conſéquemment que les beſoins qui ont lieu chez nous, ne peu-

vent avoir lieu chez lui ; ainſi il ne peut lui ſuppoſer de cupidité . . . De même connoiſſant que Dieu eſt le Créateur & le ſouverain maître de tout ce qui exiſte, il connoît conſéquemment que l'homme qui n'eſt, ni le Créateur, ni le maître d'aucunes choſes, ne peut lui en donner aucune . . . De même encore ; l'homme connoiſſant que Dieu eſt ſouverainement parfait, il connoît conſéquemment que *la cupidité qui eſt un vice propre à la nature animale*, ne peut aucunement appartenir à la nature divine.

La nature ſaine de l'homme, *la ſeule que l'on doive apporter ici pour exemple*, a eu deux objets dans l'inſtitution primitive des ſacrifices & des dons qu'elle a offerts à Dieu.

La premiere intention, exactement conforme à la juſtice, a été de ſe remettre ſans ceſſe devant les yeux, l'entiere dépendance de l'homme relativement à Dieu, (comme Créateur & maître ſouverain de tout ce qui exiſte,) pour les beſoins continuels de la vie animale . . . De ſorte que le ſacrifice eſt un aveu de dépendance, & un tribut de recon-

noiſſance de la part de l'homme envers Dieu, pour tous les biens qu'il tient de ſa libéralité ; & en ce ſens, outre qu'il eſt un hommage, il eſt une inſtruction & un mémorial.

La ſeconde intention, également conforme à la juſtice, a été de remettre ſans ceſſe devant les yeux de l'homme la peine due à ſon crime, c'eſt-à-dire, la mort ; de même que la bonté infinie de Dieu qui veut bien ſubſtituer au coupable, une victime expirante par l'entiere effuſion de ſon ſang . . . Ce ſpectacle & cette obligation de faire périr un animal ſans raiſon pour le crime de l'homme raiſonnable, ont dû lui faire comprendre combien le crime ſouille la conſcience, puiſque la tache n'en peut être effacée que par du ſang . . . De ſorte que le ſacrifice expiatoire, relativement à l'homme, eſt plutôt le reproche & la condamnation de ſon crime, que relativement à Dieu une offrande ou un préſent . . . Cette ſubſtitution de l'animal innocent à l'homme criminel, a même été compriſe des ſages Payens . . . *Quelle victime*, dit Juvenal, *un coupable, prêt d'expirer & encore tout*

plein de mauvais déſirs, peut-il promettre aux Dieux pour qu'ils lui renvoyent la ſanté, puiſqu'il n'y a pas d'animal qui ne ſoit plus digne de vivre que lui (a) ?

L'inſtitution primitive du ſacrifice, dans la Religion Judaïque, avoit encore un objet plus élevé dont il n'étoit que le *figuratif;* mais il n'eſt pas de notre ſujet d'entrer dans un plus grand détail ſur cet article ; & ce que nous en venons de dire eſt ſuffiſant... Voyons les autres griefs.

Comme la Royauté, *dit le Matérialiſte*, eſt, ſelon l'homme, l'état le plus heureux auquel il puiſſe être élevé ; on a conclu delà *que Dieu eſt un Roi, que l'Univers eſt ſon Palais, & que les créatures, mais ſpécialement les hommes ſont ſes ſujets.*

Rien n'eſt plus raiſonnable & plus juſte que cette idée, qui n'eſt pas une imagination, mais une réalité ; car Dieu

(a) *Quid enim ſperare nocentibus ægris conceſſum ? Vel quæ non dignior Hoſtiâ vitâ ?* Satyr. 13.

eſt véritablement maître de tout ce qui exiſte, & plus maître que l'homme ne l'eſt de ſon propre corps; il eſt véritablement le Monarque ſuprême de l'Univers; non pas à la maniere de ceux de la terre, qui commandent à leurs ſemblables, qui ont des égaux dans leurs voiſins, & qui ne poſſedent nullement la puiſſance par nature; mais comme étant le Créateur & conſéquemment le Seigneur unique de toute exiſtence. L'Univers de même eſt véritablement ſon Palais; non qu'il ait beſoin d'une demeure, puiſqu'il ne peut être circonſcript par l'eſpace, quelqu'immenſurable qu'on le ſuppoſe; mais parce qu'il a voulu que la contemplation de cet Univers viſible nous fit connoître avec éclat les tréſors inépuiſables de ſa puiſſance inviſible, c'eſt-à-dire, qui n'eſt pas d'une nature à pouvoir tomber ſous les ſens, ni à pouvoir être égalée par les conceptions de l'intelligence créée ... Et *Spinoſa* qui avertit ſi ſouvent de prendre garde de confondre la Royauté divine avec la Royauté humaine (*a*),

(a) *Magnopere cavendum eſt ne Dei po-*

ſe perſuadoit apparemment que la nature lui avoit accordé le privilege excluſif d'avoir du jugement & des lumieres ; puiſqu'il n'y a pas d'homme un peu inſtruit qui ne ſçache que Dieu eſt Roi de ſa nature & par eſſence, & que ceux de la terre ne le ſont *que contingemment & tranſitoirement*, c'eſt-à-dire, *par ſa grace, ſous ſon bon plaiſir & avec bien des reſtrictions.*

Si Dieu, comme les Rois de la terre, pouvoit être troublé dans ſon exiſtence & dans ſes droits par la révolte des créatures, le *Matérialiſte* ſeroit fondé à croire & à dire qu'il ſeroit le plus malheureux des Etres, d'autant que pour un homme juſte, il y en a dix mille injuſtes ; pour un qui obéit à ſes commandemens, dix mille les tranſgreſſent ; mais la comparaiſon qu'il employe eſt formellement contraire à l'idée raiſonnable que tout homme ſenſé doit avoir de Dieu. Car Dieu a fait les hommes

---

tentiam cum humanâ regum potentiâ confundamus. Ethic. Part. 2. Prop. 3. Vid. Schol. & paſſim.

ce qu'ils ſont ; & ils ne l'ont point fait ce qu'il eſt . . . Conſéquemment leur obéiſſance ne contribue pas plus à la ſolidité de ſon Empire, que leur déſobéiſſance à ſa deſtruction. Les ſujets qui prennent les armes contre leur Prince, ne font, à parler ſtrictement, tort qu'à lui ſeul ; mais ici c'eſt le contraire, parce que les créatures qui ſe révoltent contre Dieu ne font tort qu'à elles ſeules ; d'autant que Dieu, ayant établi un ordre qui conſtitue l'eſſence du bonheur, & qui eſt uniquement relatif à la créature, il s'enſuit qu'elle ne peut troubler cet ordre, qu'elle ne ſe précipite néceſſairement dans le malheur (a) . . . Et c'eſt pour s'accommoder à la façon de concevoir qui eſt la plus naturelle à l'homme, *que l'Ecriture dit que Dieu ſe repent, qu'il s'attriſte, ou qu'il eſt irrité des crimes des Etres libres* . . . . Les crimes des hommes lui déplaiſent & l'irritent en ce qu'ils

(a) *Pravitates veſtræ, vos à Deo veſtro ſeparant.* Iſaiæ Cap. 39. v. 2.

troublent l'ordre qui conſtitue l'eſſence de leur bonheur ; mais c'eſt *relativement à eux-mêmes , & par comparaiſon ;* & nullement relativement à lui... Le bonheur des hommes ne peut augmenter le ſien ; ni leur perte , l'altérer.

Quant au reproche que fait le *Matérialiſte à la Religion Judaïque* d'avoir répandu par toute la terre , l'idée peu convenable que Dieu prend plaiſir aux victimes & aux offrandes , leſquelles tournoient toutes au profit des Sacrificateurs ; nous diſons qu'il y a de la malignité ou de l'ignorance dans ſon fait. Il y a de la mauvaiſe foi , s'il a lu l'Ecriture ; il y a de l'ignorance & de la témérité , s'il ne l'a pas lue. Premiérement les obſervations que nous avons faites plus haut ſur l'objet de l'inſtitution primitive des ſacrifices & des offrandes , ne ſont que d'après l'Ecriture & en ſont l'eſprit. Secondement Dieu ne demande par-tout dans les livres ſaints d'autres ſacrifices que la droiture du cœur , qui conſiſte eſſentiellement dans l'obſervation fidelle de tout ce qui eſt con-

orme à l'ordre qu'il a établi (*a*); & il déclare qu'il déteſte les ſacrifices qui lui ſont offerts par les ſcélérats hypocrites (*b*)... Le ſacrifice d'Abel, dont le cœur étoit droit, & le ſacrifice de Caïn, dont le cœur étoit pervers, parce qu'il étoit enflé d'orgueil & dévoré d'envie, ſont l'un & l'autre la premiere & la plus ancienne preuve de cette double vérité. Il y a des milliers de paſſages qu'il ſeroit trop long de rapporter, & dont le *Matérialiſte* ſeroit écraſé... Nous nous contenterons ſeulement de le renvoyer au Pſeaume 49.(*c*). Il y verra ſi la Religion Judaïque a jamais enſeigné que Dieu *aimoit les victimes graſſes, & s'il avoit beſoin de*

(a) *Facere juſtitiam, acceptum eſt Deo magis quàm hoſtias immolare.* Proverb. Cap. 16. v. 5.

(b) *Victimæ impiorum abominabiles, quia ex ſcelere offeruntur.* Ibid. Cap. 15. v. 8. Cap. 21. v. 27.

(c) *Meus eſt orbis terræ... Numquid manducabo carnes taurorum, aut ſanguinem Hircorum potabo?* Pſ. 49.

préſens ou de tributs comme les Rois & les Princes de la terre . . .

Qu'il liſe la fin du Pſeaume cinquantiéme, il y verra ſi Dieu ſe laiſſe fléchir par d'autres ſacrifices & par d'autres offrandes que par le regret ſincere du crime (*a*). A l'égard du trait de médiſance qu'il laiſſe tomber ſur les ſacrificateurs de l'ancienne Loi *qui détournoient à leur profit par un trafic uſuraire les victimes & les dons que l'on offroit à Dieu ;* nous diſons qu'il eſt plein d'injuſtice, & qu'il ne décide rien contre la pureté de l'inſtitution primitive des ſacrifices, & des offrandes dans la Religion Judaïque ; car ſi l'Ecriture rapporte l'avarice ſacrilege de quelques Sacrificateurs, elle en rapporte auſſi la punition, & elle témoigne la juſte horreur que l'on doit avoir de leur crime (*b*). Outre que ce ſera toujours

(a) *Sacrificium Deo ſpiritus contribulatus eor contritum.* Pſ. 50. Lib. 6. Cap. 9.

Deum, non ſuper ſacrificia delectari ; ſed ſuper bonos & juſtos. Joſeph. Antiq. Lib. 6. Cap. 9.

(b) *Lib. 1. Reg. Cap. 4. Cap. 8. Vid. Jo-*

très-mal argumenter, que de conclure que cette Religion n'a pas eu l'eſprit de Dieu, parce que quelques-uns de ſes miniſtres ont été des ſcélérats ; comme ſi la vérité étoit arbitraire & pouvoit dépendre de la conduite des hommes... C'eſt la Doctrine qui décide, & non les mœurs. *La Doctrine vient de Dieu ; les mœurs viennent des hommes.*

CHAPITRE XXX.

Objections du Matérialiſte contre la néceſſité du culte excluſif. Réponſes à ces objections.

QUAND même, *reprend le Matérialiſte*, nous conviendrions avec vous que la néceſſité du culte dérive de l'idée que les hommes ont naturellement d'un premier Etre ; vous n'y gagnez rien pour votre cauſe, puiſ-

ſeph. Antiq. Lib. 5. Cap. 15. 16. Lib. 6. Cap. 3.

qu'il ne vous ſera jamais poſſible d'en aſſigner un qui ſoit digne de lui, à l'excluſion de tout autre. Et voici ce qui nous porte à le croire....

L'homme n'eſt tenu de rendre au ſouverain Etre les honneurs qu'il croit lui devoir, que ſelon l'idée qu'il a de lui (*a*)... Or comme toutes les idées touchant l'Etre ſuprême, varient ſelon le tour de l'imagination, ſelon les différens climats, ſelon les différentes formes de gouvernement, ſelon les différentes ſortes d'éducations, & ſelon les différentes complexions, & même ſelon les différens états; il s'enſuit que tous les différens cultes, c'eſt-à-dire, toutes les manieres différentes dont Dieu peut être honnoré, n'étant pas plus dignes de lui les unes que les autres, elles ne peuvent, par la même raiſon, lui plaire ni lui déplaire (*b*);

(a) *Ad Religionem actiones noſtræ referri non debent niſi quatenùs Dei habemus ideam.* Spin. Ethic. Part. 4. Prop. 37. Vid. Schol.

(b) *Deus ſùſque dèque habet, nec curâ tangitur quales opiniones homines foveant in Religione.* Tract. Theol. Polit. Vid. Epiſt. 48. apud Spin.

conſéquemment les circonſtances doivent être la ſeule régle par laquelle les hommes puiſſent décider de ce qu'ils croyent devoir à Dieu ; & comme les hommes, en général, ſuivent aſſez cette régle, voilà pourquoi ce qui eſt ſacré dans un pays eſt profane dans un autre ; de ſorte que chaque homme ne ſe croit innocent ou coupable envers Dieu, que ſelon les principes dans leſquels il a été élevé, lorſqu'il n'a pas aſſez de tranſcendance pour ſe conduire lui-même (*a*) ... Ainſi, malgré tous vos raiſonnemens & toutes vos preuves, nous voilà revenus au même point d'où nous étions partis.

Nous avons déja obſervé plus d'une fois, & ce principe eſt inconteſtable, que lorſqu'il s'agit de décider d'une affaire importante, *& que quelques-uns ſuppoſent douteuſe*, c'eſt le jugement

(a) *Pro ut quiſque educatus eſt, ità facti alicujus pœnitet vel gloriatur eodem. Peccatum enim & meritum notiones ſunt duntaxat extrinſecæ.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 27. Vid. Explicat. Part. 4. Prop. 37. Vid. Schol. 2.

des plus ſages & des plus éclairés qui doit ſervir de régle ; & non pas celui des hommes ignorans ou livrés à des paſſions brutales, qui compoſent ordinairement la multitude ... Et cela, par une raiſon moralement géométrique ... Dieu, étant l'auteur de tout ordre, il a voulu en conſéquence qu'il y eût de la ſubordination, non-ſeulement parmi les Etres phyſiques, mais bien plus encore parmi les Etres intellectuels ... Or comme dans l'ordre phyſique, ce ſont, *par une néceſſité géométrique*, les plus grands & les plus forts qui doivent ſoutenir les plus petits & les plus foibles ; il s'enſuit, que dans l'ordre intellectuel, ce ſont, *par une néceſſité morale*, les plus anciens, les plus ſages, & les plus éclairés, qui doivent conduire les ſimples, les ignorans, les moins ſages & les moins anciens.

Premierement il eſt démontré que les hommes n'ont eu tant d'idées fauſſes de Dieu, que parce qu'il y en a une véritable. D'où il s'enſuit néceſſairement, *que le culte qui dérive de cette idée, ſeule véritable entre tant de fauſſes, doit être auſſi le culte ſeul véritable*

à l'excluſion de tout autre.

Or il eſt queſtion de voir quels ſont ceux d'entre les plus anciens peuples qui ont eu du premier Etre l'idée la plus conforme à cette raiſon qu'il a donnée à l'homme comme un caractere diſtinctif entre tous les animaux, qui, par leur nombre, ſurpaſſent de beaucoup l'eſpece humaine... Quels ſont les peuples, qui, en conſéquence de l'idée ſage qu'ils avoient de Dieu, à l'excluſion des autres peuples, lui ont rendu le culte le plus raiſonnable; & qui, par une ſuite de cette même conſéquence, ont profeſſé la Religion la plus propre à maintenir l'ordre, en rendant l'homme plus juſte, & en lui donnant un point de vue digne de ſa nature, ſupérieure ſans contredit à celle de tous les animaux, par cet endroit-là ſeul, *que l'homme a une idée de ſon Auteur*; idée dont la nature purement animale eſt eſſentiellement incapable.

Quels ſont donc ceux des anciens peuples qui ont eu de la Divinité l'idée la plus raiſonnable? Sont-ce les *Babyloniens*, les *Aſſyriens*, les *Mèdes* ou les *Perſes*? Sont-ce les *Grecs*

ou les *Romains ?* Aucuns de ceux-là . . . L'Idolâtrie la plus groſſiere & la plus brutale, ſouvent la plus cruelle, & toujours la plus indigne d'un Etre intelligent, étoit la Religion de tous ces différens peuples . . . S'il s'eſt rencontré parmi eux quelques eſprits moins groſſiers qui ayent eu de Dieu quelques idées plus convenables, elles leur ont été inutiles à eux & aux autres ; car outre que leur Doctrine ne donnoit aucun point de vue à l'homme, c'eſt qu'elle étoit encore mêlée d'une infinité d'erreurs les plus abſurdes. Entre ces ſages, toujours en fort petit nombre, les uns ont enſeigné que l'homme étoit naturellement miſérable ; que c'étoit ſa maniere d'exiſter, *& qu'il avoit été produit tel par l'Etre ſouverain comme le cheval ou le bœuf* (a) . . . D'autres donnant dans une extrémité oppoſée, mais auſſi peu avantageuſe à l'homme, ont enſeigné qu'il n'y avoit d'autre intelli-

(a) *Vid. Spin. Epiſt. 25. 1676.* Quand un homme eſt malheureux, il l'eſt, par la même raiſon, *qu'un cheval de poſte. Id. Append. Part. 2. Cap. 8. Cogit. Metaph.*

gence dans l'Univers, que l'intelligence humaine, laquelle, avec tous les autres corps, avoit été produite inévitablement par le concours fortuit, & cependant géométriquement harmonieux des atomes, c'eſt-à-dire, des particules iſolées & infiniment petites de la matiere, *leſquelles s'étant rencontrées ſans ſe chercher, & s'étant unies les unes aux autres, ſans s'aimer ni ſe connoître, avoient néanmoins, par leurs aſſemblages, conſtruit une infinité d'organiſations qui ſe connoiſſent, qui s'aiment, qui ſe cherchent réciproquement & avec deſſein, & qui font, ſur leur origine & ſur leur nature, les raiſonnemens les plus ſinguliers* . . . D'autres plus ſenſés en apparence, auſſi foux dans le fond, mais plus vains, ont reconnu, il eſt vrai, un premier Etre, une Intelligence ſuprême modératrice de l'Univers; mais ils ont voulu faire accroire aux hommes, *que leurs eſprits étoient comme des rayons de cette Intelligence univerſelle, leſquels s'échappoient ſans ceſſe du centre à la circonférence, & retournoient également ſans ceſſe de la circonférence au centre; & que c'étoit de*

ce flux & reflux que procédoient les naiſſances & les morts continuelles par une circulation ſans fin . . . Mais quand ils ont entrepris d'expliquer cet orgueilleux ſyſtême, ils ſe ſont tellement enveloppés dans les contradictions qu'il implique néceſſairement, qu'ils n'ont pû venir à bout, ni de le comprendre eux-mêmes, ni de le faire comprendre aux autres ; de ſorte que les plus ſenſés de leurs confreres ſe ſont mocqués d'eux, & avec juſtice . . . Il ſeroit trop long de rapporter toutes leurs abſurdités . . . . . Voilà le précis de la Doctrine du petit nombre de *ſages* qui ſe ſont rencontrés, chez les *Babyloniens*, les *Aſſyriens*, les *Medes*, les *Perſes*, les *Grecs*, & les *Romains* . . . Doctrine, comme on voit, qui ne peut rendre l'homme, ni plus ſçavant, ni meilleur . . . La multitude adoroit le ſoleil, la lune, les étoiles, ou des animaux qu'une ſuperſtition ſecrete leur rendoit vénérables. Ceux qui ſe donnoient pour les plus polis, adoroient dans un *Jupiter* la débauche honteuſe & l'inceſte . . . . La cruauté & la férocité dans un *Mars ;* le larcin & un trafic infâme dans *Mercure ;* la

gourmandiſe & l'yvrognerie dans *Bachus ;* la proſtitution dans *Vénus ;* la vengeance, l'orgueil & le caprice dans *Junon* . . . Et ainſi du reſte.

Pendant que tout le genre humain étoit livré aux idées les plus abſurdes & les plus monſtrueuſes touchant la divinité, *un ſeul peuple* (*a*), depuis ſa premiere origine, enſeignoit conſtamment que l'Univers étoit l'ouvrage d'un *Etre Créateur, ſeul néceſſaire* & indépendant, tout-puiſſant, infiniment ſage, & infiniment bon ; qu'il avoit fait l'homme pour être le Roi de la terre, c'eſt-à-dire, pour commander à toutes les différentes eſpeces d'animaux qu'elle renferme ; occupation tranſitoire qui ne devoit être qu'un acheminement à un

(a) *Notus in Judæâ Deus, in Iſraël magnum nomen ejus.* Pſ. 15.

Non enim eſt Deus noſter ut Dii eorum. Cant. Moyſ. Deuter. 32.

Dùm Dii noſtri ſunt communes omnibus, veſter in nullo talis eſt. Joſeph. Antiq. Lib. 3. Cap. 5.

Les Idolâtres faiſoient ce reproche aux Hébreux.

état plus digne de lui, auquel le conduiſoit néceſſairement la connoiſſance qu'il avoit de ſon Auteur & une intelligence modélée ſur la ſienne, avec une entiere liberté de décider lui-même de ſon bonheur ; cet Etre infiniment juſte & infiniment bon ne voulant pas que l'homme lui rendît d'obéiſſance forcée, ni qu'il fût plus contraint dans ſes opérations intellectuelles que lui-même... *Ce Peuple unique* enſeignoit que l'homme, par ſon orgueil, ayant voulu ſe ſouſtraire à l'obéiſſance qu'il devoit à ſon Auteur, il avoit, par cette révolte, perdu tous les biens dont il étoit en poſſeſſion, & avoit attiré ſur lui & ſur tous ceux qui devoient deſcendre de lui les maux ſans nombre dont le genre humain étoit actuellement accablé ; mais que cet *Etre infiniment bon*, en condamnant l'homme à la mort, qui eſt pour lui le plus affreux de tous les maux, parce qu'il ſemble l'annéantir, lui avoit promis de le rétablir un jour dans un état plus heureux que celui dont il étoit déchu, pourvu que dans cette attente il obſervât du moins la loi que la nature & la raiſon lui preſcrivoient

de concert..... *Ce même peuple* enſeignoit enfin que tous les deſcendans de ce premier des hommes, à l'exception d'un petit nombre, ayant violé cette loi en ſe livrant à tous les vices; *l'Etre infiniment bon* avoit daigné en donner une nouvelle, écrite de ſon doigt, aux deſcendans de ce petit nombre parmi leſquels ſa connoiſſance & ſon culte s'étoient conſervés... *Cette loi, la premiere* (a) *du monde* ne contient aucun article qui n'ait pour objet principal le bien-être de l'homme... Qu'on l'examine, qu'on la critique même, & l'on ſera forcé d'avouer que c'eſt la juſtice & la bonté qui l'ont dictée... Elle s'annonce par un article inoui juſqu'alors à toutes les nations, & qui l'éleve autant par-deſſus toutes les autres loix, que celui qui en eſt l'Auteur eſt élevé par ſa juſtice (*b*) & ſon intelligence infinie au-deſſus de tous les autres Légiſlateurs.

(a) *Vid. Joſeph. Reſp. ad Appion. de Legiſlat. Moſe Cap. 6.* Parallele du Légiſlateur des Juifs avec ceux des autres nations.

(b) *Exod Cap. 35.*

La politique la plus profonde parviendra-t-elle jamais à établir parmi les hommes un ordre auſſi parfait que celui qu'une obſervation exacte des deux premiers articles de cette loi y établiroit ?

Point de véritable tranquillité pour l'homme dans ſon état préſent ; point d'eſpérance conſolante pour l'avenir, s'il n'aime ſon Auteur ; c'eſt-à-dire, s'il ne ſe repoſe ſur lui ſeul, par une entiere confiance de tout ce qui le regarde, perſuadé qu'il nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes. C'eſt une vérité qui a été apperçue des Payens (*a*) . . . C'eſt une vérité que *Spinoſa* a ſentie, mais qu'il a rendue inutile en l'appuyant ſur de mauvais principes ; qui ſont, que Dieu ne nous aime point, parce que, *dit-il*, cet amour ſeroit contraire à ſa nature ; ajoutant de plus que c'eſt inutilement que nous nous efforcons de nous faire

(a) *Permittes ipſis expendere numinibus quid ſit utile ; carior eſt illis homo quàm ſibi.* Juv. Sat. 10.

aimer de lui (*a*) : ce qu'il prouve à ſon ordinaire par de mauvais ſophiſmes qui ſe réduiſent à dire que *Dieu eſt exempt de paſſions ;* comme ſi l'amour intellectuel étoit une paſſion, ou comme ſi l'amour dont Dieu s'aime lui-même, & conſéquemment tout ce qu'il fait, étoit un mode plutôt qu'un attribut ? Mais que veut-il dire par cet amour pour Dieu qu'il nous recommande avec tant d'inſtances dans pluſieurs endroits de ſes Ecrits, *comme ſi, ſelon ſes principes, cet amour dépendoit de nous ?* A quoi nous ſervira-t-il d'aimer un Etre qui ne nous aime point, & qui n'agit ſur nous & avec nous que par la néceſſité inévitable qui ſuit de ſa nature (*b*) ?

De ce premier précepte de la loi Moſaïque négligé, naît l'impiété, & de

---

(a) *Ethic. Part. 5. Prop. 19. 20. Vid. Schol.*

(*a*) Cicéron répond ainſi à Spinoſa. *Quid porro ei debetur à quo nihil acceperis ? Sanctitas eſt ſcientia colendorum Deorum. Sed cur ſint colendi non video, nullo nec accepto ab iis, nec ſperato beneficio.* De Nat. Lib. 1. n. 117.

celle-ci l'audace à commettre tous les crimes ; *car ne point aimer Dieu ou le nier, produit le même effet* . . . Si on croit que Dieu eſt eſſentiellement l'auteur de tous les biens, il eſt incompréhenſible qu'on ne puiſſe pas l'aimer . . . Si on croit qu'il eſt le vengeur des crimes comme le remunérateur des vertus, il eſt également incompréhenſible qu'on puiſſe ne le pas craindre . . . Or dès-lors qu'on ne l'aime ni le craint, il eſt clair, ou que l'on ne croit pas ſon exiſtence, ou que l'on ſe perſuade que les actions des hommes, & les hommes eux-mêmes lui ſont indifférens. Avec une telle perſuaſion, le culte devient inutile, & même la loi ; & il n'y a d'autre parti à prendre que de ſatisfaire la cupidité par toutes les voies les moins périlleuſes ; car la cupidité des autres eſt un obſtacle à la nôtre ; & ce ſont ces obſtacles réciproques qui, *ſelon Spinoſa*, doivent former le lien de la ſociété, ſans qu'un homme puiſſe jamais être détourné de commettre le crime que par la crainte du châtiment, ou parce que ſon goût n'y eſt pas... Mais la fauſſeté de ce principe eſt démontrée ſur-tout par le ſentiment intime

que tous les hommes ont néceſſairement de la juſtice naturelle ; ſentiment qu'il eſt auſſi peu en leur puiſſance d'étouffer que de ne le pas avoir ; & le Paganiſme même, tout vicieux qu'il étoit, n'a pas encore ignoré cette vérité (*a*)... L'homme peut s'en diſtraire pour commettre le crime avec plus d'aſſurance ; mais le crime commis, le ſentiment revient ; à moins, comme nous l'avons obſervé, que la perverſité ne ſoit telle, qu'elle puiſſe aller de pair avec la rage & la frénéſie, qui changent l'état naturel de l'homme, & en font une bête à exterminer pour le bien commun.

Du ſecond précepte de la loi Moſaïque négligé, naît l'orgueil de l'homme, qui, ſotement épris de lui-même, n'a que de la haine ou du mépris pour ſes ſemblables, & ne met en conſéquence tous ſes ſoins qu'à s'en faire haïr & mépriſer réciproquement.... De la négligence de ce précepte naiſ-

(a) *Cùm ſcelus admittunt ſupereſt conſtantia. Quod fas atque nefas tandem incipiunt ſentire peractis criminibus.* Juven. Sat. 3.

ſent encore tous les intérêts perſonnels ; qui, rendant les hommes étrangers & ſuſpects les uns aux autres, ont fait de la ſociété, c'eſt-à-dire, du plus grand bien de l'homme dans l'ordre politique, la choſe du monde la plus périlleuſe & la plus à craindre, par les accidens funeſtes auxquels elle expoſe.

Quelle ſociété que celle où il faut tromper, ſi l'on ne veut pas l'être ! Où il faut prévenir ſa ruine par celle de ſon ennemi ; glorieux & ſatisfait quand on a réuſſi ! Où l'on ne peut diſtinguer le vrai ami d'avec l'ennemi le plus perfide ! Où le mari redoute la trahiſon de ſa femme, & celle-ci la mauvaiſe foi de ſon mari ! Où les peres n'aiment que leur argent, & les enfans que la débauche ! Où l'utilité décide de l'amitié, & la richeſſe du mérite (a) *!* ...

(a) *Alius alium per invidiam occidit, aut adulterans contriſtat... Furtum, fictio, corruptio, perjurium, infidelitas, Dei immemoratio, nativitatis immutatio, inordinatio Mœchiæ... Et pecuniæ obediunt omnia.* Lib.

Or ſi l'exacte obſervation de ces deux préceptes qui ſont l'eſprit de la loi Moſaïque, produit tous les biens oppoſés aux maux dont nous venons de faire l'énumération ; il s'enſuit que la Religion du peuple auquel cette loi a été donnée, étoit celle de toutes les Religions qui preſcrivoit le culte le plus conforme à l'idée que l'on doit avoir de Dieu, & conſéquemment celle qui doit ſervir de régle . . . *Mais cette Religion tendoit à un état encore plus parfait ; & pendant un grand nombre de ſiécles, il lui a été prédit qu'elle y ſeroit élevée : c'eſt elle-même qui nous l'apprend . . . Or ce tems eſt arrivé, & avec toutes les circonſtances qu'il avoit été prédit ; donc le culte qui eſt aujourd'hui fondé ſur l'accompliſſement des promeſſes faites à cette Religion, eſt devenu le culte le plus conforme à l'idée que les hommes doivent avoir de Dieu ; donc il eſt le ſeul qui ſoit di-*

Sap. Cap. 14. v. 24. & ſequent. Proverb.

Les Juifs, que *nos Philoſophes de ſaiſon* traitent de brutaux, nous reſſembloient pourtant aſſez.

gne de lui & qui doive être embraſſé à l'excluſion de tout autre.

Et que l'on n'objecte pas pour affoiblir toutes ces preuves, que les Hébreux n'étoient pas meilleurs que les autres peuples ; car jamais aucune nation n'a produit tant d'hommes juſtes qui aient mené une vie plus pure au milieu de la corruption univerſelle de l'Idolâtrie, ni tant d'hommes ſages qui aient parlé plus dignement de Dieu dans leurs Ecrits. Qu'on liſe leur hiſtoire ; qu'on examine leurs livres ; qu'on les compare avec ceux de tous les Philoſophes, & que l'on décide ſans prévention comme ſans animoſité. Eſt-il un jugement plus exactement marqué au coin de l'ignorance ou de la malignité que celui *de quelques Critiques de ce tems*, qui ne peuvent parler des Hébreux que comme d'un peuple compoſé d'hommes ignorans, groſſiers & féroces qui haïſſoient tout le genre humain, & qui en étoient haïs réciproquement ? Mais, ſans entrer dans un plus grand détail, pour les convaincre d'injuſtice, qu'ils diſent eux-mêmes quels Hiſtoriens (*à parler humainement*) peuvent être com-

parés à *Moyſe*, le premier comme le plus ancien de tous ? Quels Poëtes pour la ſublimité des images & l'élévation des penſées peuvent être mis en parallele avec ce même *Moyſe*, avec *David* & les *Prophetes* ? qu'ils diſent, dans quels livres moraux on trouvera plus de ce feu divin qui embraſe le cœur & plus d'inſtructions utiles pour la connoiſſance de ſoi-même & des autres, que dans le livre des *Proverbes*, de *l'Eccléſiaſte*, de *l'Eccléſiaſtique*, & ſur-tout dans le livre de la *Sageſſe*, où il ſemble que ce ſoit Dieu lui-même qui parle aux hommes (*a*).....

Les Juifs ſe ſont abandonnés à l'Idolâtrie comme les autres nations ! D'accord... Mais outre, comme nous l'avons obſervé, que c'eſt la Doctrine qui décide, & non pas les actions ; autrement une loi ne ſeroit bonne qu'autant qu'elle auroit de fideles obſervateurs ; c'eſt que la courte durée de ces

(*a*) Quoiqu'en diſe *Spinoſa*, qui fait cet impudent aveu : *Quod ad me ſpectat, nulla unquàm Dei attributa ex ſcripturâ ſacrâ didici. nec diſcere potui.* Epiſt. 34.

tems d'égarement, n'a pas laiſſé de produire un nombre conſidérable de grands hommes qui ont reproché à ce peuple, ſon ingratitude & ſon impiété... Et la plus ſaine partie doit ſervir de régle... Mais ce qui eſt encore bien digne de remarque, c'eſt que l'eſclavage de ce même peuple parmi les nations Idolâtres & corrompues, au lieu de le détourner du vrai culte, l'a fait renoncer à l'Idolâtrie, ſans que depuis il y ſoit retombé; & ce qu'il ne faut pas encore oublier, c'eſt qu'aucune nation n'a fait d'auſſi prodigieux efforts de valeur pour défendre ſa liberté, ſa vie & ſes biens, que celle-ci, *pour défendre uniquement ſon culte & ſa Religion* (a).

(a) *Vid. Joſeph. de Bell. Judaïc. & Antiq. Geſt. Machabæor. uſquè ad finem.*

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Objections du Matérialiſte contre l'immortalité de l'ame, & conſéquemment contre la néceſſité du culte, par l'Ecriture-Sainte mal interprétée, & par de fauſſes ſuppoſitions. Réponſes.

TOUT ce que vous venez d'établir, *reprend le Matérialiſte*, en faveur de la Religion Judaïque, & de celle qui lui a ſuccédé porte ſur un principe ruineux, *ſi l'immortalité de l'ame n'a jamais été un dogme de la Religion Judaïque*... Or il eſt prouvé que *Moyſe a gardé un profond ſilence ſur l'immortalité comme ſur la ſpiritualité de l'ame, & que les Juifs n'ont connu cette Doctrine, de laquelle aucun texte de leurs livres ne fait mention, qu'après les conquêtes d'Alexandre qui donnerent lieu aux Grecs de répandre ce nouveau ſyſtême dans toute l'Aſie* (a)...

(a) Luc de Bruges dans ſes annotations.

Donc tout ce que vous venez d'établir en faveur de la Religion Judaïque & de celle qui lui a ſuccédé porte ſur un principe ruineux & ne décide rien, ni pour vous, ni contre nous.

Il n'eſt pas concevable que des gens qui ne manquent, ni de ſcience, ni d'érudition, ni de jugement, ſoient cependant aſſez peu inſtruits, ou faſſent aſſez peu d'attention, ou ſoient d'aſſez mauvaiſe foi, pour vouloir perſuader, comme un fait inconteſtable *que l'immortalité & la ſpiritualité de l'ame ont été ignorées de Moyſe & des Patriarches, & n'ont jamais fait un dogme de la Religion Judaïque*... C'eſt vouloir en impoſer trop groſſiérement... Car ſi Moyſe & les Patriarches, & généralement tous les juſtes de l'ancienne loi, n'ont cru être que de ſimples machines deſtinées à agir un peu de tems pour enſuite retomber dans une inaction éternelle, c'eſt-à-dire, dans le *néant*; on demande quel auroit été le but de leur ſoumiſſion aux ordres de Dieu, & quel auroit été celui que Dieu ſe ſeroit lui-même propoſé dans les promeſſes continuelles qu'il leur fai-

ſoit ? . . . Quelle définition peut-on donner d'une loi & d'une confiance qui ne conſiſtoient que dans le jeu du Méchaniſme ? . . . Toute la *Geneſe* eſt remplie de traits frapans qui ne peuvent abſolument convenir qu'à la ſubſtance immatérielle, ſurvivante à la deſtruction du corps . . . *Balaam*, ce faux Prophete, en fournit lui-même une preuve éclatante, non-ſeulement dans les prédictions qu'il fait aux Iſraëlites, peu ſuſceptibles d'un ſens littéral ; mais encore dans le ſouhait pieux qu'il forme d'avoir le bonheur de mourir de la mort des juſtes . . . *Que je puiſſe*, dit-il, *mourir de la mort des juſtes* (a) !... Si cette expreſſion ſignifie que l'ame humaine eſt mortelle & deſtructible, quel ſens peut-on donner à un ſouhait auſſi ſage, & qui abſolument ne ſignifie rien, l'eſſence de l'ame conſiſtant dans le jeu du méchaniſme, & ſe dé-

(a) *Moriatur anima mea morte juſtorum & fiant noviſſima mea horum ſimilia?* Lib. *Num.* Cap. 22.

truiſant avec lui . . . Si la mort des juſtes paroiſſoit ſi déſirable à *Balaam*, ce ne pouvoit être abſolument qu'en vue de l'état de félicité où il les ſuppoſoit après la mort. *Or quelle peut être la félicité d'une machine détruite, puiſqu'il n'y en a pas même pour elle dans ſa plus grande perfection?* On demande encore une fois ce que *Balaam* pouvoit déſirer, n'ayant rien à eſpérer? . . . . *Donc l'immortalité de l'ame n'a pas été ignorée de Moyſe.*

La mort des juſtes, *interrompt le Matérialiſte*, eſt celle qui termine une longue vie, remplie de proſpérités; & par ce mot *Noviſſima* que *Balaam* emploie, l'Ecriture entend toujours les dernieres années de la vie; c'eſt ainſi qu'il eſt dit dans le livre de *Job*, & de *Job* lui-même, *que Dieu bénit ſes dernieres années plus que les premieres, parce qu'il lui donna le double de tout ce qu'il avoit permis à Satan de lui ôter* (a).

(a) *Dominus autem benedixit novissimis*

Voici encore la bénédiction du juſte ... *Heureux l'homme qui craint le Seigneur ; ſa race ſera puiſſante ſur la Terre ; la gloire & les richeſſes ſeront dans ſa maiſon* (a) ... En un mot, aucun texte de l'ancien Teſtament, n'annonce une autre vie (b) à l'exception du livre des Machabées, lequel, comme perſonne ne l'ignore, n'a été écrit qu'après les conquêtes d'Alexandre ; tems auquel les Grecs s'étant répandus dans l'Aſie, introduiſirent chez les Juifs le ſyſtême de l'immortalité de l'ame, de même que les récompenſes & les peines d'une autre vie deſquelles *Moyſe* n'avoit jamais parlé. D'où il arriva que ceux de leurs Docteurs qui embraſſerent cette nouveauté furent nommés *Phariſiens*, & ceux qui s'en tinrent à l'ancienne croyance de la mortalité de l'ame & des ré-

---

Job magis quàm principio ejus. Job. Cap. 4. v. 12. 13. 6.

(a) *Pſ. 111. v. & ſeq.*

(b) *Judæorum Electio nihil aliud ſpectavit quàm temporaneam corporis felicitatem.* Spin. Tract. Theol. Polit. Cap. 3.

compenſes purement temporelles, furent nommés *Sadducéens ;* ce qui n'empêchoit pas les uns & les autres de ſe regarder comme membres de la même Synagogue. *Voilà en gros les objections auxquelles il faut répondre, ſi on veut établir que l'immortalité de l'ame étoit un dogme chez les Juifs.*

Une réflexion générale, expoſée avec toute la confiance poſſible ſur le ſouhait de *Balaam*, mais qui ne paſſera jamais que pour une pétition de principes, ne met pas en droit de s'adjuger ſans façon la victoire par *un Donc*, &c.

Mais le *Matérialiſte* eſt-il plus en droit de s'adjuger la victoire à lui-même, ſur ce qu'il avance avec une extrême témérité, comme ſans aucunes preuves, *que les Hébreux n'ont connu l'immortalité de l'ame, qu'à l'occaſion des conquêtes d'Alexandre, & que ce ſont les Grecs*, c'eſt-à-dire, *les Idolâtres, qui leur ont enſeigné ce dogme le plus important de la Religion véritable, ſans lequel*, comme dit S. Paul (*a*),

(a) *Si in hâc tantùm vitâ ſperantes ſumus ;*

les hommes ſeroient les plus miſérables de toutes les créatures ; & ſans lequel enfin les juſtes de l'ancienne loi ſervoient auſſi inutilement le vrai Dieu, que les Payens, leurs ſimulacres mépriſables . . .

Ce ſeroit en effet un évenement bien ſingulier, que cette même nation des Grecs, la plus adonnée à l'Idolâtrie, à la ſuperſtition & à tous les vices ; qui n'a porté chez les Juifs que la flamme & le fer, avec le culte le plus abominable ; ce qu'il eſt aiſé de prouver par les horribles perſécutions qu'ils eurent à ſouffrir ſous les ſucceſſeurs d'*Alexandre* juſqu'à *Judas Machabée ;* ce ſeroit, dis-je, un événement bien ſingulier, que cette même Nation Idolâtre eût répandu chez les Juifs *cette Doctrine lumineuſe exactement conforme à l'idée que l'on doit avoir de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, & qui eût condamné tout-à-la fois la Religion Judaïque & l'Idolâtrie . . .* Les ſoldats d'Alexandre

---

miſerabiliores ſumus omnibus hominibus. Ep. 1. ad Corinth. Cap. 15.

ou ceux de ſes premiers ſucceſſeurs ont dû être, ſans doute, autant de *Miſſionnaires cuiraſſés*... Et ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt que cette nouvelle Doctrine ait fait en très-peu de tems de ſi étonnans progrès, que l'on a vû juſqu'à de foibles enfans & des femmes, périr avec une conſtance inébranlable, pour la défenſe de ce ſyſtême inoui juſqu'alors, & avec une entiere aſſurance *appuyée ſur la bonne foi des Grecs*, que les perſécuteurs, en leur arrachant la vie, ne leur cauſoient aucun dommage, puiſque leurs ames, qu'ils ne pouvoient détruire, alloient poſſéder cette félicité ſuprême que Dieu promet à ceux qui meurent pour la défenſe de ſon culte (*a*). Qu'on liſe dans le livre des *Machabées* & chez *Joſeph*, l'hiſtoire du martyre de ce juſte & reſpectable vieillard *Eléazar*; & on y verra avec quel mépris il parle de la Philoſophie des Grecs (*b*); on y verra

(a) *Parva quæ relinquimus; maxima autem quæ indubitatè ſperamus.* Joſeph. Lib. de Imperio rationis.

(b) *Philoſophiam veſtram lex noſtra con-*

ſi la certitude qu'il avoit de l'immortalité de ſon ame & de celles de ſes peres, devoit quelque choſe à cette Philoſophie; on y verra ſi cette ardente charité & marquée au coin de celle de Jeſus-Chriſt, que ce ſaint vieillard, en expirant, témoigne pour ceux-là mêmes qui le maſſacroient (*a*), a été connue d'aucun Philoſophe . . . Qu'on liſe encore l'hiſtoire du martyre de ces *ſept enfans qu'Antiochus* fit déchirer cruellement à ſes yeux avec leur mere; que l'on peſe les diſcours qu'ils adreſſent du milieu des tourmens à ce Prince féroce & inſenſé; que l'on réfléchiſſe mûrement ſur ce que cette même mere dit à ſes enfans pour les encourager; & qu'on diſe ſincerement s'il y a la moindre apparence que ces généreux défenſeurs de leur foi aient été redevables de cette même foi aux leçons des *Sophiſtes*, & des *Rhéteurs de la Gréce*,

---

temnit, in quâ tantò minùs quis intelligit, quantò plus ſe intelligere credit. Id. ib.

(*a*) *Sit mea mors, ô! Deus! Gentis meæ malorum finis. Accipe me pro cunctis & dona mihi cunctos.* Id. ib.

c'eſt-à-dire, à la nation qui avoit ſouillé le temple de Jéruſalem par toutes les ſaletés abominables du Paganiſme (*a*)... Il faut que les *Matérialiſtes* ſe trouvent bien foibles pour employer de pareilles armes !

Bien loin que les conquêtes d'*Alexandre* aient fourni aux Juifs l'occaſion de s'inſtruire du dogme important de l'immortalité de l'ame ; c'eſt que la Doctrine contraire ne s'y eſt fait connoître que dans ce même tems ; & *Joſeph* marque l'époque de cette héréſie inouie juſqu'alors (*b*) ; puiſqu'il n'en fait aucune mention auparavant... Comme cette opinion ſe trouvoit favorable aux riches, en ce que, pour jouir plus tranquillement de la graiſſe de la terre, *ils ai-*

(a) *Quis Græcorum unquàm talia perpeſſus eſt ; quandò nequidem fortuitam ſuſtinere læſionem volunt, licet omnia apud eos ſcripta comburantur ?* Joſeph. Contr. Appion. Lib. 2. Cap. 2.

(b) *Antiq. Judaic. Lib. 13. Cap. 8.* qui répond au premier livre des Machabées *Cap.* 2. peu de tems après les conquêtes d'Alexandre.

ment mieux n'avoir rien à eſpérer, que d'avoir quelque choſe à craindre dans une autre vie ; elle fut embraſſée par ceux des Docteurs Juifs qui poſſédoient de grands fonds, & ils furent nommés *Sadducéens* (*a*) ; & ceux qui s'en tinrent à l'ancienne croyance, *Phariſiens*. *Joſeph* fait obſerver que leur nombre étoit peu conſidérable en comparaiſon de ceux qui avoient conſtamment gardé le dogme de l'*immortalité*, de même que celui des *peines* & des *récompenſes* (*b*)... Il ajoute que les *Sadducéens* étoient féroces & inhumains, non-ſeulement envers les étrangers, mais même envers leurs confreres (*c*).

Les Juifs ne peuvent avoir pris des Payens le dogme de l'exiſtence d'un ſeul Dieu, puiſque pendant que tous les

(*a*) Joſeph. Antiq. Lib 18. Cap. 2. *Dignatibus honoribus, opibuſque pollent ſadducæi.*

(b) *Ad paucos admodùm eorum Doctrina pervenit.* Antiq. Lib. 18. Cap. 2.

(c) *Sadducæi feris moribus inter ſe diſcrepant, & eorum converſatio, ut erga exteros, ità etiam erga participes inhumana.* D. Bell. Judaïc Lib. 2. Cap. 7.

peuples de la terre, dès le commencement, étoient abandonnés à l'Idolâtrie, le culte du vrai Dieu s'étoit conſervé ſans altération, comme ſans interruption, dans la race de *Seth*, l'un des enfans d'*Adam*, duquel les *Hébreux* deſcendoient (*a*). . . Outre que *Moyſe*, le plus ancien, ſans contredit, de tous les hiſtoriens, eſt auſſi le premier qui ait parlé d'un ſeul Dieu Créateur, de même que du culte qui lui eſt dû; culte auquel, par l'ordre de Dieu, il n'a fait qu'ajouter des cérémonies, mais qu'il n'a pas inſtitué, puiſqu'il s'étoit conſervé dans le *Peuple Hébreu*, par une tradition non-interrompue depuis l'origine du monde juſqu'à lui.

Mais on ne peut nier que les Philoſophes Payens n'aient appris des *Hébreux* un aſſez grand nombre de vérités; *Pythagore*, entr'autres, qui, après avoir voyagé chez les Babyloniens, les Egyptiens, les Chaldéens, les Hébreux, compila ſa Doctrine de toutes les différentes Religions de ces peuples,

(a) *Lib. 1. Cap. 4. Gen. Joſeph. Antiq. Ib.*

& y ajoutant ſes idées particulieres, il fit imiter à-peu-près à ſes Diſciples le genre de vie qu'il avoit remarqué dans la ſecte des *Eſſéniens*, qui étoient, d'un conſentement univerſel & de tems immémorial, les plus juſtes & les plus ſages d'entre les Juifs . . . Et ſi on doit toujours choiſir la plus ſaine partie pour juger du tout, il eſt inconteſtable que l'immortalité de l'ame & l'eſpérance d'une meilleure vie étoit le principal objet de toutes les vertus & de toutes les auſtérités que les *Eſſéniens* pratiquoient.

Mais, laiſſant de côté toutes ces preuves, tenons-nous-en au texte même des Livres Saints, il nous fournira des preuves plus fortes que toutes les vaines objections de nos Adverſaires. Obſervons ſeulement en paſſant que le *Matérialiſte* n'a rien prouvé par les paſſages allégués ci-deſſus, ſinon que les Juifs ont crû, comme nous le croyons nous-mêmes encore aujourd'hui, que Dieu récompenſe ſouvent dès ce monde, la fidélité de ceux qui obſervent ſes commandemens (*a*) ; & cette idée eſt exac-

(a) *Quærite primùm regnum Dei, & hæc*

tement conforme à celle qu'on doit avoir de ſa juſtice, de ſa puiſſance & de ſa providence, que les Hébreux avoient éprouvées ſucceſſivement en tant d'occaſions. Mais ces paſſages ne prouvent nullement qu'ils aient crû, & que ç'ait été un dogme de leur foi, qu'il n'y avoit de récompenſes à eſpérer, ou de châtimens à craindre que dans cette vie, après laquelle leur état ne devoit être en rien différent de celui de leurs chiens... Outre que ces mêmes paſſages n'ont rien de commun avec une infinité d'autres qui établiſſent non-ſeulement la ſpiritualité de l'ame; mais encore ſon immortalité & ſa deſtination, comme nous le verrons dans les chapitres ſuivans.

---

omnia adjicientur vobis. Matth. Cap. 6.

CHAPITRE XXXII.

Preuves de l'immortalité de l'ame humaine & de ſa ſpiritualité par les Livres de Moyſe.

EN voici d'abord quelques-unes tirées du plus ancien livre du monde ; & la Doctrine qu'il contient ne doit certainement rien aux conquêtes d'*Alexandre* ; puiſque *Moyſe* leur eſt antérieur d'environ douze à treize cens ans (*a*).

Moyſe demandant à Dieu ſon nom, lorſqu'il l'envoya vers le Roi d'Egypte pour lui intimer ſes ordres ; Dieu lui répondit, *je ſuis celui qui eſt* (*b*). Tu diras à Pharaon, que *celui qui eſt t'envoye.*

Il y a dans cette dénomination, ſi ſimple en apparence, un ſublime qu'il

(*a*) Moyſe en 2513. Alexandre en 3670.
(b) *Exod Cap.* 4.

n'appartient qu'à *Moyſe* d'exprimer... Toute la Doctrine des *Hébreux* eſt compriſe dans ce peu de mots.... Voilà non-ſeulement l'*Etre néceſſaire & indépendant* qui parle, mais encore un *Etre immatériel*; car la matiere, comme nous l'avons obſervé tant de fois, ne peut pas dire *je ſuis*, puiſqu'elle ignore eſſentiellement ſon exiſtence... Et les autres ſubſtances intelligentes qui peuvent dire *je ſuis*, n'ont qu'une exiſtence dépendante & contingente, puiſqu'elles n'étoient pas l'inſtant d'auparavant, & qu'elles ne ſont que l'effet de la volonté de l'*Etre ſeul néceſſaire*.... D'où il réſulte que *Moyſe* établit invinciblement par ces paroles, non-ſeulement la néceſſité de l'exiſtence de Dieu, mais encore la ſpiritualité & l'immatérialité de ſa ſubſtance.

Le même *Moyſe* écrit que Dieu, voulant créer l'homme, dit encore ces paroles remarquables: *Faiſons l'homme à notre image & reſſemblance*.... Cela veut-il dire: *Faiſons une machine qui nous reſſemble?* Cette reſſemblance dont Dieu parle, regarde-t-elle le viſage ou la conſtruction du corps? Dieu eſt

eſprit, puiſqu'il ſe nomme lui-même *celui qui eſt*; l'homme, c'eſt-à-dire ce qui penſe & raiſonne dans l'homme; ce qui dit *Moi*, eſt créé à ſon image & reſſemblance; donc ce qui penſe & raiſonne dans l'homme, ce qui dit *je ſuis*, eſt eſprit . . . Or la ſubſtance ſpirituelle excluant eſſentiellement toutes parties, exclud eſſentiellement toute diviſion; donc elle exclud toute deſtruction . . . Donc *Moyſe*, enſeignant que l'ame humaine eſt créée à l'image de Dieu, enſeigne néceſſairement qu'elle eſt ſpirituelle & immortelle, puiſqu'il ne peut y avoir aucune affinité entre la ſubſtance qui penſe & celle qui ne penſe point . . . Ainſi, comme le premier fondement de la Religion Judaïque eſt l'exiſtence ſeule néceſſaire & indépendante d'un premier Etre incorporel & immortel, de même, & par une ſuite néceſſaire, le ſecond fondement de cette Religion eſt la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame humaine . . . Et la ſentence de mort prononcée contre *Adam* n'établit rien de contraire à ce dogme, mais bien plutôt le confirme; puiſque cette ſentence, *comme nous*

l'avons observé, ne peut, sans absurdité, être appliquée à la partie matérielle de l'homme, laquelle, de sa nature, ne peut jamais être qu'un instrument purement passif, soumis à l'action de l'intelligence; & que ce n'est point le méchanisme qui s'est déterminé dans *Adam*, mais la volonté, laquelle exclud tellement l'extension, qu'il n'est pas possible de la représenter par aucune image . . . Et ce que Dieu ajoute à la condamnation, lorsqu'il dit : *voilà l'homme devenu comme l'un de nous, sçachant le bien & le mal* (a), confirme cette vérité ; *car il n'y a ni bien, ni mal, ni pis, ni mieux pour la matiere, laquelle, étant toujours déterminée & ne se déterminant jamais* (b), *ne pouvoit être conséquemment cette substance intelligente & libre qui s'étoit déterminée* . . . Tout commandement, toute défense, tout avertissement, admettent nécessairement la liberté, celle-

(a) *Gen. Cap. 8.*

(b) *Materia ad motum non concitabitur, nisi à causâ potentiore & externâ.* Spin. Epist. 70.

ci l'intelligence, & celle-ci la ſpiritualité.

La prédiction faite à la *femme* au même endroit, *qu'elle écraſeroit la tête du ſéducteur, & qu'il y auroit une inimitié éternelle entre la race de l'un & de l'autre, n'eſt pas plus ſuſceptible d'un ſens littéral & matériel.*

Le même Moyſe écrit encore que *Dieu enleva Enoch du milieu des hommes à cauſe de ſa piété & de ſa juſtice* (a) ; *& qu'il ne parut plus . . .* Ce qui veut dire à la lettre, qu'il mourut, ſans que l'on ait pû ſçavoir ce qu'étoit devenu ſon corps . . . Mais ſi ce ſaint Patriarche, par ſa mort, eſt rentré dans le néant, & que ce ſoit là la penſée de *Moyſe*, de quoi lui auroient ſervi ſa piété & ſa juſtice ? La récompenſe ſeroit ſinguliere !

Dieu, dans pluſieurs endroits de la *Geneſe*, s'appelle lui-même *le Dieu*

(a) Gen. Cap. 5. *Tranſlatus eſt ne malitia mutaret intellectum vivens inter peccatores* Sap. Cap. 4. v. 10. 11. S. Paul aux Hébr. Cap. 11. v. 1.

d'Abraham, d'Iſaac & de Jacob... Cela veut-il dire qu'il étoit le Dieu de leurs cadavres après leur mort, ou que pendant qu'ils vivoient il avoit été le Dieu de leur conſtruction machinale ? Le Sauveur (*a*), environ quinze cens ans après *Moyſe*, confond les *Sadducéens* par ce même paſſage... Si la mortalité de l'ame eut été le dogme primitif, enſeigné par *Moyſe*, ils avoient de quoi lui répondre ; *mais ils demeurerent muets.*

En quoi les bénédictions que Dieu promet à *Abraham* de répandre ſur ſa race, pouvoient-elles intéreſſer ce Patriarche, s'il eut cru que le dernier moment de ſa vie, dût être auſſi le dernier moment de ſon exiſtence ? ... *Jeſus-Chriſt* donne encore l'explication de ce paſſage, lorſqu'il dit qu'*Abraham avoit déſiré avec ardeur de voir ſon jour ; qu'il l'avoit vû, & qu'il s'en étoit réjoui* (b). Si les Juifs s'en ſcandaliſerent juſqu'à vouloir le lapider, ce n'étoit

(a) *S. Jean Chap. 8.*
(b) *S. Math. Cap. 22. v. 31. 32.*

nullement qu'ils crussent *que l'ame d'Abraham eut été détruite avec son corps ;* mais parce qu'ils ne purent supporter que *Jesus-Christ* qu'ils avoient vû naître parmi eux, se vantât d'avoir vû *Abraham* qui étoit mort il y avoit environ dix-huit cens ans (*a*).

Pourquoi, lorsque *Pharaon l'ancien*, demande à *Jacob* son âge, ce Patriarche, lui répond-t-il, *que les jours de son exil sur la terre étoient en petit nombre, comparés à ceux de ses peres, & remplis de beaucoup de traverses* (b)..... Pourquoi appelle-t-il la vie un exil ou un pélérinage, puisque c'étoit ce qu'il avoit de mieux à espérer ?

Mais quel pouvoit être l'objet de la soumission & de la résignation aux ordres de Dieu, dans ces hommes justes, s'ils n'avoient rien de plus à attendre que les scélérats ? Que leur a servi d'avoir été *selon le cœur de Dieu*, comme

(a) *Quinquaginta annos nondùm habes, & Abraham vidisti !* lb. l'an du monde 2183. à 4033.

(b) *Dies Peregrinationis meæ sunt pauci & mali.* Gen. Cap. 47.

dit l'Ecriture ? Qu'a ſervi à *Moyſe* ſon extrême patience à conduire, pendant quarante ans, un peuple indocile, toujours prêt à le lapider comme un impoſteur ? Quel pouvoit être l'objet de ſon ardente charité, lorſqu'il s'oppoſe, par ſes prieres & par ſes larmes, au deſſein que Dieu avoit d'exterminer ces rebelles ? Lorſqu'il conſent de mourir, plutôt lui-même, pour appaiſer l'indignation de Dieu (*a*) ? Quel ſens raiſonnable peut-on donner à ce fameux Cantique, dans lequel les ſiécles futurs ſe dévoilant à ſes yeux, il prend à témoins le Ciel & la Terre contre l'infidélité préſente & à venir des *Iſraélites* (b) ? Quel ſens peut-on donner à ce Cantique ſublime, s'il a cru ne parler qu'à des *conſtructions machinales*, plutôt qu'à des *Êtres intelligens & li-*

(a) S. Paul en dit la raiſon. *Ep. aux Hébr. Cap. XI. v. 13. & ſuiv.*

Lib. Numer. Cap. 16. 46. Exod Cap. 28. 32. Vid. Pſ. 105. v. 23. Lib. Sap. Cap. 18. v. 21. & ſeq.

(b) *Audite Cœli quæ loquor.* Cant. Moyſ. Deuter. Cap. 32.

bres ? S'il a cru lui-même n'être qu'un *Automate ?*... Comment ſe rencontre-t-il dans ce même diſcours tant de penſées relevées qui ne peuvent abſolument appartenir qu'à la *ſubſtance ſpirituelle, intelligente, libre & immortelle modélée ſur celle de l'Etre ſouverain ?*... Quels reproches ou quelles menaces avoit-il à faire aux *Iſraëlites*, ſi ſa Doctrine eut été celle des *Sadducéens* qui croyoient que l'homme agiſſoit inévitablement, que tout périſſoit avec ſon corps, *& que Dieu ignoroit les crimes des hommes* (a) ? Mais où les *Sadducéens* avoient-ils puiſé cette opinion ſinguliere que Dieu ne connoît pas le mal ; pendant qu'il y a mille paſſages dans les livres de la *Geneſe* qui les confondent ? Et entr'autres *cette voix du ſang d'Abel*, qui crioit vengeance au Ciel contre la perfidie & la cruauté de ſon frere (*b*) ? Qui avoit appris à *Spi-*

(a) *Deum extrà omnem mali inſpectionem conſtituunt.* Joſeph. de Bell. Judaïc. Lib. 2. Cap. 7.

(b) *Gen. Cap. 4. & paſſim.*

noſa (*a*) que le crime, n'étant rien de poſitif, il étoit en conſéquence parfaitement ignoré de Dieu ? Avoit-il plus que les *Sadducéens* puiſé une Doctrine auſſi pernicieuſe dans les livres ſacrés ? Il n'avoit ſeulement pour ſe déſabuſer qu'à lire le Pſeaume 39 (*b*).

Mais pour revenir à la juſtice des anciens Patriarches qui n'avoit aucun objet, ſelon les *Matérialiſtes ;* le même *Spinoſa* répond que la vertu doit être aimée indépendamment, & que la certitude que nous aurions d'être anéantis par la mort, ne devroit pas nous empêcher de pratiquer la juſtice... Remarquez qu'il oublie que, par ſon ſyſtême, nous ne ſommes point libres ; & il ajoute qu'il eſt honteux à l'homme bien né d'attendre d'autre récompenſe d'avoir bien fait, que celle d'avoir bien

(*a*) Vid. apud Spin. Ep. 33. 34. & paſſim. *Il ſe contredit*, Append. Part. 2. Cap. 7. Cogit. Metaph.

(*b*) *Dixerunt non videbit Dominus nec intelliget Deus Jacob. Dominus ſcit cogitationes hominum.* Pſ. 93. & paſſim. in Sacr. codicib.

fait ;

fait ; comme l'injuſte n'a d'autre punition que ſon injuſtice (*a*) ; mais il ne fait pas attention que pour que l'injuſtice ſoit une punition pour l'injuſte, il faut ſuppoſer qu'il en reconnoîtra l'énormité ; & ſi ce n'eſt pas dans cette vie, quand ſera-ce ? Outre que puiſque, ſelon ſon ſyſtême, le vice & la vertu ne ſont point à notre option, mais ſont une ſuite néceſſaire de la nature de chacun de nous ; *Spinoſa* ne ſçait ce qu'il dit.

Quoi qu'il en ſoit, nous voulons bien convenir avec lui que la vertu eſt digne d'être aimée pour elle-même, & qu'elle eſt à elle-même ſa récompenſe ; mais, en même tems, *nous ne faiſons point de la vertu comme un être ſéparé de ſon principe qui eſt Dieu* .... Le vertueux qui aura la vertu pour récompenſe, jouira néceſſairement de la ſuprême félicité, puiſqu'il jouira de Dieu-même, qui eſt le principe de la vertu, & hors duquel elle n'exiſte, ni

(a) *Virtutis præmium eſt ipſa virtus ; & ſtultitiæ ſupplicium eſt ipſa ſtultitia.* Ep. 49. Ethic. Part. 5. Prop. 41. Vid. Schol. Part. 4. Prop. 18. Vid. Schol.

ne peut exiſter . . . C'eſt ce que *Spinoſa* devoit dire, & ce qu'il n'a point dit (*a*) . . . Ainſi donc ſervir Dieu dans l'eſpérance d'être heureux en lui, c'eſt le ſervir pour lui-même ; pourvu, comme nous l'avons obſervé ailleurs, que l'on ne ſépare point de l'idée que l'on ſe fait de la félicité, celle de Dieu qui doit néceſſairement embraſſer l'autre . . . Et c'eſt cette récompenſe que *Moyſe* avoit en vûe, ſelon S. Paul, lorſqu'il dit que *Moyſe préféra d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de jouir d'une félicité paſſagere avec les Egyptiens Idolâtres* (*b*) . . . Que les *Patriarches*, que *Moyſe*, que tous les juſtes de l'ancienne loi, ayant ſervi Dieu pour lui-même, à parler ſtrictement, c'eſt-à-dire, ſans en eſpérer d'autres récompenſes, ni dans cette vie, ni dans l'autre, que la ſatisfaction

---

(a) *Orat, jejunat, ſacrificat Sadducæus, & tamen non expectat reſurrectionem aut vitam æternam. Quorsùm hæc Religio ?* Ligtht-Foot. in Act. Apoſt.

(b) *Reſpiciebat in remunerationem.* Ep. aux Hébr. Cap. 11. v. 24.

d'avoir fait ſa volonté dans le peu de tems qu'ils avoient à vivre ; on ne pourroit aſſurément leur refuſer une juſte admiration : *Mais ne ſeroit-il pas bien étonnant qu'une réſignation auſſi parfaite eût pû tomber dans de ſimples corps ? A peine l'intelligence la plus pure y parviendroit-elle !*

Mais pourquoi dans les livres ſaints eſt-il ſi ſouvent fait mention de récompenſes promiſes à la ſeule vertu, & de châtimens réſervés au ſeul vice (*a*) ? Et pourquoi ces mêmes livres nous apprennent-ils que les impies jouiſſoient de tous les biens temporels pendant que les juſtes étoient dans l'affliction & l'oppreſſion (*b*) ? Si le partage des biens temporels eut été la récompenſe & le caractere diſtinctif de la juſtice dans la loi ancienne, la plûpart de ceux que nous regardons comme des hommes vraiment juſtes, euſſent été vraiment des ſcélérats ; & la plûpart de ceux que

(a) *Vid. Pſ. 143. verſ. Fin.*
(b) *Vid. Ep. ad Hebræos. Cap. X. v. 13. & ſeq.*

nous regardons comme de vrais ſcélérats, euſſent été vraiment juſtes .... Il n'y a point de milieu ... Or puiſque les juſtes, pour la plûpart, ont été dans l'oppreſſion tout le tems de leur vie ; & puiſque les impies, pour la plûpart, ont été dans la ſplendeur & l'opulence ; il s'enſuit donc que *Moyſe*, de même que tous les *juſtes* de l'ancienne loi, n'ont pas regardé comme leur derniere fin, les avantages temporels ; & ainſi ils ont donc eu néceſſairement en vue d'autres biens d'une nature toute différente. D'ailleurs tous les *juſtes* de l'ancienne loi, tous les *Ecrivains ſacrés* parlent de ce court eſpace qui nous eſt donné à vivre ſur la terre avec trop de mépris, pour qu'ils aient pû le regarder comme l'unique objet de leur eſpérance & de leur confiance en Dieu. Cela n'eſt, ni concevable, ni raiſonnable (*a*) ... Par où il eſt évident que

(a) *Sacris patriis majorumque exemplis jam à primo ſenſu eruditi, quòd vivere hominis eſt, non mori, calamitas.* Joſeph. de Bell. Judaïc. Lib. 7. Cap. 29. Orat. Eleazar.

la récompenſe ſenſible & viſible, ſi ſouvent mentionnée dans l'Ecriture, n'étoit que l'allégorie des biens de l'autre vie. Car peu de gens ignorent que les Auteurs ſacrés ont cela de particulier qu'ils donnent toujours, ou du moins fort ſouvent, deux ſens à leurs diſcours, & que les Docteurs de la nation avoient deux manieres d'enſeigner, l'écrit & la parole, d'autant qu'il y avoit pluſieurs choſes qu'il ne leur étoit pas permis d'écrire..... Nous avons ſuffiſamment prouvé par le texte de la *Geneſe*, que *Moyſe* n'a pû s'expliquer, ni plus clairement, ni plus poſitivement ſur la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame; puiſque ce qu'il en dit n'a aucun ſens, lorſqu'on veut l'interpréter matériellement. Voyons ſi la loi qui a été donnée aux Hébreux par ſon miniſtere eſt plus ſuſceptible d'un ſens littéral & phyſique.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu; dit le premier article de cette loi.

Pourquoi l'aimer? auroient pû demander les *Iſraélites*. Afin qu'il te comble de biens temporels, *auroit répondu Moyſe*. Mais ne voyons-nous

pas, *auroient pû répliquer les Iſraélites*, que les nations qui ne le connoiſſent pas ſont plus opulentes & plus puiſſantes que nous ! N'avons-nous pas été eſclaves des *Egyptiens* pendant ſi long-tems ? Et ce pays, dont la poſſeſſion nous eſt promiſe, n'eſt-il pas depuis un nombre de ſiécles ſous la domination de peuples qui ne connoiſſent point notre Dieu ? D'ailleurs n'avons-nous pas encore devant les yeux l'exemple récent de nos peres, qui, quoiqu'ils aient ſervi Dieu avec fidélité, ont toujours été étrangers parmi les nations Idolâtres ſans avoir jamais eu la propriété d'aucuns pays ? Pourquoi nous favoriſeroit-il davantage ? Sommes-nous, ou pouvons-nous devenir plus juſtes qu'eux ?

Honore ton Pere & ta Mere.

Pourquoi ? *Auroient pû encore demander les Iſraélites* . . . Afin que tu vives long-tems ſur la terre ; *auroit répondu Moyſe* . . . Mais, *auroient pû répliquer les Iſraélites ;* l'expérience journaliere ne nous montre-t-elle pas l'inutilité de l'obſervation de ce précepte, puiſque nous en voyons mourir à

chaque inſtant & fort jeunes qui l'ont exactement pratiqué, pendant qu'il y en a une infinité d'autres, leſquels, quoique connus pour avoir mépriſé leurs peres & leurs meres, ſont déja avancés en âge & jouiſſent d'une ſanté parfaite (*a*) ?

Les *Iſraélites* auroient pû faire les mêmes objections à chaque précepte ; & ſi *Moyſe* leur eut enſeigné que les récompenſes qu'il leur promettoit de la part de Dieu n'avoient qu'un ſens, & qu'elles ne devoient s'entendre que temporellement, n'auroit-il pas été démenti chaque jour ; & n'auroit-il pas perdu ſans reſſource la confiance qu'il étoit ſi néceſſaire que ce Peuple eût en lui ? N'étant pas inſpiré de Dieu (*comme il n'auroit pû l'être en ne promettant qu'une récompenſe animale*) eut-il été un Politique bien aviſé ? . . . D'où il réſulte que ces préceptes écrits avoient donc un autre ſens qui ne l'étoit pas,

(a) *Qui maledicit patri ſuo & matri ſuæ ; extinguetur lucerna ejus mediis in tenebris.* Prov. Cap. 20. v. 20. *Cela peut-il s'entendre à la lettre ?*

& que *Moyſe* leur expliquoit de bouche ; maniere d'enſeigner qui s'eſt toujours conſervée parmi les *Hébreux*, afin que le ſens allégorique de leurs livres & l'objet myſtérieux de leur culte, ne parvinſſent pas à la connoiſſance des *Peuples Idolâtres* . . . Et c'eſt-là cette muraille de ſéparation que leurs Prophetes, en commençant par *Moyſe*, ont prédit tant de fois & ſi long-tems devoir être ruinée *par une Doctrine nouvelle, laquelle donneroit à tous les hommes, ſans diſtinction de Juif, ni du Gentil, l'intelligence de ce ſens caché qui n'avoit été réſervé juſqu'alors qu'à ceux qui étoient les dépoſitaires de l'Ecriture* (a).

Cependant malgré cette précaution de la part des *Hébreux* pour dérober aux nations infidelles la connoiſſance intime de leurs myſteres & des dogmes les plus importans de leur Religion, il s'échappe de leurs livres une infinité de traits lumineux qui prouvent invinciblement la ſpiritualité & l'immor-

(a) *Ep. ad Epheſ. Cap. 2. v. 14.*

talité de l'ame, l'eſpérance d'une autre vie, de même que les récompenſes réſervées aux juſtes, & les châtimens éternels deſtinés aux impies après leur mort... Parmi un très-grand nombre qui ne peuvent être ſuſceptibles d'un ſens littéral, parce qu'ils ne ſignifieroient rien, nous nous contenterons d'en choiſir quelques-uns, pour faire voir combien les *Matérialiſtes* ſe trompent lorſqu'ils avancent *comme une vérité de fait que l'immortalité de l'ame humaine & l'eſpérance d'une autre vie n'ont point été enſeignées par Moyſe; mais que cette Doctrine ne s'eſt répandue parmi les Juifs, qu'après les conquêtes d'Alexandre qui donnerent lieu aux Philoſophes Grecs d'aller dogmatiſer chez eux*... Nous n'en extrairons que des livres qui ont précédé le tems des Prophetes, c'eſt-à-dire, ceux des Prophetes qui ont écrit; car ſi nous en choiſiſſions dans ces derniers, nous aurions trop d'avantage; puiſque, non-ſeulement l'immortalité des ames y eſt énoncée clairement; mais même la Réſurrection des corps...

CHAPITRE XXXIII.

Expoſition de pluſieurs paſſages de l'Ecriture touchant la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame humaine, & les récompenſes & les peines d'une autre vie.

MOYSE, que pluſieurs graves Auteurs regardent comme l'Hiſtorien de la vie de *Job* fait dire à ce ſaint homme au plus fort de ſon affliction ces paroles remarquables. . . *Scio quod Redemptor meus vivit & in noviſſimo die de terrâ ſurrecturus ſum, & in carne meâ videbo Deum ſalvatorem meum*, &c (*a*).

Les *Matérialiſtes* diront-ils que ce paſſage ſignifie que *Job* eſpéroit fermement que Dieu le rétabliroit dans ſa premiere ſanté & dans ſa premiere opulence: mais ſi c'eut été là l'eſpérance de

(*a*) *Lib. Job. Cap. 19. v. 25.*

Job pourquoi, dans une infinité d'endroits de ce même livre, parle-t-il de la vie, comme d'une affliction, comme d'une guerre continuelle, comme d'une fumée? Pourquoi déſire-t-il ſi ardemment d'en être délivré? *Militia eſt vita hominis ſuper terram, & omnibus diebus quibus nunc milito, expecto donec veniat immutatio mea* (a). Quoi les richeſſes & la ſanté, & une vie très-courte, quelque longue qu'elle ſoit, auroient pû être le motif de cette confiance que *Job* avoit en Dieu, & qui étoit ſi grande, que *quand il m'ôteroit la vie*, diſoit-il, *j'eſpérerois en lui. Etiamſi occiderit me, ſperabo in eum* (b) . . . Que les *Matérialiſtes* diſent ſincérement, s'il eſt poſſible de donner un ſens phyſique à des paſſages auſſi frapans? Que diront-ils de cet autre paſſage qui marque encore ſi clairement une autre vie. *Homo cùm dormierit: id eſt mortuus fuerit;* comme il eſt aiſé de le voir par ce qui précede;)

(a) *Ibid. Cap. 7. v. 1.*
(b) *Ibid. Cap. 13. v. 15.*

non reſurget donec atteratur cœlum ... *Putas ne mortuus homo rurſùm vivat ! Expecto donec veniat immutatio mea ; vocabis me & ego reſpondebo tibi ; operi manuum tuarum porriges dexteram tuam* (a) ... Voici comme il parle du châtiment de l'impie ; & ſi ces paroles doivent être interprêtées pour la vie préſente, on peut aſſurer qu'elles ſont très-inconſéquentes, ou plutôt qu'elles ne ſignifient rien ... *In Diem perditionis ſervatur malus* (b)...Et le juſte auſſi, pourroit-on répondre ; *Job* lui-même en fourniſſoit un triſte exemple ; puiſque jamais aucun impie n'avoit été plus affligé qu'il l'étoit pour lors ... Ce jour de perdition n'étoit donc pas, ſelon *Job*, les maux de la vie préſente qui, non plus que les biens, ne peuvent ſervir à diſtinguer le juſte d'avec l'injuſte ? *Ce jour de perdition* étoit donc le dernier moment de la vie qui décide d'une éternité bienheureuſe ... Et le voici pour l'injuſte : *Devorabit*

(a) *Ibid. Cap. 14. v. 12.*
(b) *Ibid. Cap. 21. v. 30.*

eum ignis qui non ſuccenditur ; revelabunt Cœli iniquitatem ejus, & terra conſurget adversùs eum (a). . . . Si un châtiment pareil doit s'entendre de la perte des biens, ou même de la perte de la vie, ſans qu'il y ait d'autres ſuites ; *on peut dire que c'eſt employer de grandes expreſſions pour dire bien peu de choſes.* Mais l'état dans lequel *Job* étoit lui-même, fournit une preuve bien convaincante que ces paroles renferment un ſens très-oppoſé à celui que les *Matérialiſtes* s'efforceroient inutilement de leur donner. Voyons d'autres livres.

Le *Matérialiſte* choiſit très-mal en prenant le Pſeaume 111. pour prouver que les Juifs n'attendoient de Dieu que des récompenſes purement temporelles pour le prix de leur juſtice . . . Ce Pſeaume, *il eſt vrai*, expoſe des récompenſes paſſageres pour cette vie ; mais il en ajoute d'éternelles pour l'autre en quatre endroits. *Beatus vir qui timet Dominum . . . Potens in terrâ eris*

(a) *Ibid. Cap. 20. v. 26. 27.*

ſemen ejus (a)... *Gloria & divitiæ in domo ejus*... *Et juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi*... *Quia in æternum non commovebitur*... *In memoriâ æternâ erit juſtus*... *Juſtitia ejus manet in ſæculum ſæculi*... *Peccator videbit & iraſcetur, dentibus ſuis fremet & tabeſcet*... Ce dernier verſet a un parfait rapport au chapitre cinquiéme du livre de la Sageſſe... *Tunc ſtabunt juſti in magnâ conſtantiâ adversùs eos qui ſe anguſtiaverunt. Videntes autem impii turbabuntur timore horribili, & mirabuntur in ſubitatione inſperatæ ſalutis, dicentes intrà ſe, pœnitentiam agentes, & præ anguſtiâ ſpiritûs gementes*... *Hi ſunt quos aliquandò habuimns in deriſum!*... *Nos inſenſati vitam illorum putabamus inſaniam & finem illorum ſine honore*... *Ecce quomodò computati ſunt inter filios Dei?*... *Et nos erravimus à viâ veritatis*... &c (b). Faut-il d'autres lumieres que celle du

(a) *Pſalm.* cxj.
(b) *Lib. Sap. Cap.* 5.

bon ſens pour connoître que tout ce paſſage n'a pas plus pour objet les maux que les biens temporels ? La penſée du *Sage* s'éleve bien plus haut que la terre pour les juſtes ; ce qu'il ajoute en eſt la preuve. *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt* [a]... Que l'on entende, ſi l'on veut, par le mot *infernus* la mort, expreſſion aſſez familiere à l'Ecriture pour ſignifier la privation de la vie ; cela eſt égal, puiſque ce paſſage prouve également *que la mort ne finit pas tout* ... Si le *Matérialiſte* objecte encore que ces autres expreſſions ſi fréquentes dans l'Ecriture *in æternum*, *in ſæculum* ne ſignifient rien autre choſe qu'un long eſpace de tems, ou le tems de la vie, nous lui demandons à lui-même, de quelle expreſſion l'Ecriture ſe ſert *quand elle veut parler littéralement de l'éternité.*

Si nous voulions parcourir tous les Pſeaumes, nous trouverions autant de preuves de l'eſpérance d'une autre vie que de verſets. Que l'on examine ſeu-

[a] *Idem Ibid.*

lement dans le Pſeaume 88 toutes les promeſſes faites à David, & que l'on voie s'il eſt poſſible de leur donner pour objet les biens de la vie préſente [a]. Revenons à d'autres livres qui certainement n'étoient pas plus redevables de la doctrine qu'ils contiennent, aux Grecs, que ceux de *Moyſe*, de *Job*, & de *David*. Voici ce que dit l'Eccléſiaſte. *Sunt quidem juſti quibus mala proveniunt quaſi opera egerint impiorum; & ſunt impii qui ita ſecuri ſunt, quaſi juſtorum facta habeant: ſed hoc vaniſſimum eſt .... quia judicabit Deus juſtum & impium, & tempus omnis Rei tunc erit* [b]. Parle-t-on plus clairement dans nos Chaires du dogme de l'autre vie, & de la Providence ? Voici pour la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame humaine. *Pulvis revertitur in terram ſuam unde erat, & ſpiritus redit ad Deum qui dedit illum* [c]. *Corpus*

---

[a] *Vid. Pſ. 143. verſus finem.*
[b] *Eccleſ. Cap. 19. v. 14. Cap. 3. v. 18.*
[c] *Ib. Cap. 12. v. 7.*

quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem [a]. Voici pour l'excellence de la nature de l'ame humaine & pour ſon immortalité. *Creavit Deus hominem inexterminabilem ; in ſimilitudinem ſui fecit illum* [b]. Qu'on liſe tout le chapitre, & qu'on diſe ſi l'application matérielle eſt bien juſte.

Voici pour la deſtination de l'ame. *Quid habet amplius ſapiens à ſtulto* [in hac vitâ ſubaud.] *niſi ut* [poſt mortem] *pergat illuc ubi eſt vita* [c] ? Voilà un autre paſſage qui fortifie celui-ci. *Viſi ſunt* [juſti] *oculis inſipientium mori, & æſtimata eſt afflictio exitûs illorum, & quod à nobis eſt iter, exterminium . . . illi autem ſunt in pace & in tempore erit reſpectus illorum* [d]. Il eſt clair que cet *in tempore* ne peut pas ſignifier la vie préſente, puiſqu'ils ſont morts ; ce qui prouve

---

[a] *Sap. Cap. 9. v. 15. 16.*
[b] *Sap. Cap. 2 v. 22. 23.*
[c] *Eccleſ. Cap. 2. v. 8.*
[d] *Sap. Cap. 3. v. 2. & ſeq.*

que *le tems* dans l'Ecriture ſignifie ſouvent l'autre vie. *Videbunt impii finem ſapientis, at non intelligent quid cogitaverit de illo Deus* [a]. *Et ſi longæ vitæ erunt impii, in nihilum computabuntur; & ſi celeriùs defuncti fuerint, non habebunt ſpem, nec in die agnitionis allocutionem* . . . Qu'entend *le Sage* par ce *dies agnitionis*, ſi ce n'eſt le compte que chacun rendra de l'uſage qu'il aura fait de ſes facultés intellectuelles, & où l'injuſte & l'inſenſé n'auront rien à répondre ? . . . *Juſtus, etſi morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit* [b]. Qui s'imaginera que *par ce lieu de rafraîchiſſement*, le Sage entend la deſtruction entiere de l'homme ? . . . Voici encore pour le compte que chacun rendra après la mort . . . *Lætare, ô juvenis, ambula in viis cordis tui & in intuitu oculorum tuorum; & ſcito quòd pro omnibus his adducet te Deus in judicium* [c]. *Cuncta quæ fiunt adducet*

[a] *Sap. Cap. 4. v. 17.*
[b] *Ib. Cap. v. 7. 8.*
[c] *Eccleſ. Cap. 11. v. 9. 10.*

Deus in judicium, ſive bonum illud ſit, ſive malum [a]. *Memento Creatoris tui antequàm veniat tempus afflictionis; antequàm tenebreſcant ſol & luna & ſtellæ* [b]... De quelle utilité pouvoit être cet avertiſſement, ſi tout périt avec le corps? ... *In malitiâ expelletur impius; juſtus autem ſperat in morte ſuâ* [c]... Quel eſpérance reſte-t-il au juſte, s'il ne reſte rien de l'homme? ... *Impii non habitabunt ſuper terram* [d]... Ce paſſage, pris à la lettre, veut dire que les biens temporels ne ſont pas pour les impies; & cependant, ſelon l'Ecriture, la terre eſt leur partage... D'où il eſt clair que cette terre dont parle ici le Sage, eſt la même que *Moyſe* a en vue, lorſqu'ordonnant aux enfans d'honnorer leurs peres & leurs meres, il leur promet pour récompenſe, une longue vie ſur la terre; & c'eſt encore cette même terre que *David* appella *la terre & la*

---

[a] *Id. ib.*
[b] *Id. ib.*
[c] *Prov. Cap. 14. v. 32.*
[d] *Ibid. Cap. 10. v. 30.*

région des vivans [a]... *Mortuo homini impio nulla erit ſpes ultrà* [b]. S'il n'y a pas d'eſpérance pour l'impie après la mort ; il y en a donc pour le juſte ?... *Gloriam ſapientes poſſidebunt ; ſtultorum verò exaltatio ignominia* [c]... Le contraire arrive fréquemment ; ainſi ce n'eſt donc pas en ce monde que les ſages doivent être élevés en gloire, & les impies humiliés... Voici un paſſage qui tombe à plomb ſur les *Matérialiſtes. Dixerunt cogitantes apud ſe non rectè, quia ex nihilo nati ſumus & poſt hoc erimus tanquàm non fuerimus... venite ergo & fruamur bonis quæ ſunt* [d]... *Perſuaſum habent quoniam bona ſunt quæ videntur ; creaturæ factæ ſunt in muſcipulam inſipientibus* [e]... Les Juifs regardoient-ils la vie préſente & ſes commodités comme l'unique objet

---

[a] *Juſti inhabitabunt terram in ſæculum ſæculi.* Pſ. 35. Pſ. 141. 114.

[b] *Proverb. Cap. 11. v. 7.*

[c] *Ibid.*

[d] *Sap. Cap. 13. v. 9.*

[e] *Cap. 14. v. 11. 12.*

des promeſſes que Dieu leur avoit faites, & n'eſpéroient-ils plus rien après la mort ? Les ignorans peuvent croire cela ; & les mal-intentionnés, *ſous prétexte d'élever la Religion Chrétienne au-deſſus de la Religion Judaïque*, peuvent le perſuader aux ſimples... Mais ces paſſages mettent leur bonne foi à découvert.

Nous pourrions ajouter une foule d'autres paſſages à ceux-ci ; mais ce que nous venons d'expoſer eſt plus que ſuffiſant... Nous nous contenterons d'y joindre les réſurrections opérées par *Elie* & par *Eliſée* ſon diſciple. L'enlevement d'*Elie*, & le miracle opéré par les os d'*Eliſée* qui rendirent la vie à un cadavre qui avoit été jetté ſur ſa tombe [*a*]. Ce qui a fait dire à l'Auteur ſublime du livre de l'Eccléſiaſtique, que les *os d'Eliſée avoient prophétiſé après ſa mort* [b]... Ce qui prouve que le

---

[a] *Lib. 4. Reg. Cap. 13. Vid. Joſeph. Antiq. Lib. 9. Cap. 7.*

[b] *Et oſſa ejus, poſt mortem prophetaverunt.* Lib. Eccleſ. Cap. 48.

dogme de l'immortalité de l'ame humaine n'a jamais été une nouveauté chez les Juifs, mais a toujours fait, après le culte de Dieu, le principal dogme de leur Religion... Et que l'on ne diſe pas que cette Doctrine étoit particuliere à leurs Prêtres & à leurs Docteurs; elle étoit auſſi celle de la Cour... *David, & Salomon* ſon fils, étoient *Rois* : mais en voici un troiſiéme qui leur étoit antérieur, & qui étoit tellement perſuadé que l'intelligence qui eſt la principale partie de nous-mêmes, ſurvit à la deſtruction du corps, que non-ſeulement elle eſt inſtruite de ce qui ſe paſſe ſur la terre; mais encore que l'on peut en tirer des ſecours après la mort... Ce Roi eſt l'*infortuné Saül*, qui, ſe voyant ſans conſeil à la veille d'une bataille déciſive, va propoſer à une Magiciene d'évoquer l'*ame du Grand Prêtre Samuël* [a], pour la conſulter ſur le ſort qui l'attendoit, &

[a] *Lib. 1. Reg. Cap. 28. Joſeph. Antiq. Lib. 6. Cap. 14.*

pour lui témoigner le regret dont il étoit pénétré de n'avoir pas écouté les ſages avis qu'elle lui avoit donnés, lorſqu'elle habitoit un corps ... *Et cette ame* répondant à ce Prince, *qu'il perdroit la bataille, & qu'il y périroit*, ne lui dit pas qu'il ſeroit anéanti; mais que *le lendemain il ſeroit avec elle, lui & ſes enfans.*

On conviendra que *David*, *Salomon* & les Prophetes ont dû connoître l'eſprit de la Doctrine de *Moyſe;* & & qu'ainſi il eſt très-faux de dire que *Moyſe* n'a jamais fait enviſager au peuple qu'il conduiſoit que des récompenſes purement temporelles, & que ſa Doctrine, enſeignant la deſtruction de l'ame avec le corps, n'a pû avoir d'autre objet ... Ses Ecrits & ſes actions dépoſent contre une opinion auſſi injurieuſe & auſſi indigne, on ne dit pas ſeulement d'un très-ſaint homme, mais d'un très-grand homme, & du génie le plus ſublime & le plus éclairé, qui ait parlé ſur la nature de Dieu & ſur celle de l'ame humaine.

Mais les *Matérialiſtes* croyent voir dans l'Ecriture ce qu'ils voudroient y

trouver. *Noluerunt intelligere ut benè agerent* [a].

CHAPITRE XXXIV.

Objections du Matérialiſte contre la diſtinction de l'ame humaine d'avec celle des bêtes, & contre ſa deſtination.

IL ne vous ſera pas ſi aiſé, *reprend le Matérialiſte en inſiſtant*, d'établir par des raiſonnemens appuyés ſur la lumiere naturelle, que l'ame humaine, par ſa nature, doit avoir une deſtination différente de celle de l'ame des bêtes . . . & quand vous auriez recours aux livres ſaints que vous venez de citer à votre avantage, votre fondement ſeroit encore ruineux ; puiſque *Salomon*, dont l'autorité vous eſt d'un ſi grand poids, dit expreſſément au livre de l'*Eccléſiaſte*, *Chap. 3. v. 18. que*

[a] *Pſ. 35. v. 3.*

l'ame

l'ame des bêtes n'eſt pas différente en nature de l'ame humaine ; que la deſtination de l'une & de l'autre étoit la même ; qu'un cheval mort & un homme mort étoient égaux pour l'état ; & que Dieu avoit voulu par là montrer aux hommes qu'ils n'étoient rien de plus que les autres animaux [a]... Outre que les *Phariſiens*, & ſur-tout les *Eſſéniens*, leſquels, de votre aveu, ſont parmi les Juifs anciens, les plus fideles obſervateurs, & les plus incorruptibles dépoſitaires de la Doctrine de *Moyſe*, écrite ou non écrite, croyoient la *Métempſycoſe*, c'eſt-à-dire, la circulation de l'ame humaine en différens corps ſucceſſivement ; ce qu'il eſt aiſé de prouver par l'*Hiſtorien Joſeph* qui ſuivoit lui-même cette opinion [*b*]...

---

[a] *Dixi ego in corde meo de filiis hominum ut probaret illos Deus & ſimiles oſtenderet eſſe beſtiis... Sicut enim moritur homo ſic & illæ moriuntur & æqua utriuſque conditio.* Eccleſ. Cap. 3. v. 18.

[b] *Joſeph. de Bell. Judaïc. Lib. 2. Cap. 7. Lib. 3. Cap. 13.*

Ainſi l'ame humaine, n'étant pas différente, en nature, de l'ame des bêtes, & ne devant pas avoir une deſtination différente; il s'enſuit qu'elle ne doit pas être plus gênée qu'elle dans la recherche de ſon bien-être.

Nous avons obſervé dans la premiere partie de cet Examen, chap. 42, & nous avons établi par de ſimples raiſonnemens la ſupériorité en nature de l'ame humaine ſur celle des bêtes; il reſte à démontrer par les mêmes raiſonnemens, la deſtination différente de l'une & de l'autre ame.

Mais auparavant nous dirons que le paſſage cité de l'*Eccléſiaſte*, n'établit nullement ce que le *Matérialiſte* ſuppoſe... Sçavoir, que l'Auteur de ce livre a crû & a enſeigné *que l'ame humaine, n'étant pas différente en nature de celle des bêtes, la deſtination de l'une & de l'autre étoit conſéquemment la même*... Ce paſſage eſt très-mal interprêté, & ne ſignifie aucunement ce que le *Matérialiſte* veut lui faire ſignifier; car *Salomon* ne dit point *que l'ame des bêtes & l'ame humaine*,

étant communes en nature, elles doivent être communes en deſtination.... Voici ce qu'il dit... Il m'eſt tombé dans l'eſprit, il m'eſt venu en penſée. (car, *Ego dixi in corde meo*) ne ſignifie pas j'ai cru ; mais ſimplement j'ai penſé, j'ai dit en moi-même ; & cette façon de parler ſe rencontre fréquemment dans l'Ecriture, & ne ſignifie jamais, *j'ai cru* [a]... Ainſi donc *Salomon dit ;* il m'eſt venu en penſée, je me ſuis dit à moi-même, *que Dieu, pour humilier l'orgueil de l'homme, avoit voulu lui montrer que ſa condition n'eſt pas différente de celle des bêtes ; car*, ajoute-t-il, *que l'homme meure ou le cheval, il ne reſte rien, ni de l'un, ni de l'autre, & leur ſort eſt le même*... C'eſt là ce qui mortifie la vanité & l'amour propre de l'homme ; ſelon la ſignification du mot [*probaret*] qui, dans le ſtyle de l'Ecriture, veut

[a] *Dixit inſipiens in corde ſuo, non eſt Deus* Pſ. 52. *Dixit injuſtus ut delinquat in ſemetipſo quoniam doloſè egit.* Pſ 35. & paſſim.

dire, *tenter*, *affliger*, *humilier*, *mortifier*... Or ce que dit *Salomon* eſt exactement vrai pour ce qui frape les ſens; comme la ſentence que Dieu a prononcée contre le premier homme; *qu'il étoit poudre, & qu'il retourneroit en poudre*, eſt pareillement poſitive, & s'accomplit à la lettre, pour ce qui frape les ſens... Un homme ou un cheval mort n'ont pas plus d'action l'un que l'autre; il n'y a pas plus de raiſon à tirer de celui-là que de celui-ci. Leurs corps s'infectent & ſe pouriſſent également; & on ne les voit plus reparoître ni l'un ni l'autre... Mais il s'enſuit ſi peu de-là que l'*Eccléſiaſte* ait enſeigné *que la deſtination de l'homme & de la bête après la mort, n'étoient pas différentes en ce qui ne frape point les ſens*, qu'au même endroit il dit poſitivement le contraire en établiſſant cette maxime fondée ſur la Doctrine de *Moyſe. Que le corps retourne à la terre d'où il a été tiré, & que l'eſprit retourne à Dieu qui l'a créé* [a]; ce qu'il ne dit

[a] *Eccleſ. Cap. 12. v. 1. 7.*

nulle part de la bête . . . Et le commencement de ce chapitre ôte toute équivoque . . . *Souvien toi*, dit-il, *de ton Créateur avant que le jour terrible arrive.* Que ce jour ſoit celui de la mort ou du Jugement univerſel, comme il paroît, pourquoi ſera-t-il plus terrible pour l'homme que pour la bête, ſi leur condition eſt égale ? . . . . D'où il réſulte que par ce paſſage, l'*Eccléſiaſte* ne veut rien dire autre choſe, ſinon, *qu'à en juger ſur les apparences, il ne reſte de l'homme rien de plus que de la bête* . . . C'eſt encore en ce ſens qu'il dit en pluſieurs endroits de ce même livre, *Que l'homme qui ne juge que ſur les apparences, ſe croiroit fondé à n'avoir rien de mieux à faire pendant le le court eſpace de la vie, que d'accorder à ſes paſſions tout ce qui peut les flater* [a]. Mais il donne cette penſée ſi peu pour une maxime qu'il faille ſuivre, qu'en s'adreſſant au jeune homme, il lui

[a] *Et deprehendi nihil eſſe melius in vitâ quàm lætari hominem.* Ib. Cap. 3. v. 22.

dit ; *réjoui-toi, contente tes yeux & tous tes ſens ; mais ſois aſſuré que Dieu te demandera un compte exact de toutes tes actions* [a] ; ce qu'il répete pluſieurs fois, & même à la fin du Livre .... C'eſt encore dans le même ſens, c'eſt-à-dire, à en juger ſur les apparences, qu'il ſe fait cette queſtion. *Qui peut ſçavoir*, dit-il, *ſi l'ame humaine, en quittant ſon corps, s'éleve à la région ſupérieure, & ſi l'ame de la bête tend à la région inférieure* [b] ? Et il répond lui-même à cette queſtion lorſqu'il dit : *qu'à la mort de l'homme, le corps retourne à la terre d'où il eſt tiré, & que l'eſprit retourne à Dieu qui eſt ſon principe* ; ce qu'il ne dit pas des animaux ; puiſqu'au contraire il fait entendre, que leur ame n'ayant pour fin que la matiere : *elle doit conſéquemment tendre à la région inférieure qui eſt la Terre.*

---

[a] *Ibid.*

[b] *Quis novit ſi ſpiritus filiorum Adam, aſcendat ſursùm ; & ſi ſpiritus jumentorum deſcendat deorsùm ?* Ib. Cap. 3. v 21.

Quant à l'opinion de la *Métempſycoſe* ou paſſage des ames dans d'autres corps, que le *Matérialiſte* attribue aux *Phariſiens ;* nous diſons que les *Rabins modernes*, mais non pas les plus ſages d'entr'eux, peuvent fort bien devoir cette opinion aux *conquêtes d'Alexandre ;* d'autant plus qu'il n'en eſt fait aucune mention avant cette époque, non plus que de la mortalité de l'ame. Il y a encore une obſervation à faire, c'eſt, que ni les *Phariſiens*, ni les *Eſſéniens* n'ont jamais cru que les ames humaines paſſaſſent dans des corps de bêtes [*a*]; mais ſeulement dans d'autres corps humains ; encore n'étoit-ce que les ames des juſtes, leſquelles, après avoir demeuré au Ciel un certain tems, étoient renvoyées dans des corps [*b*]... Opinion qui, pour être très-différente de la *Métempſycoſe* de *Pythagore*, n'en eſt, ni moins fauſſe, ni moins ridicule ;

[a] *Vid. Joſeph. de ſectâ Eſſæorum. Lib. 2. de Bell. Judaïc. Cap. 7.*

[b] *Malorum autem animæ interminabili ſupplicio cruciantur.* Id. ib.

d'autant plus que les ſectateurs de cette rêverie, ne l'appuyoient même ſur aucun fait mal interprêté de l'*Ecriture*, ou de la *tradition*, mais uniquement ſur des calculs & des combinaiſons de lettres, à la maniere des *Pythagoriciens*; & voilà pourquoi, par exemple, ils diſoient qu'*Adam*, *Moyſe*, *David n'avoient eu à eux trois qu'une ſeule & même ame; ce qu'ils prouvoient par les trois lettres numérales qui compoſent le nom de ce premier des hommes.* N'eſt-ce pas là une preuve bien convaincante, & un grand motif de crédibilité! A l'égard de l'*Hiſtorien Joſeph*, on ne peut, avec certitude, le regarder comme un ſectateur de cette opinion, par ce qu'il en dit; ſi on fait attention à la circonſtance où il le dit. Ses ſoldats voulant l'égorger, & ſe tuer enſuite eux-mêmes; il met tout en uſage pour les détourner de ce double crime [*a*]. D'ailleurs ſi les ames qui étoient renvoyées dans de nouveaux

[a] *Lib. 3. Cap. 14. de Bell. Jud.*

corps avoient été juſtes autrefois ; étoit-ce pour les récompenſer ? Mais où pouvoient-elles être mieux qu'au Ciel ? ... Si c'étoit une récompenſe, pourquoi ne leur reſtoit-il aucun ſouvenir de leur premier état ? ... Si c'étoit une récompenſe, pourquoi, dans tous les livres ſaints, les juſtes regardoient-ils leur corps comme une priſon, & déſiroient-ils ardemment d'en être délivrés [*a*] ? Si c'étoit une récompenſe, pourquoi les juſtes ont-ils été ſi affligés dans leurs corps ? Par où il eſt évident que cette opinion n'étoit qu'une chimere des *Rabins & des Cabaliſtes modernes*, de laquelle ils étoient vraiſemblablement redevables aux *Pythagoriciens* ou *Platoniciens Grecs*.

L'autre opinion de *Métempſycoſe* reconnoît *Platon* pour ſon Auteur [*b*]. Ce Philoſophe enſeignoit, & apportoit ſa déciſion pour preuve, *que les*

[a] *Pſ. 141 119. 119. 114. & paſſim in Sacr. Codicib.*

[b] *Vid. S. Cyrill. Alexand. S. Epiph. S. Hieronym. ad Pammach. &c.*

ames ayant été créées toutes enſemble au Ciel, & ayant péché après leur création, elles étoient envoyées dans des corps pour y expier leurs fautes... Opinion dont le ridicule & la fauſſeté ſe font également ſentir, puiſque bien loin que les ames envoyées du Ciel en des corps humains, y expient leurs crimes, elles ne font au contraire qu'en ajouter de nouveaux aux anciens; le corps, par les ſenſations, leur en occaſionnant qui leur auroient été inconnus dans le Ciel. Et il ſuit de cette même opinion que les gens de bien & les juſtes, qui ſouvent ſont les plus affligés dans cette vie, & les plus perſécutés par les méchans, n'ont que ce qu'ils méritent; puiſqu'ils ont été plus méchans au Ciel que ceux qui les tourmentent; la proſpérité de ceux-ci & la miſere de ceux-là en ſont la preuve; *de ſorte que la pauvreté, une mauvaiſe ſanté, ou un corps mal conformé, peuvent donner à connoître par la vie qu'on mene ſur la terre, celle qu'on a menée au Ciel*... Outre que ſi les corps humains ſont véritablement des cachôts & des

prisons pour les ames ; la roue & le gibet, au lieu d'être un supplice, sont un service, & un bienfait signalé, puisqu'ils remettent les ames dans leur premier état de liberté . . . Mais pourquoi ne reste-t-il à ces ames criminelles aucun souvenir de leur ancienne condition ? Cet oubli empêche que leur détention, dans des corps, ne soit un châtiment.

La troisiéme opinion de la *Métempsycose* est celle de *Pythagore*. Selon ce Philosophe, les ames circulent dans tous les corps indifféremment ; en sorte que tel homme, qui, de son tems, étoit Général d'armée, pouvoit fort bien avoir été chien de basse-court dans un autre siécle [a]... Il enseignoit *que les ames des méchans sont envoyées dans des corps analogues à la qualité de leurs vi-*

[a] . . . . . *Errat, & illinc*
Hùc venit ; hinc illùc ; & quoslibet occupat artus
Spiritus ; èque feris humana in corpora transit ;
Inque feras noster ; nec tempore deperit ullo.
Ovid. Metam. Lib. 15. Fab. 3.

ces ... Mais on ne voit pas quelle ſorte de punition ou de correction ce pouvoit être pour les ames, par exemple, d'un *gourmand*, d'un *ivrogne*, ou d'un *quérelleur*, d'être envoyées, l'une dans le corps d'un Pourceau ou d'un âne, l'autre dans le corps d'un loup ou d'un mâtin ; on ne voit pas davantage quelle ſorte de punition ou de correction ce pouvoit être pour l'ame d'une *femme babillarde*, & médiſante, d'être envoyée dans le corps d'une grenouille, d'une corneille ou d'une pie ; non plus que pour l'ame de cette eſpece d'homme qu'on appelle *mauvais plaiſant & fat impertinent*, d'être envoyée dans le corps d'un ſinge ou de quelqu'autre bête incommode & malfaiſante ; d'autant que pour que ce changement d'habitation fût un châtiment pour ces ames, il faudroit encore leur ſuppoſer le ſouvenir de leur premier état ; & en le leur ſuppoſant, on n'en voit pas davantage qu'il y ait la moindre apparence d'amendement dans ces animaux, puiſqu'ils ſont tous auſſi contens d'eux-mêmes, qu'ils l'étoient lorſ-

qu'ils faiſoient partie de l'eſpece humaine... Mais tous ces contes, plus qu'inſipides, ne méritent pas qu'on les réfute ſérieuſement; & nous ne nous y ſommes arrêtés que pour ôter tout prétexte au *Matérialiſte* en s'appuyant ſur l'autorité des anciens, d'établir une communauté de nature entre l'ame humaine & celle de la brute.

Quant à ce qu'il avance que c'eſt une choſe difficile, *c'eſt-à-dire, ſelon lui, impoſſible*, de démontrer par des raiſonnemens tirés de la ſeule lumiere naturelle, *que la deſtination de l'ame humaine doit être différente de celle de l'ame des bêtes;* une confrontation de l'une avec l'autre pourra le convaincre, que ſa déciſion eſt au moins extrêmement hazardée.

Premiérement les *bêtes* ne conçoivent point l'avenir, ni le paſſé, de la maniere que nous le concevons; c'eſt-à-dire, que l'un ou l'autre, chez elles, n'a pour objet que la conſervation actuelle de leur méchaniſme... L'homme, dans ſa façon de concevoir l'avenir a un objet tout différent, (*nous par-*

lons de l'homme raiſonnable, & non pas de l'homme abruti.) Le préſent y entre quelquefois pour ſi peu, qu'il le ſacrifie ſans héſiter à l'objet qu'il enviſage, quoiqu'abſent. Quelques merveilles que l'on puiſſe citer de la prévoyance des bêtes, on conviendra ſans peine qu'elle n'a jamais pour objet que la matiere; & que ſouvent la prévoyance humaine s'en propoſe un qui exclud toute idée de matiere.

Il ne faut pas un grand effort de jugement pour démêler la différence prodigieuſe qui ſe trouve entre l'opération d'un homme qui s'immortaliſe par des actes de juſtice ou de valeur, & l'opération d'une fourmi qui amaſſe du grain, d'une araignée qui file, d'une taupe qui fouille, & d'un chien qui enterre un os... L'homme, dans ſon opération, perd néceſſairement la matiere de vue; la bête ne ſent & ne voit qu'elle... La bête, dans la matiere, ne voit & ne ſent que la matiere; l'ame humaine, par l'opération du raiſonnement, s'éleve quelquefois ſi fort au-deſſus de la matiere, qu'elle par-

vient juſqu'à *la cauſe efficiente de la matiere, & juſqu'à concevoir clairement que cette cauſe doit être eſſentiellement diſtinguée de la matiere* . . . . L'homme diſtingue deux choſes en lui ; celle qui penſe, & celle qui ne penſe pas : la bête ignore cette diſtinction.

L'ame humaine s'entretient continuellement de ſon exiſtence ; la bête n'a aucune notion de la ſienne ; elle ſent qu'elle exiſte ; mais elle ne le ſçait pas ; *parce que la ſcience admet néceſſairement l'idée de l'effet & de la cauſe ;* ce qui ſe rencontre dans l'ame humaine qui connoît, & ſon exiſtence, & ſa cauſe.

La bête n'a ſoin que d'elle-même ; l'homme a ſoin de lui-même & de la bête. Entre tous les animaux, il eſt le ſeul qui en éleve d'autres, ou pour ſon plaiſir, ou pour ſon utilité ; il eſt le ſeul qui ſeme & qui plante ; prévoyance inconnue à la bête. . .

Que la bête mange, qu'elle dorme, qu'elle ſe porte à la multiplication de ſon eſpece ; voilà toutes ſes fonctions rem-

plies... Un homme qui ne peut faire que cela, eſt indigne de ſa nature; & cependant qu'y a-t-il de plus commun parmi ce qu'on appelle le beau monde? *Mais ce n'eſt pas celui-là que nous prenons pour régle, & que nous apportons pour exemple.*

La nature a donné à tous les animaux un déſir aveugle, mais invincible de s'unir, pour ſe perpétuer chacun dans leur eſpece; au lieu qu'elle a donné à l'homme une pente naturelle, mais volontaire & libre, de contribuer à la multiplication de la ſienne... La ſenſation & l'impreſſion de l'objet déterminent néceſſairement les animaux, comme la faim ou la ſoif; mais le Créateur a donné à l'homme ſeul une inclination intelligente dont l'objet eſt tout autre que le beſoin animal [*a*].

---

[a] *Fertur quidem equus & homo libidine generandi; at ille libidine equinâ. Hic autem humanâ.* Spin. Ethic. Part. 3. Prop. 57. Vid. Schol.

N'eſt-ce pas là une diſtinction bien ſinguliere, & bien honorable pour l'homme!

L'homme ſouvent prévient la douleur ou le plaiſir par la réflexion.

La bête ne connoît ni l'un ni l'autre que par le ſentiment actuel.

La bête ne craint ou n'aime que ce qu'elle ſent . . . L'*homme* ſouvent craint ou aime ce qu'il ne ſent pas, ce qu'il ne voit pas, ce qui eſt éloigné ; *parce qu'il connoît, dans les choſes & dans les événemens, une poſſibilité qui eſt inconnue à la bête.*

La bête n'aime l'homme ou ſon ſemblable, qu'autant que l'un ou l'autre font du bien à ſon corps . . . *L'homme* s'eſt fait une loi d'aimer juſqu'à ſes plus cruels ennemis [*a*].

La bête fuit l'homme qui veut la châtier... *L'homme* ſouvent court, pour ainſi parler, à la rencontre de ſon Auteur qui veut le punir ; il croit en être aimé lorſqu'il en eſt châtié ; *& il en ſçait la raiſon . . . La bête* ſe ſoumet malgré elle, au

---

[a] *Si eſurierit inimicus tuus, ciba illum... Si ſitierit, da ei bibere.* Prov. Cap. 25. v. 21. 22.

châtiment. *L'homme*, volontairement par juſtice & par raiſon ... *L'homme* ſe punit lui-même quelquefois ; *la bête* ignore cet acte de juſtice ... *La bête* ſe révolte par crainte ou par férocité ; *l'homme*, par orgueil ; ſentiment inconnu à la bête ... *La bête* eſt faite pour l'*homme*, qui ſe l'aſſujettit par la force ou par l'adreſſe ; l'*homme* eſt fait pour *ſon Auteur* qui ſe l'aſſujettit par la puiſſance ou par l'amour ... L'*homme* connoît l'honneur & l'infamie, la juſtice & l'injuſtice, l'ordre & le déſordre, le bien & le mal indépendans de la matiere ... *La bête* n'a aucune de ces notions ; la douleur ou le plaiſir phyſique ; voilà toutes ſes connoiſſances ; éviter l'un, rechercher l'autre ; voilà où ſe borne toute ſa raiſon (*a*).

De ce que l'ame humaine, *interrompt le Matérialiſte*, ſe trouve propre à la ſociété & au gouvernement politique ; c'eſt mal argumenter que d'en

---

[a] *Virtus & vitium in nullo ſunt, niſi in quo & ratio.* Senec. Ep. 124.

conclure qu'elle eſt d'une nature plus excellente que celle des animaux ; car les *abeilles*, les *fourmis*, les *grues*, les *corneilles* & une infinté d'autres animaux connoiſſent l'ordre & la ſociété ... D'où il réſulte que l'homme, dans l'ordre naturel, n'eſt pas plus que les autres animaux : tout ce qu'on peut dire, c'eſt qu'étant partagé d'une organiſation plus exacte, il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit propre à un plus grand nombre d'opérations. L'exactitude & la diſtribution de ſon méchaniſme le diſtinguent & lui donnent l'empire ; mais n'admettent pas, dans ſa nature, une excellence & une deſtination différente de celle des autres animaux ... Autrement il faudroit donc auſſi admettre une excellence de nature, & une deſtination particuliere dans le *ſinge*, dans le *lion*, dans l'*éléphant*, dans le *cheval* ou le *chien bien dreſſé* ; en un mot dans chaque animal dont l'eſpece paroît plus parfaite qu'une autre ; ce qui eſt évidemment abſurde ... Que dirons-nous de l'inſtinct, qui, dans pluſieurs bêtes, met le rai-

ſonnement humain le mieux combiné en défaut ?

Nous répondons *que le ſentiment, & non le principe raiſonné*, établit entre les animaux cette ſorte de ſociété qui n'a quelque rapport avec la nôtre que pour le matériel groſſier ; c'eſt-à-dire, pour manger & habiter enſemble .... Au lieu que ce qui établit la ſociété entre les hommes, n'eſt pas le *ſentiment ſeul*, mais avec lui, *le principe raiſonné* .... L'*Inſtinct*, c'eſt-à-dire, une certaine diſpoſition du méchaniſme, ſe trouvant parfaitement analogue dans ces animaux, & ſe portant dans chacun d'eux, comme l'aiguille d'une bouſſole, vers le même lieu, & vers les mêmes objets ; c'eſt une néceſſité naturelle, qu'ils ſe trouvent réunis, & qu'ils vivent enſemble ... Mais il n'en eſt pas ainſi de l'eſpece humaine, dont les individus, ſi différens les uns des autres, par la complexion, par les vues, par les inclinations, par les intérêts perſonnels, ne peuvent ſe réunir & vivre enſemble que par l'effet

d'un principe raiſonné. Quelques propriétés que l'on puiſſe attribuer à l'*inſtinct*, qui ne conſiſte que dans une certaine analogie de l'organe avec les impreſſions des corps ; il ſera toujours bien inférieur au plus foible raiſonnement. . . Un chien retrouve à la trace ſon maître dont il s'eſt égaré ; mais ſi le vent change, ou ſi les corpuſcules, qui forment les veſtiges, ſont en trop petite quantité pour faire une impreſſion ſuffiſante ſur l'organe, le chien n'y eſt plus, & il ne retrouve ce qu'il cherche que par hazard, & après bien des détours.... Mais il n'en eſt pas ainſi de l'homme ; ce ne ſont point les corpuſcules, mais la raiſon qui le détermine ; & il doit ſi peu au méchaniſme les penſées ſublimes auxquelles il s'éleve quelquefois, *que pour n'en pas être diſtrait, il eſt obligé de tenir les organes dans l'inaction, & de leur impoſer ſilence ;* cette vérité eſt inconteſtable pour les ſpéculatifs.

La moindre altération dans les corps, le moindre changement dans

la diſpoſition extérieure des objets, met l'*inſtinct* en défaut ; l'*ame humaine* connoît la cauſe de ces altérations & de ces changemens, & ſon induſtrie, fort ſupérieure à l'*inſtinct*, corrige les altérations, & remédie aux changemens.

Que l'on réuniſſe enfin, d'un côté toutes les opérations dont la *bête* eſt capable, en général comme en particulier ; qu'on réuniſſe de l'autre les ſciences, les arts, les talens, les métiers, les découvertes qui appartiennent à l'*homme* ; & on ſentira ſi le paradoxe injurieux qui veut établir une égalité de nature & de deſtination entre l'*homme & la bête*, peut avoir le moindre fondement [*a*].

La nature de l'*ame humaine* a encore cela de particulier ; c'eſt que ſes plus grandes vertus ne ſervent pas plus, en un ſens, à établir ſa ſupériorité ſur la nature de l'*ame des*

---

[a] *Solis ratione præditis datum eſt ſcire*, quare, quatenùs, quemadmodum. *Senec. Ep. 124.*

bêtes, que ſes plus grands vices, dans l'extrémité oppoſée. . . . Elle a un rafinement, dans le crime, qui n'appartient qu'à elle, & qui la diſtingue plus de l'ame des bêtes, que celle-ci n'eſt diſtinguée elle-même de la matiere. . . . . Mais auſſi qu'elle eſt grande & ſublime dans la vertu! Elle eſt une ſorte de Divinité, ou du moins aucune créature ici bas ne peut-elle nous donner une idée plus poſitive de l'*Etre ſouverainement intelligent, ſouverainement ſage & ſouverainement bon.*

Ainſi l'*ame des bêtes*, qui n'a quelque rapport avec l'*ame humaine* que pour les opérations matérielles, c'eſt-à-dire, qui n'ont pour objet que la matiere, n'en a nullement avec elle pour les opérations métaphyſiques, c'eſt-à-dire, dont l'objet eſt eſſentiellement diſtingué de toute matiere. *Ainſi la nature de l'une & de l'autre étant auſſi différente que leurs opérations; leur deſtination conſéquemment doit être auſſi différente que leur nature*. . . . Ainſi l'humilité prodigieuſe

des *Matérialiſtes* eſt en pure perte ; puiſqu'en dépit de tous leurs efforts, *ils ne peuvent même deſcendre à la condition des bêtes* [a].

---

[a] *Homo, cùm in honore eſſet non intellexit ; comparatus eſt jumentis inſipientibus.* Pſ. 48.

FIN.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

Fautes

Fautes à corriger, contenues dans le Tome ſecond.

PAge 20 ligne 2. l, *liſez* là.
Page 44 ligne 9, canvainquante, *liſez* convaincante.
Page 199 ligne 11, Paſchal, *liſez* Paſcal.
Page 199 ligne 15, Myſanthrope, *liſez* Miſanthrope.
Page 271 ligne 23, Paſchal, *liſez* Paſcal.
Page 290 à 291 ligne derniere & premiere, con-orme, *liſez* conforme.
Page 344 ligne 13, de Juif, liſez du Juif.
Page 355 ligne derniere, appella, *liſez* appelle.

MAG 202 Mol

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

8° 2 vol.